
3 1761 06974697 2

ÉCRITS DE RÉVOLUTION

LES DOCUMENTS DU TEMPS

ÉCRITS DE RÉVOLUTION

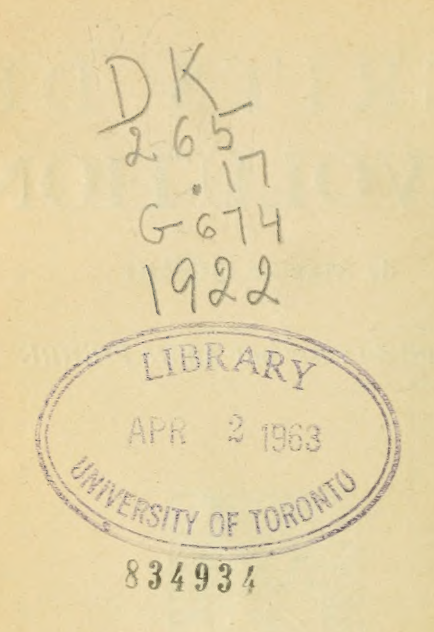
de Maxime GORKI

Traduit du russe par André PIERRE



1922

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN BOUTELLEAU & Cie, ÉDITEURS - PARIS
155, rue St-Honoré Pl. du Théâtre Français et 7, rue du Vieux Colombier



AVERTISSEMENT

L'attitude de Maxime Gorki pendant les dernières années écoulées a été constamment l'objet de la plus vive curiosité en France. Que pensait le grand artiste des événements extraordinaires qui se passaient autour de lui, et dont nous n'avions que des versions douteuses ?

Avec Kropotkine, Gorki était un des rares témoins *vers lesquels les libres esprits d'Occident pouvaient se tourner pour leur dire* : « *Vous que nous admirons, vous qui êtes notre ami, vous qui êtes, quoique russe essentiellement, tout de même un* européen, *quel est votre sentiment ? Nous en appelons à vous pour avoir enfin avec l'âme, sublime ou hideuse de votre révolution, ce contact intime qu'on attendrait en vain de la presse, mais que le son de votre voix peut nous fournir* ».

Les réponses à cet appel ont été intermittentes et contradictoires, et la voix de Gorki n'arrivait à nous, comme d'un autre monde, que brouillée et entrecoupée. Tantôt il condamnait, tantôt il exaltait...

Nous apportons avec le présent livre une documentation précise et aussi complète que possible pour faire cesser cette incertitude.

Ce qu'on va lire est un recueil des articles poli-

tiques et littéraires que Gorki a publiés depuis la Révolution. La plupart ont paru dans sa revue Lietopis, *dans son journal* Novaïa Jizn *et dans diverses publications révolutionnaires.*

La valeur documentaire et l'intérêt psychologique de ces pages n'échapperont pas au public. Gorki, dont l'œuvre est si russe, *si imprégnée de l'odeur du terroir national, apparaît ici comme un occidental, comme un rationaliste, qui veut arracher l'âme du peuple aux influences paralysantes de l'Orient mystique.*

Le peuple russe ne sera sauvé que par la science et par la raison : tel est le leit-motiv sur lequel il ne cesse de développer depuis 1917 de multiples variations. L'ouvrier et le paysan russes plongent encore par mille racines dans la barbarie ; trop longtemps esclaves, ils n'ont pas acquis le sentiment de la dignité individuelle ; ils n'aiment pas le travail ; ils ne respectent pas la science. Leur libération physique des chaînes du tsarisme ne sera rien si elle n'est pas accompagnée de la libération morale des âmes.

Dès le début de la révolution, Maxime Gorki a vu clair et dénoncé le péril. « Il ne faut pas oublier, disait-il en mars 1917, que nous vivons dans l'épaisseur d'une masse de millions d'êtres politiquement incultes et sans aucune éducation sociale ». C'est cette tragique situation qui a frappé de stérilité les plus nobles efforts des chefs de la révolution, que

ces chefs s'appellent Kerenski ou Lénine. Le bolchevisme? C'est une phase inévitable de la révolution faite par un tel peuple; elle est, comme il le dit quelque part, « dans la logique de son histoire ».

Sur le bolchevisme, certains ne manqueront pas de relever les contradictions de la pensée de Gorki. Grâce au rapprochement de textes écrits à plusieurs mois ou à plusieurs années d'intervalle, on le montrera violemment hostile au gouvernement des Soviets, puis se ralliant au régime tant vilipendé et acceptant même de jouer un rôle actif dans la République. On mettra facilement en opposition ses deux portraits de Lénine : celui de la Novaïa Jizn *du 23 novembre 1917 et celui de l'*Internationale Communiste *de 1920. Mais Gorki a déjà répondu par avance à de telles critiques et expliqué ainsi l'évolution de sa pensée :*

« *Je continue à penser, comme je le pensais il y a deux ans, que pour Lénine, la Russie n'est que le matériel d'une expérience commencée à l'échelle mondiale. Auparavant cette idée, assombrie par un sentiment de pitié pour le peuple russe, m'indignait*; *mais après avoir observé que le cours des événements de la révolution russe, en s'élargissant et en s'approfondissant, éveille et organise de plus en plus des forces capables de détruire les bases du régime capitaliste, je trouve maintenant que si la Russie est destinée à servir d'objet d'expérience il*

serait injuste d'en rendre responsable l'homme qui s'efforce de transformer l'énergie potentielle des masses laborieuses de Russie en énergie effective, en énergie cinétique ».

Bien qu'il soit membre du Soviet de Pétrograd et qu'il ait accepté diverses fonctions officielles, Maxime Gorki n'est pas et n'a jamais été bolchevik. Il n'appartient pas au parti communiste dirigeant. Il a conservé sa liberté de penser et son droit de critique. Il est même le seul, comme Tolstoï sous le tzarisme, à qui l'on tolère tant de liberté de langage. Il ne sert pas le gouvernement des Soviets, mais uniquement le peuple russe qu'il voudrait voir entrer dans la grande communauté des peuples européens au lieu de prendre la direction de l'Asie.

En dépit des attaques dont il est l'objet de la part de certains de ses compatriotes émigrés, Maxime Gorki aura devant l'histoire l'insigne mérite d'être resté aux côtés du peuple russe pendant ces cinq douloureuses années, d'avoir usé de tout son prestige moral pour humaniser le pouvoir et sauver l'élite intellectuelle de la misère, et d'être resté immuablement fidèle à cette règle de conduite qu'il définissait en ces termes à l'aube de la révolution : « *Les hommes de raison, les hommes de science, ne doivent pas se tenir à l'écart des grands événements* ».

André PIERRE.

31 décembre 1921.

ÉCRITS DE RÉVOLUTION

PREMIÈRE PARTIE

LA REVOLUTION DE MARS 1917

Salut à la Révolution de Mars

Le peuple russe a épousé la Liberté. Espérons que de cette union naîtront dans notre pays, physiquement et moralement épuisé, des hommes nouveaux, des hommes forts.

Espérons fermement que chez les Russes vont s'allumer et briller d'un feu clair les forces de la raison et de la volonté, ces forces éteintes et étouffées par l'oppression séculaire du régime policier.

Mais n'oublions pas que tous, nous sommes des gens d'hier, et que la grande œuvre de la renaissance du pays est entre les mains d'hommes chez lesquels un lourd passé a développé une tendance à la méfiance mutuelle, au mépris du prochain, à un égoïsme monstrueux.

Nous avons grandi dans une atmosphère de « souterrain » ; ce que nous appelions l'activité légale, c'était en réalité du rayonnement dans le vide, ou de la politicaillerie de groupes et d'individus, en lutte les uns contre les autres, et chez qui le sentiment de la dignité personnelle s'est développé sous la forme d'un amour-propre maladif.

Vivant au milieu des ignominies démoralisantes de l'ancien régime, au milieu de l'anarchie qu'il créait, et voyant les abus de pouvoir des aventuriers qui nous dirigeaient, nous avons naturellement et fatalement subi la contagion néfaste des mœurs, des habitudes, des pratiques des gens qui nous méprisaient, qui se jouaient de nous.

Nous n'avons eu ni l'occasion ni la possibilité de développer en nous le sentiment de notre responsabilité personnelle pour les malheurs de notre pays, les hontes de sa vie ; nous sommes empoisonnés par le cadavre du monarchisme qui se décompose.

Les listes publiées par les journaux des « collaborateurs secrets de l'Okhrana » constituent un acte honteux d'accusation contre nous, un signe de la déchéance sociale et de la corruption du pays — signe redoutable.

Il y a encore chez nous beaucoup de fange, beaucoup de choses rongées par la rouille et toutes

sortes de toxiques, et tout cela ne disparaîtra pas de sitôt. Le vieil ordre de choses est matériellement détruit, mais moralement il continue de vivre au milieu de nous et en nous-mêmes. L'hydre aux cent têtes de l'ignorance, de la barbarie, de la bêtise, de la lâcheté, de la goujaterie, n'est pas tuée; elle n'est que surprise ; elle s'est cachée, mais elle n'a pas perdu la capacité de dévorer des âmes vivantes.

Il ne faut pas oublier que nous vivons dans l'épaisseur d'une masse de millions d'êtres politiquement incultes et sans aucune éducation sociale. Des gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent, ce sont des gens dangereux politiquement et socialement. Cette masse ne se différenciera pas encore de sitôt en classes, et selon ses intérêts bien entendus ; il lui faudra du temps pour s'organiser et devenir capable d'un travail conscient et créateur. Et tant qu'elle ne sera pas organisée, elle nourrira, de sa sève trouble et malsaine, les monstres du passé, nés du régime policier auquel elle s'est habituée.

On pourrait signaler encore d'autres périls qui menacent le régime nouveau, mais il est prématuré et somme toute déplacé d'en parler.

Nous vivons un moment particulièrement difficile, qui exige la concentration de toutes nos forces, un travail acharné, et la plus grande circonspection. Il ne faut pas oublier les fautes fatales de

1905-1906 ; la réaction féroce qui a suivi ces fautes nous a désarmés et décapités pour plus de dix ans. Pendant ce temps, nous nous sommes corrompus au point de vue politique et social, et la guerre, qui a détruit des centaines de milliers de jeunes gens, a diminué encore plus nos forces, en désorganisant de fond en comble la vie économique du pays.

La génération qui va inaugurer le nouvel ordre de choses n'a pas payé cher la liberté ; cette génération connaît mal les terribles efforts de ceux qui, pendant tout un siècle, ont progressivement travaillé à la destruction de la sinistre forteresse de la monarchie russe. Elle n'a pas connu ce travail infernal de sape qui a été fait pour elle ; ce travail de galériens est ignoré de la plupart des habitants des villes provinciales de la Russie.

Nous nous retrouvons tous, et nous devons créer une nouvelle vie selon les principes dont nous avons rêvé depuis longtemps.

Nous concevons ces principes par la raison ; nous les connaissons en théorie, mais ils ne sont pas en nous instinctivement, et il nous sera terriblement difficile de les réaliser dans la pratique, de les intégrer dans les mœurs de la vieille Russie. Pour nous surtout cela sera difficile, car je le répète, nous sommes un peuple sans aucune éducation sociale, et sous ce rapport notre bourgeoisie qui

prend maintenant le pouvoir n'a également aucun développement. Sans compter que la bourgeoisie prend dans ses mains, non pas un Etat, mais les ruines d'un Etat, et qu'elle prend ces ruines chaotiques dans des conditions infiniment plus difficiles qu'elles n'étaient en 1905-6. Comprendra-t-elle que son travail n'aboutira que si elle contracte une union étroite avec la démocratie, et que c'est à cette condition seulement que le renforcement des positions enlevées à l'ancien pouvoir sera solide? Il n'est pas douteux que la bourgeoisie doit s'amender, mais ne soyons pas trop pressés, de peur de répéter les fautes déplorables de 1906.

De son côté, la démocratie révolutionnaire doit avoir la conscience et le sentiment de sa tâche politique; elle doit comprendre la nécessité de prendre une part active à l'organisation des forces économiques du pays, au développement de l'énergie productrice de la Russie, à la défense de sa Liberté contre les attaques de l'intérieur et de l'extérieur.

Nous n'avons encore remporté qu'une victoire : la conquête du pouvoir politique; mais il reste à remporter des victoires beaucoup plus difficiles, et avant tout la victoire sur nos propres illusions.

Nous avons renversé l'ancien régime, mais nous

avons réussi, non pas parce que nous sommes la force, mais parce que le régime qui nous a contaminés s'est pourri lui-même jusqu'aux moëlles, et qu'il s'est écroulé au premier choc. Le seul fait que nous ayons si longtemps hésité à donner ce choc, bien que nous ayons vu la destruction lente du pays et senti toutes les violences qui nous étaient faites, cette longue résignation seule témoigne de notre faiblesse. La tâche actuelle consiste à renforcer le plus solidement possible les positions conquises, et nous n'y arriverons que par l'union rationnelle de toutes les forces capables de travailler à la renaissance politique, économique et morale de la Russie.

Le meilleur stimulant de la volonté saine et le plus sûr garant de la juste appréciation de nous-mêmes, c'est d'avoir la conscience claire et virile de nos défauts.

Ces années de guerre nous ont démontré avec une terrible évidence combien nous sommes faibles au point de vue de la culture, comme nous sommes mal organisés. L'organisation des forces vives du pays nous est indispensable, comme l'air et le pain.

Nous sommes affamés de liberté, et avec notre penchant naturel pour l'anarchie, nous pouvons très bien dévorer notre liberté. C'est une chose fort possible.

La force créatrice la plus précieuse, c'est l'homme. Plus il est développé moralement, plus il est pourvu de connaissances techniques, plus son œuvre est solide et précieuse. On ne l'a pas assez compris chez nous ; notre bourgeoisie n'attache pas l'importance qui convient au travail productif ; l'homme est toujours, pour elle, comme le cheval : la source de la seule force physique.

Les intérêts de tous les hommes se rencontrent sur un terrain commun, où ils sont solidaires, en dépit des oppositions inévitables de classes ; ce terrain, c'est le développement et l'acquisition des sciences. Les sciences, c'est la force qui, en définitive, doit donner aux hommes la victoire sur les énergies élémentaires de la nature, et soumettre ces énergies aux intérêts généraux de l'Humanité.

La science doit être démocratisée ; il faut en faire l'apanage du peuple ; c'est elle, et elle seule, qui est la source du travail créateur, la base de toute culture. Seule, la science nous donnera la conscience; seule, elle nous ouvrira la voie large pour de nouvelles conquêtes.

Le travail dans le calme est le travail le plus fécond. La force qui m'a retenu toute ma vie, et qui me retient sur cette terre, c'est la foi que j'ai dans la raison humaine. Jusqu'à ce jour, la révolution

russe apparaît à nos yeux comme une suite de tableaux clairs et joyeux inspirés par la raison. Le plus puissant de ces tableaux a été le jour du 23 mars, le jour des obsèques des victimes sur le Champ de Mars.

Dans ce défilé solennel de centaines de milliers d'hommes, on sentait pour la première fois, et presque d'une manière tangible, que le peuple russe avait fait la révolution, qu'il était ressuscité d'entre les morts, et que maintenant il va s'associer à la grande œuvre du monde : la création de formes nouvelles et toujours plus libres de vie ! C'est un bonheur immense que de vivre jusqu'à un pareil jour !

Et je souhaite de toute mon âme au peuple russe d'aller de ce pas calme et puissant toujours plus loin, toujours en avant et plus haut, jusqu'à la fête suprême de la liberté du monde, de l'égalité et de la fraternité de tous les humains.

(*Lietopis*. février-avril 1917)

La Science et la Démocratie

(*Discours prononcé le 9 avril 1917 à la séance publique organisée par « l'Association libre pour le développement et la propagation des sciences positives ». Cette Association, groupant les plus émi-*

nents représentants de la littérature, de la science et de l'art, avait été fondée le 28 mars. Son but essentiel était de créer dans la plupart des villes de Russie des instituts scientifiques chargés de l'éducation du peuple).

Citoyens,

Il vous paraîtra sans doute étrange que je me permette de vous communiquer les réflexions d'un profane sur la science, sur son importance dans la vie de la Russie renaissante, sur le rôle qui revient à la science et aux savants dans la nouvelle histoire russe. Mais peut-être réussirai-je à ébranler votre scepticisme si naturel et si compréhensible à l'égard de ma témérité, si vous me permettez de vous exposer brièvement mon attitude vis-à-vis de la science expérimentale, et l'idée que je me fais du travail créateur que peut et doit accomplir la science dans notre pays moralement mutilé.

Citoyens,

Je ne connais pas de forces plus précieuses, plus capables de développer chez l'homme les instincts sociaux que les forces de l'art et de la science. Je dirai davantage : en qualité de représentant modeste de l'art, je donne sincèrement et consciemment la première place aux sciences expérimentales dans l'éducation de l'homme. L'art, en effet, est

émotif ; il èst trop facilement soumis aux particularités subjectives de la psychologie du créateur ; il dépend trop de ce que l'on est convenu d'appeler « l'état d'âme », et c'est à cause de cela qu'il est rarement libre, et qu'il s'élève rarement au-dessus des bornes que lui imposent les influences puissantes de l'individualisme, des préjugés de classes et de races.

Les sciences expérimentales, qui se développent puissamment sur le noble terrain de l'observation exacte, qui se guident sur la logique de fer des mathématiques, sont entièrement libres des influences dont je parlais plus haut. L'esprit des sciences expérimentales est véritablement international et panhumain (1).

Nous avons le droit de parler d'art russe, allemand, italien, mais il n'existe qu'une science unique, mondiale, planétaire, et c'est elle qui donne des ailes à notre pensée, qui la lance à la recherche des secrets du monde, à la découverte du tragique de notre existence ; c'est elle qui nous ouvre la voie vers l'union, la liberté et la beauté.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous convaincre de la nécessité de nourrir de sciences exactes la démocratie russe qui vient de naître à une vie nouvelle.

(1) Traduction littéraire du mot *obchtchetchelovietcheski* si usité en russe.

Le grand savant Timiriazev (1) a affirmé sans cesse au cours de sa longue vie : « L'avenir appartient à la science et à la démocratie ». C'est là une grande vérité. Et je suis profondément persuadé que sans assimilation de la science par la démocratie il n'y a aucun avenir. Nous, Russes, nous devons plus que toute autre nation nous armer des sciences exactes, nous devons nous inculquer le respect de la raison, développer l'amour pour elle et sentir sa force universelle. Il faut comprendre que la raison, c'est notre flambeau, qu'elle est le magma capable de nous réchauffer de l'intérieur, que ce n'est que sur ses ailes lumineuses que nous monterons à une hauteur digne de l'homme, digne de ses souffrances dans la recherche de la vérité, et de sa soif inextinguible de vérité.

L'histoire de la Russie a enfermé notre peuple dans un réseau serré de conditions telles qu'elles ont inspiré depuis longtemps et qu'elles inspirent encore à nos masses populaires de la méfiance et même de l'hostilité pour les forces créatrices de la raison et les grandes conquêtes de la science. Les idées de la culture occidentale ont été introduites chez nous par la noblesse ; pour la majorité du peuple, le noble, c'est un propriétaire foncier, un partisan du servage : que peut-on attendre de bon

(1) Célèbre naturaliste disciple de Darwin, mort il y a deux ans.

d'un tel homme ? Pour le moujik, le savant, c'est un *barine*, et non un travailleur, qui brise les chaînes de l'esprit.

Ajoutez à cela l'éducation religieuse du peuple, inconciliable avec la beauté et la force de la pensée libre, impartiale. Finalement, nous savons tous que le régime monarchique arrêtait directement ou indirectement tous les élans vers la science. En dehors de ces causes extérieures, il y a chez nous des motifs intérieurs plus profonds de notre mépris pour la force créatrice de la raison, de la science. Je suis convaincu que la masse chez nous est organiquement portée vers la contemplation, le mysticisme et la métaphysique, mais que l'esprit de la recherche expérimentale lui est étranger. C'est chose naturelle et compréhensible : un peuple qui a vécu pendant des siècles une vie passive, qui a subi l'influence décomposante de la pensée orientale, n'a pas pu développer en lui la faculté de percevoir la réalité. L'orthodoxie orientale, ascétique, n'a pas pu ne pas contribuer à l'étouffement de l'esprit.

A toutes ces influences qui ont diminué l'activité vitale du russe, l'on peut ajouter encore beaucoup d'autres causes, mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Toutes ces influences, hostiles au développement de l'action, devaient enraciner chez lui un dégoût organique, instinctif, pour les grandes

recherches de la science, pour les dogmes hérétiques des savants.

Quelle conclusion tirer de ce tableau peu réjouissant ?

Il ne peut y en avoir qu'une seule : c'est la science, la force la plus active du monde, qui doit détruire l'antique méfiance qui s'est enracinée dans l'âme du peuple russe vis-à-vis d'elle ; c'est elle qui doit arracher de l'âme du peuple le scepticisme de l'ignorance, qui doit libérer cette âme qui nous est si chère de toutes les chaînes des préjugés, et emporter notre peuple russe sur les ailes de la connaissance vers les plus hauts sommets de la culture.

Le peuple doit savoir qu'il vit aujourd'hui dans une atmosphère créée pour lui justement par la science. Or, il ne le sait pas. Il lui faut comprendre que le *barine*, qui cueille des fleurs dans les champs, n'est pas un oisif, mais un homme qui va devenir l'agronome de son village, que la chemise de coton qu'il porte sur lui a été faite sur un métier qu'on ne peut fabriquer sans connaître les mathématiques, et que les remèdes du docteur sont le résultat des travaux minutieux d'un savant. Il doit savoir qu'il existe dans le monde la raison, qui s'occupe sans cesse et avec amour de son existence, de ses intérêts, qui cherche à alléger sa peine et à embellir sa vie.

Plus épaisse encore est l'atmosphère scientifique qui entoure la population urbaine. Ici, à chaque pas, l'homme peut voir les conquêtes de la raison et l'asservissement des énergies élémentaires au profit de l'homme.

Le wagon du tramway, le cinéma, l'automobile, le gramophone, le bouton d'un vêtement, le thermomètre, tout cela, qui est utile, amusant, petit ou grand, tout cela est l'œuvre de la science. Le processus de diffusion des grandioses idées scientifiques dans l'existence sordide du Russe est absolument impénétrable pour l'habitant, bien que sa vie soit pénétrée et saturée par les idées de la science, cristallisées sous les formes diverses de la vie pratique.

Je reconnais que c'est le devoir du propagandiste vulgarisateur d'exposer aux gens les mérites de la science, et non celui du savant qui est plongé dans la recherche des mystères les plus occultes de la vie. Mais l'importance de cette vulgarisation de la science est énorme, parce que c'est elle seule qui peut assainir l'âme russe et créer la foi dans la force de la raison. Aussi me semble-t-il que notre premier devoir est de créer en Russie un organisme concentrant tous les travaux de la raison et poursuivant l'étude expérimentale des grands mystères de la nature. Cet organisme m'apparait sous la forme d'une Association libre de savants, qui,

travaillant en communion étroite avec des associations analogues de l'étranger, comme celle de la Grande-Bretagne, s'efforcerait de créer dans le monde un foyer unique de la raison, et apparaîtrait comme le cerveau et le système nerveux de notre planète.

Ce n'est pas une idée à moi. Elle a été lancée il y a cinq ans par Wilhelm Ostwald. Cette idée paraît évidemment utopique, mais nous vivons à une époque où se réalisent les utopies les plus fantastiques. L'aviation et le sous-marin, la télégraphie sans fil, le radium, toutes ces belles réalisations des idées scientifiques doivent nous persuader que les utopies sont réalisables, que le génie de l'humanité est infatigable dans son effort d'organisation du monde d'après les fiers principes de la raison, de l'expérience scientifique.

La création d'un tel organisme est particulièrement indispensable chez nous, en Russie, où la raison ne jouit pas d'une estime suffisante, et où la liberté de sa création a été soumise avec tant de cynisme au joug grossier de la monarchie. Il n'y a pas de pays où la science, l'expression la plus haute de la vie d'une nation, ait été persécutée davantage, où l'on ait été plus hostile à ses efforts de libération, où l'on ait traité d'une façon plus abominable les hommes de science, que la Russie de l'ancien régime. Vous savez avec quelle grossièreté

et quelle insolence la main sordide de la politique touchait les ailes pures de la science. Vous vous rappelez combien de savants furent obligés de quitter leur patrie, combien d'admirables talents y étouffèrent sans pouvoir utiliser leurs forces.

Mais maintenant voici que s'ouvre pour les hommes de science la possibilité de s'organiser librement pour entreprendre leur merveilleux travail, pour élargir et approfondir les limites des sciences exactes, pour faire ressusciter le peuple russe d'entre les morts. Maintenant les hommes de science peuvent travailler indépendamment de l'Etat, et recevoir son aide ainsi que celle des milieux qui comprennent le rôle de la science dans la renaissance de la Russie.

Permettez moi de faire un rêve, et je le fais avec la profonde conviction qu'il n'y a pas de rêve que la volonté et la raison humaines ne puissent transformer en réalité. J'entrevois la création de ce que j'appellerais la « Ville de la Science », toute une série de temples où chaque savant serait le prêtre qui sert en toute indépendance son Dieu. Ce seraient des laboratoires admirablement amenagés au point de vue technique, des cliniques, des bibliothèques, des musées, où jour après jour les yeux pénétrants et hardis du savant fixent les ténèbres des mystères menaçants qui entourent notre planète. Ce seraient des forges et des ate-

liers où des hommes à la vue perçante, des forgerons et des bijoutiers, forgent et taillent toute l'expérience du monde, la transforment en hypothèses fécondes, en instruments utiles pour la recherche ultérieure de la vérité. Dans cette Ville de la Science le savant est entouré d'une atmosphère de liberté et d'indépendance, d'une atmosphère qui excite la création, tandis que son travail crée dans le pays une atmosphère d'amour pour la raison, et éveille chez les hommes l'admiration fière de sa force, de sa beauté.

Voilà le rêve que seule la science peut réaliser, voilà le miracle qu'elle seule peut accomplir, car il n'est pas d'autres miracles que ceux que créent la science et la réalité.

Je m'exprime peut-être grossièrement et naïvement, mais j'ose affirmer que cette voix ralliera à elle toute la démocratie. Je le répète : sans la science, la démocratie n'a point d'avenir. Je crois que la démocratie, représentée par ses éléments raisonnables, comprend l'importance de la science. Je sais qu'elle l'aime. Et je dis : la renaissance morale de la Russie dépend de votre volonté.

Le jour se lève sur la Russie. En ces jours où sur notre malheureux pays martyr monte l'aurore éclatante d'une vie nouvelle, et où le peuple russe éprouve la joie d'être libre, en ces jours d'un bonheur si longtemps attendu, les hommes de

raison, les hommes de science ne doivent pas se tenir à l'écart des grands événements.

L'histoire les appelle à la place qui légitimement leur revient, aux premiers rangs des créateurs de la vie nouvelle. C'est à eux de rassassier ce peuple avide de savoir avec tous les trésors de la science mondiale.

Je m'adresse à vous, citoyens, persuadé que dans vos cœurs l'amour de la Russie est animé du souffle bienfaisant de la liberté, persuadé que vous comprenez combien il faudra courageusement travailler pour renforcer les positions que nous avons conquises.

Nous n'avons détruit les vieilles formes de vie que physiquement; moralement elles sont autour de nous et en nous-mêmes. Il faudra des efforts herculéens pour nous purifier, nous et notre pays, de la boue et de la rouille du régime monarchique. Nous sommes habitués à beaucoup de choses qui sont funestes pour nous. Pendant des siècles nous avons vécu avec les mains liées et la bouche baillonnée; nous savons mal dire la vérité; nous sommes peureux; nous n'aimons pas le travail. Chez nous le sentiment n'est pas développé de la responsabilité individuelle pour les abominations et les hontes de notre vie. Nons n'avons pas la fierté de nous mêmes, ni le respect de notre prochain. Et d'ailleurs, d'où auraient pu naître ces senti-

ments créateurs? Quelles fleurs pouvait donner notre âme, sous cette couche de pourriture dont nous écrasait la monarchie.

Nous devons comprendre que l'homme fort, c'est l'homme raisonnable. Voyez le petit japonais : comme une abeille, il a sucé le miel de la science de toutes les fleurs de l'Europe. Vous vous rappelez toutes les défaites essuyées par la Russie lors de son duel avec le Japon civilisé, duel provoqué par les appétits cyniques de nos maitres d'hier.

L'Allemagne qui est petite par rapport à la Russie résiste aux forces du monde presque tout entier parce que la culture de l'Allemagne est pleine du suc vivifiant des sciences, parce que l'allemand sait estimer la science et l'aimer. La belle France, dont beaucoup d'entre nous parlèrent avant la guerre comme d'une nation dégénérée, a trouvé en elle une force presque miraculeuse de résistance à l'ennemi, parce qu'elle est une nation cultivée. Et n'est-il pas véritablement étonnant, cet effort gigantesque fait par l'Angleterre durant la guerre?

Dans cette guerre insensée, nous avons perdu et nous perdons plus que tous les autres, parce que nous sommes incultes, ignorants, paresseux. La source de nos malheurs, c'est le manque d'instruction chez nous. Pour bien vivre, il faut bien travailler, et pour être forts, il faut beaucoup savoir.

Nous devons apprendre à vivre, à travailler, à aimer le travail. Nous devons comprendre que le travail n'est pas une violence exercée sur notre volonté, mais au contraire l'expression de la volonté vers la vie, et que le travail libre comme l'amour procure la plus grande des jouissances. Il faut comprendre cela, et seule la science exacte nous y aidera ; ce n'est qu'en nous pénétrant de l'esprit des sciences positives que nous pourrons peu à peu nous guérir de nos défauts.

Citoyens,

La culture repose sur trois fondations : l'art, la science et l'industrie. Permettez-moi de vous rappeler la grande œuvre de la Convention de 1791 à 1793.

Pendant ces trois ans, le Convention, au milieu du chaos et de la terreur, sous la menace de l'invasion étrangère a porté à douze les trois chaires scientifiques créées par Buffon ; elle a fondé le Jardin botanique, établissement que longtemps lui a envié toute l'Europe ; elle a créé le Conservatoire des Arts et Métiers et trois Ecoles de Médecine, et a considéré qu'il était indispensable en pleine guerre, au moment où la France ramassait toutes ses forces, d'exempter du service militaire tous les professeurs et les étudiants. Dans des conditions terribles, la Convention a trouvé le moyen

d'éditer pour les agriculteurs les « *Conseils pour les semailles d'automne* », et Daubenton sur son ordre a composé son classique « *Manuel pour les bergers* ». Elle s'est occupée de l'assèchement des marais, de la création de fermes modèles. En 1793, en pleine terreur, elle a inauguré au Panthéon le buste de Descartes père de la philosophie française ; elle a édité les œuvres de Bacon, organisé des expéditions scientifiques, créé un Bureau astronomique, et donné à Championnet les moyens de commencer les fouilles de Pompeï.

Je ne puis dans un bref discours rappeler tous les éminents mérites de la Convention devant la science, l'art et l'industrie, mais permettez moi de répéter une fois encore que son activité pendant trois ans s'est déroulée dans des conditions effroyables, au milieu de la Terreur, de la menace de l'occupation étrangère, et de l'explosion des tendances fédéralistes. C'est dans les mêmes conditions que nous nous trouvons aujourd'hui. Vous rappelant l'œuvre de la Convention, je m'adresse à vous avec l'espoir que vous aborderez avec une sérieuse attention la tâche admirable que vous propose l' « Association libre pour le développement et la propagation des sciences positives ».

Nous devons, citoyens, organiser dans notre pays son cerveau, sa force nerveuse créatrice ; nous devons créer pour la science russe des conditions

qui lui donnent la possibilité de se développer librement et sans fin ; nous devons faire en sorte que nos savants donnent au pays le maximum de leur énergie.

Plus haut s'élèvera la science expérimentale, plus loin s'étendra son horizon, plus nombreuses seront les possibilités d'adaptation pratique des sciences à la vie et aux mœurs. Dans la nature, autant que nous le sachions, il n'y a rien de plus merveilleux que le cerveau humain ; il n'y a rien de plus étonnant que le processus de la pensée ; il n'y a rien de plus précieux que les résultats des expériences scientifiques. Vive la science !

(*Lietopis*, mai-juin 1917).

La Révolution et la Culture

Si l'on embrasse du regard toute l'activité du régime monarchiste dans le domaine de la politique intérieure, elle nous apparaît comme l'effort de la bureaucratie en vue d'arrêter le développement moral et physique de l'être pensant.

L'ancien régime était incapable, mais l'instinct de la conservation lui disait justement que son ennemi le plus dangereux, c'est le cerveau humain, et c'est pourquoi il s'efforçait par tous les moyens d'entraver ou de déformer la croissance des forces intellectuelles du pays. Il fut sérieusement aidé dans

cette activité criminelle par l'Eglise, asservie par le fonctionnarisme, et par la société, qui était psychiquement ébranlée et supportait passivement ces dernières années toutes les violences dont elle était l'objet.

Les résultats de cette extinction progressive de l'esprit furent révélés avec une évidence aveuglante par la guerre. La Russie se trouva impuissante et désarmée devant son ennemi cultivé et bien organisé. Les gens qui s'écriaient avec une vantardise si déplaisante que « la Russie s'était levée pour libérer l'Europe des chaines d'une fausse civilisation par l'esprit de la vraie culture », ces gens probablement sincères et d'autant plus lamentables furent confondus, et cessèrent leurs discours trop éloquents. « L'esprit de la vraie culture » apparut comme infecté par la grossièreté et par l'égoïsme le plus repoussant, corrompu par l'oisiveté et la paresse.

Dans ce pays, largement pourvu de richesses naturelles de toute nature, une anarchie complète dans tous les domaines de la culture apparut comme la conséquence de sa misère intellectuelle. L'industrie, la technique étaient dans un état rudimentaire, la science fut reléguée à l'arrière-plan, dans l'ombre, et sous la surveillance hostile du tchinovnik; l'art entravé, déformé par la censure, fut arraché à la vie et s'absorbant dans la recherche

de nouvelles formes perdit toute sa valeur vitale, son action exaltante et bienfaisante.

Partout, dans l'âme de l'homme et hors d'elle, c'était le désert, la désagrégation, le chaos.

L'héritage laissé à la Révolution par la Monarchie est terrible.

Et quelle que soit l'envie que l'on ait de dire une parole de consolation, la cruelle réalité ne le permet pas. Il faut le dire en toute sincérité : la monarchie, qui s'est efforcée de décapiter moralement la Russie, a presque totalement réussi.

La Révolution a renversé la monarchie, c'est vrai. Mais cela signifie peut-être que la révolution n'a fait que chasser la maladie de l'épiderme dans l'intérieur de l'organisme. Il ne faut nullement penser que la révolution ait guéri moralement ou enrichi la Russie. Un vieux proverbe sensé dit : « la maladie vient au galop, et s'en va au pas » ; le processus de l'enrichissement intellectuel d'un pays est toujours extrêmement lent.

Il est d'autant plus nécessaire pour nous, et la Révolution, dans la personne de ses chefs, doit immédiatement, sans tarder, entreprendre la création d'établissements, d'œuvres qui s'occuperont du développement des forces intellectuelles du pays.

La force intellectuelle, c'est la première force productrice d'un pays et le soin de son développe-

ment doit être la préoccupation essentielle de toutes les classes.

Nous devons travailler en commun à l'extension de la culture. La Révolution a renversé les obstacles qui s'opposaient à la création libre, et maintenant notre salut est dans notre volonté de montrer à nous mêmes et au monde nos talents, nos dons, notre génie. Travaillons, et trouvons notre joie dans notre travail.

« Le Monde est créé non par le verbe, mais par l'action ». C'est là une incontestable vérité.

(*Novaïa Jizn* 1er mai 1917)

Le premier Mai 1917

Impressions de la rue, à Petrograd

La Russie a fondu sous les rayons du soleil. A larges flots tranquilles s'épanche la force ouvrière de la grande ville à travers les rues, les places. Cette tranquillité des masses humaines est impressionnante ; dans leurs mouvements l'on ne sent aucune joie de fête, mais seulement l'activité affairée d'une fourmilière.

Il semble que les gens ne soient pas encore sûrs de leur liberté, de leur droit de marcher en foule et de chanter des hymnes interdits, et qu'ils soient sortis dans la rue pour trouver, pour se donner cette certitude.

Les chants manquent d'harmonie et d'ampleur; peut-être est-ce parce qu'ils ne peuvent exprimer à fond le nouvel état d'âme des masses.

Il faudrait une marche entraînante, solennelle; il faudrait un hymne de liberté; les cris de vengeance et les menaces ne s'harmonisent pas avec le claquement joyeux des drapeaux rouges, avec la foi profonde des gens dans leur propre force. Les forts ne menacent pas, ne se vengent pas; ils réalisent tout simplement leurs désirs. Il apparaît que sans le concours de l'art on ne peut organiser de fête, et c'est pour cela que les gens se croient seulement à la veille d'une fête.

***

Voici des colonnes d'enfants : des petits pauvrement vêtus, leurs minces silhouettes grises paraissant encore plus petites et plus pauvres sous les étendards clairs de la liberté. Mais les enfants, ce sont les héros de la journée, ce sont les maîtres de la vie de demain et les créateurs de cette vie. Il est comique de les entendre chanter :

« Nous sommes tombés victimes dans la lutte fatale... », mais quand de ces lèvres d'enfants s'échappent ces paroles :

« Nous renoncerons au vieux monde », ce serment enfantin émeut jusqu'aux larmes.

Oui, ils trouveront en eux-mêmes la force de

renoncer au vieux monde, de purifier leurs âmes de toutes les influences délétères ! Nous voulons croire qu'ils sentiront autrement la vie, qu'ils auront une plus haute estime de l'homme.

Et l'on voudrait jeter à leurs pieds son propre cœur, le cœur humain qui de toutes les fleurs est la fleur la plus belle.

Le bourgeois tremble, selon son habitude. Il frôle les murs des maisons, et, contemplant d'un regard craintif le flux des vagues de la vie nouvelle, il se demande : quand les scènes d'horreur vont-elles commencer? Mais rien d'horrible ne se produit, et ce qui se passe n'a plus rien de commun avec la journée d'esclavage d'hier, avec la vie russe opprimée.

L'homme se crée alors lui-même des frayeurs ; il se sent mal à l'aise à vivre sans crainte. Il est particulièrement effrayé par les paroles énergiques, par les idées hardies, alors que, s'il faut craindre quelque chose, ce sont précisément les sentiments bas, les instincts bestiaux, enracinés profondément dans le cœur de l'esclave incorrigible.

La crainte de l'idée, c'est la crainte du travail libre de la raison. C'est sur cette crainte que reposait l'édifice vermoulu de la monarchie, qui a failli écraser le pays.

*
* *

La liberté de la parole, la liberté de la pensée,

ce sont là des armes défensives assez puissantes pour ceux qu'effrayent la pensée et la parole.

Mais si la nature du Russe exige qu'il éprouve de la peur, je puis lui indiquer un motif assez sérieux d'avoir peur : il y a des gens pour lesquels les idées n'existent pas encore, en tant que principes d'organisation.

Le 1er mai, j'ai rencontré pas mal de gens semblables et j'ai éprouvé un sentiment pénible à voir l'un d'eux, un homme petit, aux mains longues et au visage velu d'un singe.

Il se tenait près d'une porte cochère et près de lui passait une foule d'enfants, de réfugiés, portant une bannière où on lisait ces mots :

« Renvoyez-nous dans notre patrie. »

Cet homuncule regarda cette foule avec les yeux ardents d'un rapace ; ses lèvres se mirent à remuer, comme s'il mâchait quelque chose. On voyait qu'un sentiment sinistre bouillonnait en lui. Il se balançait d'un pied sur l'autre, comme s'il se disposait à se lancer sur les enfants. Et il semblait qu'il allait montrer les dents et lancer un hurlement de fauve.

Voilà en effet les êtres qui sont dangereux, car en eux vit l'instinct de destruction et une cruauté aveugle. Nous avons en Russie beaucoup de sadiques. L'ancien régime a développé le sadisme, car il était lui-même aveugle et cruel.

*
* *

Un homme à cheveux gris exprime son mécontement : « Je vous le demande à vous, je me le demande à moi-même : est-ce bien nous, Russes ? Comment l'anarchie insensée, au milieu de laquelle nous avons vécu avec une soumission parfaite, a-t-elle pu donner naissance à cet ordre ? »

Je saisis au passage ces paroles d'une femme à l'air posé :

« Jusqu'à ce jour je n'aimais rien ; rien ne me plaisait ici, et je ne songeais qu'à une chose : quand pourra-t-on bientôt aller à l'étranger ? Et voilà que soudain je me suis sentie chez moi, ici, en Russie. » Et de fait beaucoup de gens se sentent pour la première fois chez eux dans leur pays.

Un jeune homme dit à un soldat d'une voix joyeuse, en le prenant bras dessus bras dessous :

« Maintenant je vais me mettre à apprendre, diable ! Je commencerai par l'A. B. C., mon cher... » Pourtant, dans l'ensemble, il y a peu de joie : elle se cache, cela n'est pas douteux. Peut-être les gens ne sentent-ils pas la joie de la liberté, le bonheur de l'union. Il est visible que beaucoup de personnes sont étonnées du spectacle extraordinaire qu'elles contemplent et qu'elles regardent autour d'elles, comme si elles cherchaient ces monstres de l'ancien régime, pareils aux épouvantails à moineaux.

*
* *

Et pourtant il y a de quoi se réjouir. La Russie a fait un pas fantastique en avant ; elle a d'un coup rattrapé l'Europe, et fêté le 1er mai comme on ne l'a jamais fêté dans les pays de vieille culture.

C'est là un grand bonheur, et bientôt tous devront en comprendre, en sentir la force ; mais à une condition ; à la condition que nous ayons plus de respect pour l'homme et que nous ne l'effrayions pas.

(*Novaïa Jizn* 3 mai 1917)

Pensées inactuelles (1)

I

Sans attendre la décision du Soviet des Députés soldats sur l'envoi au front des artistes, musiciens acteurs, etc. le comité de bataillon du régiment Izmaïlovski envoie aux tranchées 43 artistes, parmi lesquels il y a des hommes de grand talent.

Aucun d'eux ne connaît le métier militaire. Ils ne savent pas tirer ; c'est aujourd'hui seulement qu'on les a envoyés pour la première fois au tir et ils doivent partir mercredi. Ainsi ces hommes vont aller au massacre sans même savoir se défendre.

(1) Sous ce titre générique, repris de Nietzsche, on trouvera ici et dans la deuxième partie une série d'articles écrits par Gorki en marge des événements révolutionnaires.

Je ne connais pas les gens qui composent le Comité de bataillon du régiment Izmaïlovski, mais je suis sûr qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.

Envoyer à la guerre des artistes de talent c'est se montrer aussi prodigue et aussi bête que celui qui mettrait des fers d'or à un cheval de trait. Mais les envoyer sans leur apprendre le métier militaire, c'est condamner à mort des innocents. C'est pour de tels actes que nous avons maudit le tsarisme, c'est pour cela que nous l'avons renversé.



Les démagogues et les valets de la foule vont me crier : Mais l'égalité ?

Sans doute j'y pense. J'ai moi aussi dépensé beaucoup de forces pour démontrer la nécessité de l'égalité politique et économique des hommes, et je sais que cette égalité seule rend l'homme plus honnête, meilleur, plus humain. La Révolution a été faite pour que l'homme vive mieux et pour qu'il devienne meilleur.

Mais je dois dire que pour moi Léon Tolstoï ou le musicien Serge Rachmaninov, ou tout autre homme de talent, ne sont pas les égaux des gens du Comité de bataillon d'Izmaïlovski.

Si Tolstoï lui-même éprouvait le désir de lancer une balle au front ou sa baïonnette au ventre d'un homme, le diable éclaterait de rire, les idiots en

jubileraient avec le diable, et les gens pour lesquels le talent est le plus merveilleux don de la nature, la base de toute culture, et l'orgueil d'un pays, ces gens en verseraient des larmes de sang.

Non, je proteste de toute mon âme contre le projet de faire d'hommes de talent de mauvais soldats.

Je demande au Soviet des Députés soldats s'il trouve juste la décision du comité exécutif du bataillon d'Izmaïlovski, s'il approuve effectivement que la Russie lance dans la gueule insatiable de la guerre les meilleurs morceaux de son cœur, ses artistes, ses hommes de talent.

De quoi allons-nous vivre, si nous perdons nos meilleurs cerveaux ?

(*Novaïa Jizn.* 15 mai 1917)

II

Récemment, un romancier se plaignait de ce que dans la révolution russe il n'y ait pas de romantisme, de ce qu'elle n'eût pas créé de Théroigne de Méricourt, de héros splendides.

Probablement nous n'avons pas eu de Théroigne parce que nous n'avons pas pris d'assaut la Bastille ; mais si nous l'avions fait, j'imagine que parmi les cinquante mille « filles de joie » de Petrograd il se serait trouvé sûrement des héroïnes. A

dire vrai, nous avons toujours eu assez peu de héros, si l'on ne compte pas ceux que nous avons nous-mêmes maladroitement imaginés : Soussanine, le marchand Igolkine, le soldat sauveur de Pierre le Grand, Kouzma Krutchkov et autres héros de la force physique, pourrait-on dire.

Dans une polémique, on peut, naturellement, oublier le héros de l'esprit, les gens qui par les grands et obstinés exploits de toute leur vie ont enfin arraché la Russie au royaume de l'illégalité et de la violence.

Mais je pense que le romantisme n'est pas fini, et que les romantiques sont vivants, si par ce nom de romantique nous pouvons honorer (ou peut-être offenser ?) un homme qui est passionnément épris de son idée, de son rêve.

Ces jours-ci un romantique de ce genre, un paysan du gouvernement de Perm, m'a envoyé une lettre dont les lignes suivantes m'ont beaucoup touché :

« Oui, la vérité ne convient pas à tout le monde ; parfois elle est si pénible, que c'est une chose terrible que de rester en tête à tête avec elle. N'est-il pas terrible de voir l'étendard sacré du socialisme saisi par des mains sales, exploité par des intérêts sordides ?...

« Les paysans avides de propriété, reçoivent la terre et s'éloignent, en déchirant, pour en faire des

bandes de toile le drapeau de Jeliabov et de Brechkovskaïa.

« Un membre du parti, un étudiant social-démocrate, déclare sans ambages qu'il ne peut plus travailler dans le parti, parce qu'il reçoit à son service 350 roubles et que le parti ne lui paie même pas 250. Il consentirait quand même, dit-il, à renoncer à cent roubles en souvenir de son « ancien » idéalisme... Les soldats se rallient volontiers sous l'étendard de « la paix du monde entier », mais ils tendent à la paix, non pas au nom de l'idée de la démocratie internationale, mais au nom de leurs intérêts personnels, pour sauver leur peau.

« Je me souviens très bien de mon état d'esprit lorsque, jeune homme de dix-sept ans, je marchais derrière ma charrue sous un soleil chaud, et que je voyais passer près de moi un professeur, un employé de bureau, un prêtre ; je me posais immédiatement cette question : « Pourquoi est-ce que moi je travaille, et que ces gens ont une vie heureuse ? » Je ne reconnaissais comme travail que le travail physique, et tous mes efforts tendaient à me libérer de ce travail. C'est cet état d'esprit que je vois chez beaucoup de gens qui adhèrent volontiers aux partis socialistes. Quand je vois ce « socialisme », j'ai envie de pleurer, car je veux être socialisme en fait et non en paroles. Il nous faut des chefs qui ne craignent pas de dire la vérité en face,

et si la presse socialiste critiquait non seulement la bourgeoisie, mais aussi ses adhérents, elle y gagnerait dans la suite. Il faut être sévère et impitoyable non seulement pour l'adversaire, mais aussi pour ses amis. »

Voilà la voix d'un véritable romantique, d'un homme qui sent la force organisatrice de la vérité et qui aime son feu purificateur. Je m'incline respectueusement devant un tel homme. Des gens de cette trempe ont une vie difficile, mais leur vie laisse une trace magnifique.

Novaïa Jizn, 19 mai 1917.

III

Anarchie, anarchie ! crient les gens « bien pensants », qui augmentent et propagent la panique à un moment où tous les hommes plus ou moins capables doivent se mettre au travail quotidien de la création d'une nouvelle vie, où chacun doit se lever pour défendre les trésors de la vieille culture.

Anarchie ! Et de nouveau, comme après 1905, on répand sur la démocratie russe, sur tout le peuple russe, des flots d'encre pleins de colère, de calomnies peureuses, d'accusations sales.

Il est délicat et il me répugne de parler de moi, mais quand il y a un an et demi j'ai publié mon

article intitulé : « Deux âmes » (1), dans lequel je disais que le peuple russe est organiquement enclin à l'anarchisme, qu'il est passif, mais cruel, lorsque le pouvoir tombe dans ses mains, que la bonté tant vantée de son âme c'est un sentimentalisme à la Karamazov, et qu'il est terriblement rebelle aux inspirations de l'humanisme et de la culture, pour ces idées (qui ne sont pas neuves, qui ne sont pas miennes, mais que j'exprimais avec rudesse) on m'a accusé de toutes sortes de péchés contre le peuple.

Récemment, quelqu'un dans la *Rietch* a déclaré que mon « défaitisme » s'explique on ne peut mieux par mon attitude vis-à-vis du peuple.

Mais en fait, je ne suis nullement coupable de « défaitisme », et jamais je n'ai eu de sympathie pour cette tendance. Nier le droit du poing, le duel, la guerre, comme des ignominies déshonorant l'humanité, comme des actes qui ne résolvent pas un conflit et qui renforcent la haine, ce n'est nullement être un « défaitiste » et un apôtre de la non-résistance. Une telle accusation est particulièrement déplacée vis-à-vis de moi, qui prèche une attitude active dans tous les problèmes de la vie. Peut-être que dans certains cas je ne me défendrai pas, mais

(1) On trouvera immédiatement après celui-ci la traduction de cet important article auquel fait allusion Gorki.

j'ai assez de forces pour défendre ce qui m est cher.

Si j'ai rappelé les pensées que j'exprimais dans mon article « Deux âmes », ce n'est pas pour me défendre ni pour me justifier. Je comprends que dans la méchante lutte verbale, que par convenance nous appelons « polémique », les combattants n'ont pas souci de la vérité, qu'ils cherchent à relever leurs erreurs mutuelles et à viser leurs points faibles, et qu'ils se battent moins pour prouver la vérité de leurs croyances que pour montrer publiquement leur adresse. Non, j'ai rappelé « Deux âmes », pour demander à nos adversaires quand ils étaient le plus sincères : était-ce quand ils m'injuriaient à propos de l'opinion peu flatteuse que j'exprimais sur le peuple russe, ou quand ils injurient le peuple russe en reprenant mes propres expressions.

Jamais je n'ai été un démagogue, et je ne le serai jamais. En reprochant à notre peuple son penchant à l'anarchisme, son peu de goût pour le travail, sa grossièreté et ses instincts primitifs, je dis qu'il ne pouvait être autrement.

Les conditions de sa vie n'ont pu développer en lui ni le respect de la personne humaine, ni la conscience des droits du citoyen, ni le sentiment de la justice. C'étaient des conditions où régnaient l'arbitraire absolu, l'asservissement de l'homme, le

mensonge cynique et la cruauté bestiale. Il est même étonnant que dans de telles conditions le peuple ait pu conserver tout de même pas mal de sentiments humains et quelque peu de raison.

Vous gémissez : le peuple ruine l'industrie !

Mais qui lui a appris, et quand lui a-t-on dit que l'industrie est la base de la culture, et le fondement de la prospérité sociale ?

A ses yeux, l'industrie, c'est un mécanisme astucieux, admirablement combiné pour écorcher vif le consommateur. N'a-t-il pas raison ? Et il y a trois, quatre mois, vous-mêmes n'avez-vous pas dénoncé dans tous les journaux et revues l'augmentation honteuse et fantastique des profits de l'industrie russe ? L'opinion du peuple, c'est votre propre opinion. Evidemment, vous deviez « dénoncer », c'est le devoir de chaque héraut de la vérité, de chaque défenseur courageux de la justice. Mais la polémique oblige d'être unilatéral et c'est pourquoi en parlant de pillage vous avez oublié de parler du rôle créateur de l'industrie, et de son importance pour l'Etat.

L'industrie, source de profits pour les uns et d'asservissement physique et moral pour les autres, telle est l'opinion acceptée sans réserves chez nous par l'énorme majorité de la population, y compris les gens cultivés. Cette opinion s'est cristallisée depuis longtemps et solidement : rappelez-vous

comment fut accueilli le livre de Plekhanov *Nos divergences*, et quel orage déchaîna Strouve, le « Jean-Baptiste de toutes nos renaissances », par ses *Remarques critiques*.

Crier à l'anarchie est aussi inutile qu'il est inutile et honteux de crier « Au feu ! » quand, voyant l'incendie dévorer une maison, on ne prend aucune part, sinon par la parole, à la lutte contre le feu. La polémique, c'est l'occupation favorite des amateurs d'exercices scolastiques, et de ceux qui croient de leur devoir de prouver toujours et en toutes choses la justesse et l'exactitude de leurs pensées et autres merveilleuses qualités dont ils sont incontestablement doués. Mais il serait beaucoup plus profitable que nous tous, laissant à l'histoire le soin de nous juger, nous nous mettions sans tarder au travail culturel dans le sens le plus large de ce mot, et que nous consacrions nos talents, nos esprits et nos cœurs au peuple russe, afin de l'élever à la création raisonnable de nouvelles formes de vie.

Novaïa Jizn, 31 mai 1917.

Deux âmes

Une catastrophe que le monde n'a encore jamais vécue ébranle et détruit la vie de ces races de l'Europe dont l'énergie spirituelle s'est efforcée le

plus fructueusement et s'efforce d'affranchir la personne humaine de l'héritage sombre des rêves périmés, oppresseurs de la raison et de la volonté, de l'antique Orient — de l'affranchir du mysticisme, des superstitions, du pessimisme et de l'anarchisme, qui naissent fatalement d'une conception désespérée de la vie.

L'Orient, comme on le sait, est le pays ou prédominent les principes émotifs, sentimentaux, sur les principes intellectuels et rationnels : il préfère la spéculation à l'étude expérimentale, et le dogme métaphysique à l'hypothèse scientifique. L'Européen est le directeur et le maître de sa pensée ; l'homme de l'Orient est le serviteur et l'esclave de son imagination. Cet homme antique a été le créateur de la plupart des religions, le fondateur de la plus sombre des métaphysiques ; il sent, mais n'étudie pas, et sa capacité de traduire son expérience en formules scientifiques est à peu près nulle.

Concevant du point de vue sentimental et spéculatif la force des éléments, l'Orient les a déifiés et s'est involontairement soumis à eux, tandis que les gens de l'Europe occidentale, maîtres de l'énergie de la nature grâce à la science, s'efforcent de soumettre et soumettent effectivement cette énergie aux intérêts et à la raison de l'homme.

Le but que poursuit la science européenne, c'est

précisément d'étudier les forces de la nature et de les contraindre de travailler pour l'homme, de libérer la personne humaine de l'esclavage du dogme, des superstitions, des préjugés, de l'étau du travail forcé, et de transformer l'énergie physique libérée en énergie spirituelle.

Ce but de la science et de la culture européennes est inconnu de l'Orient ; ce n'est que depuis le siècle dernier que les hommes et les pays d'Asie les plus évolués ont commencé d'accepter la grande expérience scientifique de l'Europe, ses méthodes de pensée et ses formes d'activité.

La conception fondamentale du monde en Orient, s'exprime aisément dans la formule suivante : l'homme est pour toujours soumis à une force inconnaissable, qui échappe à la raison, et la volonté de l'homme n'est rien devant elle. Pour la science européenne, l'inconnaissable — c'est seulement ce qui n'est pas connu.

« Kismet », dit le mahométan qui se soumet humblement à la Fatalité, mais l'européen Romain Rolland déclare fièrement : « Le Français ne connaît pas la Fatalité ».

Cela n'est pas absolument vrai : l'Occident connaît la Fatalité : il lutte avec assurance contre elle et se sentant appelé à remporter la victoire sur elle il entraine peu à peu l'Orient lui-même à mener cette lutte grandiose. L'Occident considère l'homme

comme le but suprême de la nature et comme un organe par le moyen duquel elle se connaît elle-même et dont elle développe sans cesse toutes les facultés ; pour l'Orient, l'homme par lui-même n'a pas de sens ni de valeur.

Voulant limiter la puissance excessivement développée des sens, l'Orient a créé l'ascétisme, la vie des moines et des ermites, ainsi que toutes les autres formes d'évasion et de farouche négation de la vie. Le tabac, l'opium et les autres narcotiques, dont le but est d'intensifier ou d'étouffer les émotions, sont les moyens de prédilection donnés au monde par l'Orient. La vie terrestre pour l'homme épuisé, mais sensuel des pays orientaux, paraît une illusion dépourvue de sens, et la conviction qu'il peut exister une autre vie posthume le pousse à se préparer sur la terre même au repos du paradis, comme l'ont fait les anachorètes de la Thébaïde, comme le font les ascètes de l'Inde et nos sectaires mystiques.

C'est de l'Orient que tirent leur conception la secte des « skoptsi » (1), qui s'efforce d'arrêter la reproduction de l'espèce humaine, et la secte anarchiste des « biegouni » et des « stranniki », qui nient toutes les formes de l'organisation sociale et politique.

(1) Mot à mot, les « castrats ».

L'intolérance religieuse, le fanatisme, la superstition, ce sont aussi les produits des émotions de l'Orient, et quoique presque toutes ces émotions aient été inoculées aux Ariens de l'Occident, ce n'est pas là un trait caractéristique pour la culture occidentale ; un homme sain peut attraper la lèpre par contagion, mais la lèpre n'en est pas moins une maladie originaire de l'Orient.

Ce qui est caractéristique pour l'Europe, c'est l'activité de sa vie, de sa culture, basée sur l'étude et les faits et non sur l'inspiration et le dogme, principes de la vieille culture de l'Orient.

L'homme de l'Orient attend le bonheur et le repos éternels au delà des limites de la terre, dans le domaine de l'imagination : l'Européen veut atteindre un bonheur durable sur la terre même.

Le but de la culture européenne, c'est d'être une culture planétaire, d'unir dans son travail, dans ses idées, toute l'humanité de notre planète. Les principes de l'Europe sont l'égalité et la liberté : sur la base de l'étude, de la science, des faits. Le radiologue Soddi, étudiant l'état actuel de la science européenne, écrit : « Nous avons le droit de croire que l'homme acquerra le pouvoir de faire servir à ses propres fins les sources premières de l'énergie que la nature garde aujourd'hui si jalousement pour l'avenir. Par suite des progrès de la physique, nous sommes sur le seuil du chemin montant de

la civilisation ; nous faisons le premier pas pour gagner le plan inférieur de la branche suivante qui s'élève plus haut. Devant nous, bien que tout cela soit encore vague, c'est l'ascension vers la puissance physique sur la nature ; elle va bien loin au delà des limites des rêves des mortels, des rêves exprimés par un système philosophique quelconque. Ces possibilités d'un nouvel ordre de choses, de conditions de vie meilleures que celles qui furent jamais prédites autrefois, ce ne sont pas les promesses d'un autre monde. Elles existent dans ce monde-ci ; pour elles il faut se battre et lutter, afin de les arracher aux mains tenaces de la nature, comme furent arrachés dans le passé tous nos succès et notre civilisation, par le travail du cerveau collectif de l'humanité qui dirige et multiplie la force insignifiante d'un seul homme ».

C'est là le cri de guerre de l'Européen, persuadé de la force créatrice de sa volonté, de sa raison. Mais le Chinois Lao-Si prêche :

« La seule chose que je redoute, c'est d'être actif.

Tous les êtres doivent être inactifs. L'inactivité est la chose la plus utile qui existe entre le ciel et la terre. Quand tous les êtres deviendront inactifs, la paix totale règnera sur la terre.

Telle est l'antinomie inconciliable de l'Occident et de l'Orient. C'est précisément cette conception, née du désespoir, de la pensée orientale, qui est

une des causes fondamentales de la stagnation politique et sociale des pays asiatiques. C'est par cet étouffement de la personnalité, par l'effroi, le manque de confiance dans la force de la raison et de la volonté que s'explique le sombre chaos de la vie politique et économique de l'Orient. Dans le cours des siècles l'homme d'Orient fut, et restera toujours dans sa masse, « l'homme qui n'est pas de ce monde ».

Evidemment, l'Orient lui-même est actif à sa manière, mais son activité est forcée ; il y est contraint par la force sévère de la nécessité. L'homme de l'Orient ne connaît pas la jouissance du travail ; il ignore l'enthousiasme de l'action.

Les gens de l'Occident sont depuis longtemps arrivés à la compréhension du sens planétaire du travail ; pour eux l'action est le principe qui est seul capable de libérer l'homme de la servitude des vieux préjugés, du joug des conditions qui entravent la liberté du développement spirituel de la personne humaine.

En Occident, le travail est l'expression de la volonté collective des hommes vers la création des formes d'existence dont le but est, en élargissant à l'infini le domaine de l'application de l'énergie humaine à la lutte contre la nature, d'asservir les forces mêmes de la nature aux intérêts et à la volonté de l'homme.

Je m'explique : en opposant l'Orient à l'Occident, je ne songe nullement à je ne sais quelles « entités métaphysiques » ou à des « particularités de race » qui seraient organiques, indéracinables, chez le Mongol, l'Arien, le Sémite, et qui les diviseraient pour l'éternité en groupes hostiles les uns aux autres.

Non, je crois trop profondément dans la force de la raison, de l'étude scientifique, de l'action, pour penser que ce qui est temporaire sera éternel. Les Sémites sont aussi des gens de l'Orient, mais qui pourrait nier l'énorme rôle qu'ils ont joué dans la formation de la culture européenne, qui pourrait douter de leur grande faculté de création, de leur amour de l'action ?

J'oppose en ce moment deux conceptions différentes du monde, deux habitudes de pensée, deux âmes. Leur essence fondamentale est la même : c'est l'effort vers le bien, vers la beauté de la vie, vers la liberté de l'esprit. Mais il résulte de toute une série de causes complexes que la majorité des hommes n'a pas encore surmonté la peur antique devant les mystères de la nature, qu'elle ne s'est pas élevée jusqu'à la confiance dans la force de sa volonté, qu'elle ne se sent pas souveraine de sa planète, et qu'elle n'a pas compris la valeur de l'action, principe des principes.

Il est indiscutable que les conditions extérieures de la vie en Orient ont exercé de toute antiquité

et continuent toujours d'exercer leur influence sur l'homme dans le sens de l'oppression de sa personnalité, de sa volonté. L'attitude de l'homme vis-à-vis de l'action, voilà ce qui définit sa valeur culturelle, son prix sur la terre.

***

Les idées exposées ci-dessus n'offrent bien entendu rien de nouveau. Le caractère inconciliable des conceptions de l'Orient et de l'Occident a été plus d'une fois souligné et en termes plus tranchants, plus nets. Même les penseurs du monde musulman reconnaissent la supériorité de la culture de l'Europe occidentale et voient les aspects sombres de la culture de l'Orient.

Kasim Amin, appelé le « Luther de l'Orient », dit, dans son livre *La femme nouvelle* : « L'origine des divergences qui existent entre nous et les occidentaux vient de ce qu'ils ont compris la nature de l'homme, et qu'ils estiment sa personnalité ». Il reconnaît que « ce qui a arrêté le progrès de la civilisation en Orient ce qui a enfermé tout le mouvement de la vie dans un cercle hors duquel il est impossible de sortir », c'est un « despotisme chronique ». Monallim-Nadji, un écrivain turc, écrivait vers 1880 à Angelo Gubernatis : « Nous n'arriverons pas à nous comprendre les uns les

autres, tant que se dressera entre vous et nous le mur du fanatisme religieux ».

L'attitude critique et négative des penseurs de l'Orient vis-à-vis des principes de leur culture a commencé dès le XVIIe siècle, après le désastre des Turcs sous les murs de Vienne. Dès cette époque s'élevèrent de temps à autre en Orient des voix isolées qui condamnaient la paresse, la stagnation, la conception passive de la vie.

Dans le *Kitabé-Akdes*, le livre sacré des Babides, le verset 70 enseigne : « O hommes, chacun de vous doit s'occuper d'une affaire quelconque, d'un métier, d'une industrie, ou autre chose semblable ». Le verset 72 dit : « Les plus détestés de Dieu ce sont ceux qui restent assis et mendient : soyez continuellement à l'œuvre ».

Bekha-Ulla, l'auteur du *Kitabé-Akdes* va encore plus loin dans son entretien avec E. G. Brown :

« Nous désirons que tous les peuples arrivent à avoir une seule foi et que tous les hommes deviennent frères ; nous désirons que les querelles religieuses cessent d'exister, et que les divergences des nationalités soient supprimées. Les conflits, les effusions de sang, les discordes doivent finir, et tous les hommes doivent ne faire qu'une famille unie. Et que l'homme ne s'enorgueillise pas de ce qu'il aime sa patrie, mais qu'il s'enorgueillisse de ce qu'il aime le genre humain ».

Vers les années 50 du XIXe siècle, les Bebides furent massacrés, torturés ; leurs chefs furent exterminés ; et l'influence pratique des idées de l'Europe occidentale sur la vie sociale de l'Orient devint de nouveau insignifiante, imperceptible jusqu'au commencement du XIXe siècle. La prédication du raisonnement scientifique en Turquie, en Perse, en Chine — sans parler de la Mongolie — ne donne jusqu'ici aucun résultat appréciable, et apparaît comme une lueur dans le désert.

Je m'explique ce fait déplorable par les traits spécifiques de la pensée orientale qui est dirigée non vers la vie, non vers la terre et l'action, mais vers le ciel et le repos. Très édifiante est l'opposition des deux types d'esprit faite par le célèbre écrivain et socialiste fabien Herbert Wells dans un discours prononcé le 24 janvier 1902 à l'Institut oriental de Londres :

« Il existe deux types d'esprit humain ; leur différence fondamentale vient de leur attitude par rapport au temps, de l'importance qu'ils donnent au passé et à l'avenir. Le premier, qui est apparemment le type dominant, qui existe chez la plupart des hommes, ne songe nullement à l'avenir, et le considère comme je ne sais quel obscur « non-être ».

« Dans sa conception, le présent s'avance pour ainsi dire sur l'avenir et écrit sur lui les événements. Le second type, plus récent et qui se trouve

beaucoup plus rarement, concentre principalement son attention sur l'avenir, et ne s'arrête sur le passé et sur le présent qu'autant qu'ils conditionnent les phénomènes futurs.

« Du point de vue du premier, nous ne faisons que récolter dans la vie ce qui a été semé dans le passé ; du point de vue du second, la vie sert à la préparation et à la création de l'avenir.

« En opposition au premier qui est passif, c'est là l'état actif de l'esprit, un esprit de jeunesse, qui se rencontre le plus souvent chez les peuples d'Occident, tandis que le premier est l'esprit de l'Orient en décrépitude ».

Chaque fois que l'Europe occidentale, fatiguée par la création incessante de nouvelles formes de vie, vit des années de lassitude, elle puise des idées et des impressions retardataires en Orient. « De l'Orient vient la lumière » !

Dans son sang épuisé coule victorieusement le poison qu'elle a recueilli de ses contacts avec l'Asie, de la pensée asiatique, impuissante, apeurée, qui fait fi de l'homme, de cette pensée qui, créée par l'Orient dans les conditions déplorables de son existence, l'a réduit en esclavage, et maintenant réduit en captivité jusqu'à la puissance du capital européen.

*
* *

Ce qui caractérise nettement et constamment

toutes les réactions, c'est le fait que les vainqueurs se mettent à craindre la raison, dont ils se sont servis comme arme, et dont ils connaissent bien la force ; quant aux vaincus, ils doutent de la force de la raison dont la valeur créatrice mondiale ne leur apparaît pas clairement, car le peuple paraît vaincu, et l'on a de la peine, comme on le sait, à lui faire connaître la puissance de la raison et de la science. La peur devant la raison provoque chez les vainqueurs la tendance à miner ses forces ; ils commencent à parler des bornes de la raison, à dire que l'étude scientifique est incapable de résoudre les énigmes de la vie ; ils opposent à l'étude la spéculation, et l'intuition à l'expérience. On peut penser que tout cela est prêché consciemment et inconsciemment, avec l'intention d'augmenter encore davantage les doutes des vaincus dans la puissance de la raison.

L'Histoire justifie et confirme ce point de vue.

Considérons la réaction européenne du début du XIXe siècle, quand l'Europe, effrayée par la grande Révolution, fut écrasée par le despotisme de Napoléon, et tomba ensuite sous le joug encore plus lourd de la « Sainte-Alliance » qui fut créée contre la libre pensée, « l'athéisme et la fausse science ».

Alors dans la sphère de la pensée « l'on s'effraya de l'hégémonie toute puissante des principes de la raison qu'avait proclamée la philosophie maté-

rialiste du XVIIIe siècle, et dans la sphère de la vie pratique et de la politique l'on s'effraya de la souveraineté du peuple qu'avait proclamée Rousseau ».

Possédée par cette peur et la déception de ne pas se sentir capable de prendre toute « l'étendue du pouvoir » dans ses propres mains, la bourgeoisie éprouva du dégout pour la réalité qui avait trompé ses espoirs et sa littérature se livra au pouvoir du romantisme.

La base du romantisme, c'est la sensation hyperesthésiée du « moi », que les romantiques mettent au-dessus de tous les phénomènes du monde, au-dessus du monde entier, pour en faire un législateur divin.

L'individu, croit le romantique, est absolument libre de tout lien avec le monde, et soustrait à l'influence de la réalité. Il est fort possible qu'au fond cette croyance ait été inspirée par l'exemple récent de Napoléon qui en quelques années était devenu de lieutenant empereur, qui avait asservi toute l'Europe et fait de ses simples soldats des maréchaux et des rois.

L'attitude du romantique par rapport à lui-même et au monde extérieur est exprimée en termes particulièrement saisissants et précis par Dostoïevski dans les *Zapiski iz Podpolia* (1), œuvre où sont

(1) Mot à mot « Mémoires des bas-fonds ».

rassemblés toutes les idées et tous les motifs de sa création.

« Exécuter sa propre volonté, indépendante et libre, satisfaire son propre caprice, fût-il le plus sauvage, et son imagination surexcitée parfois jusqu'à la folie, c'est là l'avantage le plus transparent, le plus précieux, qui ne se range sous aucune classification, et qui envoie au diable tous les systèmes et toutes les théories ». « Je tiens à mon caprice, et à ce qu'il me soit garanti, quand il le faut ». « Oui, pour qu'on me laisse en paix, je suis prêt à donner tout de suite le monde entier pour un kopeck. Faut-il que le monde s'écroule ou que je ne boive pas de thé ? Je dirai que le monde s'écroule pourvu que j'aie toujours à boire du thé ».

Cette prédication d'une volonté sans frein, sans limites, cache au fond le désespoir de l'individu incapable de communier avec le monde, de l'individu détaché du monde ; c'est l'anarchisme du désespoir, état d'âme typique des romantiques. L'idée que l'individu a le droit de satisfaire sa volonté sans limites ouvre au romantique la voie vers l'anarchisme et la licence absolue, et, d'autre part, le pousse nécessairement à l'idéalisation du monarchisme, de l'autocratie.

Entre égaux, les romantiques ne peuvent reconnaître de chef, et Novalis, l'un des romantiques

allemands, dit franchement : « Le Roi, c'est un homme qui joue sur la terre le rôle de la Providence céleste ».

Voici des opinions d'écrivains romantiques. Chateaubriand écrit : « Pourquoi le paysan aurait-il à connaître la chimie ? Il y a dans le peuple beaucoup plus d'esprit que chez les philosophes ; le peuple ne nie pas les miracles. Quoi qu'on dise, il se sent toujours bien au milieu des miracles ».

Chateaubriand était un réactionnaire tout à fait avéré, qui consacrait toutes ses forces à la lutte contre la philosophie de la raison créée par les écrivains du XVIIIe siècle. Son mot d'ordre : « Il faut revenir aux idées religieuses » fut proclamé récemment par un groupe connu d'intellectuels russes. Dans une lettre à un ami également réactionnaire, à de Maistre, il écrivait : « Tout est secret, tout est inconnu dans l'univers. Le destin éternel a mis la Fatalité et la Mort aux deux extrémités de notre route et du haut de son trône a lancé notre vie dans le désert du temps pour qu'elle roule sans raison et sans aucun sens ».

« La vie — maladie de l'esprit », dit Novalis. Que le rêve soit la vie ! Un autre écrivain, Tieck, lui fait écho : « Les rêves sont, peut-être, notre plus haute philosophie ». Et ces pensées ont été également exprimées à plusieurs reprises par la littérature russe des dernières années.

Les romantiques du début du XIXe siècles préféraient à l'activité pratique le libre jeu de l'imagination, la méditation à l'étude, la religion à la science, la foi à la raison.

Leur contemporain, le grand poète et penseur Gœthe, définissait ainsi le romantisme :

« J'appelle romantisme tout ce qui est malade. La plupart des dernières productions sont romantiques, non pas parce qu'elles sont nouvelles, mais à cause de la faiblesse, de la débilité, de la sensibilité maladive qui les caractérisent ».

Et l'historien de la littérature Johann Scherr disait que « réaction et romantisme sont des concepts absolument de même sens ».

Le célèbre critique danois Brandès, à qui l'on interdit de faire des cours en Russie, parle de l'état d'esprit des romantiques en ces termes : « La haine du progrès et du monde de la réalité a abouti à ce que le penchant vers les choses de l'imagination et du merveilleux devint l'âme de la poésie et de la prose ».

L'Orient exerça une grande attraction sur les romantiques. Gettner, l'historien de la littérature allemande, l'explique de la manière suivante : « Le romantique veut ce qui est vieux, parce que les images et les formes du passé révolu, qui sont toutes prêtes, achevées, et palpables pour les sens, lui paraissent plus agréables et plus poétiques que

le nouveau qui se crée, qui ne peut offrir à l'imagination des points d'appui solides et palpables ».

Les créateurs de la théorie du romantisme, les frères Friedrich et Auguste Schlegel, recommandaient aux poètes de cette époque de tourner leur attention vers l'Orient, parce que c'est là-bas que la vie est le plus pénétrée d'imagination. Ils donnaient en exemple aux Allemands les ascètes hindous, hommes qui atteignent la perfection par la méditation des mystères de la vie, et qui voient le visage de Dieu. Auguste Schlegel écrivait : « L'Europe ne s'est pas montrée persévérante en religion. Une révolution sérieuse ne peut venir que de l'Asie ; ce n'est qu'en Orient que n'a pas disparu l'enthousiasme ».

Ceci était écrit en 1811-1812, quand Schlegel, le défenseur de la liberté absolue de l'individu, était au service du réactionnaire Metternich et faisait des cours à Vienne, prêchant la croisade contre la liberté morale et civique. Mais environ un demi-siècle plus tard le célèbre orientaliste Vambury écrivait : « La capacité qu'a l'Orient de rêver, d'imaginer, est merveilleuse, mais ce qui est plus merveilleux encore chez lui c'est l'absence d'enthousiasme et de passions malgré une sensualité développée d'une façon maladive ».

Les Schlegel avaient étudié l'Orient dans les livres, qui étaient peu nombreux à cette époque. Mais les

orientalistes contemporains ne voient pas en Asie ces sources d'enthousiasme et d'énergie ; la plupart d'entre eux sont enclins à penser que l'instigatrice des événements qui s'accomplissent de nos jours en Orient, c'est l'énergie de la culture européenne.»

En parlant du romantisme, je sous-entendais évidemment le romantisme des individualistes, des hommes détachés de la vie. Le romantisme social de Schiller, de Byron, de Hugo, est une des plus magnifiques créations de la psychologie de l'Europe occidentale ; c'est l'écriture sainte du génie de la vie active.

***

L'esprit du vieil Orient exerce une action pénible et meurtrière sur notre vie russe ; son influence sur la psychologie russe est incomparablement plus profonde que sur celle des habitants de l'Europe occidentale. Le Russe n'a pas encore acquis la fermeté et la persévérance nécessaires à la lutte pour la vie, lutte qu'il n'a fait que commencer depuis peu de temps. Comme les habitants de l'Asie, nous aimons les belles paroles et les actes irraisonnés ; nous parlons énormément, mais nous agissons peu et mal ; on a dit justement de nous que « les Russes ont quantité de superstitions, mais pas d'idées ». En Occident, les hommes font l'histoire, tandis que nous, nous faisons toujours de mauvaises anecdotes.

Nous, Russes, nous avons deux âmes : l'une, du mongol nomade, rêveur, mystique, indolent, qui est persuadé que « le Destin est le juge de toutes choses », que « tu es sur la terre, mais que le Destin est au-dessus de toi », que « tu n'iras pas contre le Destin » ; et à côté de cette âme impuissante vit l'âme du slave, qui peut lancer des flammes belles et claires, mais qui ne brûle pas longtemps, qui s'éteint vite, et a peu de force pour se défendre contre les poisons qui circulent en elle et qui paralysent ses forces.

Cette faiblesse, cette tendance à se désillusionner facilement, à se lasser vite, s'expliquent vraisemblablement par notre voisinage avec l'Asie, par le joug mongol, par l'organisation de l'Etat moscovite sur le type des autocraties asiatiques, et par toute une série d'influences analogues qui ne pouvaient pas manquer de nous inoculer les éléments de la psychologie orientale. Le mépris purement oriental de la force de la raison, de l'expérience, de la science, nous a été inculqué non seulement d'une façon naturelle et par des influences inéluctables, mais intentionnellement, artificiellement, par des influences locales. Pendant trop longtemps, presque jusqu'à la moitié du XIXe siècle, nous avons fait notre éducation sur des dogmes et non sur des faits, sur l'intuition et non sur l'examen libre des phénomènes de la vie.

Dès le XIIIe siècle l'Europe occidentale s'est mise résolument et opiniâtrement à la recherche de nouvelles formes de pensée, à l'étude et à la critique du dogmatisme oriental ; tandis que chez nous il était interdit encore au XVIIe siècle « aux gens non savants d'avoir chez eux et de lire des livres polonais, latins, allemands, luthériens, calvinistes et autres œuvres hérétiques. Il fallait brûler de tels livres. Celui qui s'opposerait à l'ordre, qui aurait chez lui par un moyen quelconque ces livres défendus, et s'en servirait pour enseigner autrui, serait condamné a être brûlé vif sans pitié. »

A la fin du XVe siècle l'Europe entière était couverte d'imprimeries ; partout on imprimait des livres. Moscou se mit à cette grande œuvre en 1563, mais après que furent imprimés deux livres — Apostol et Tchasoslov — la maison où était installée la typographie fut incendiée la nuit ; les presses et les caractères furent consumés par le feu, et les typographes pris de panique s'enfuirent en Lituanie. Il est naturel que dans ces conditions le peuple russe ait été en retard par rapport à l'Occident au point de vue du développement intellectuel, et il est également naturel que se soient renforcés chez lui les principes de l'Orient, qui dissolvent l'individualité psychique. Ces principes ont amené le développement de la cruauté, du fanatisme, des sectes mystico-anarchistes : des

« skoptsi », des « Khlysti », des « biegouni », des « stranniki » (1) ; d'une manière générale ils ont provoqué la tendance à « sortir de la vie » et développé l'ivrognerie dans des proportions monstrueuses.

Sur la bourgeoisie l'influence des principes asiatiques se traduisit et se traduit encore par son attitude méfiante, mais dépourvue de toute critique rationnelle, vis-à-vis de l'expérience de l'Europe occidentale, par l'influence de la stagnation orientale qui empêche le développement de l'initiative commerciale et industrielle et de la conscience parmi la bourgeoisie de son rôle politique dans l'Etat.

Récemment, un des penseurs très russes, V. V. Rozanov, écrivait ces lignes en vantant un mauvais livre sur Tourguenev : « De l'Orient, viennent les meilleures traditions de la noblesse, avec le genre de vie, les usages, des « lichnie lioudi » (2) des coins perdus de province ». Oui, ce que Rozanov appelle « les meilleures traditions de la noblesse », cela vient de l'Orient. Mais les idées littéraires de la noblesse, sa culture, son amour de l'art, son souci de l'instruction du peuple, tout cela vient de l'Occident, de Voltaire, du XVIIIe siècle. Quant à la cruauté vis-à-vis des serfs, et à la servilité vis-à-vis des souve-

(1) Sectes des « castrats », des « flagellants », des « coureurs », des « errants ».

(2) Mot à mot « Gens inutiles ».

raîns, traits si caractéristiques de notre noblesse, ils viennent de l'Orient avec l' « Oblomovchtchina » typique pour toutes les classes de notre peuple. Il est également vrai que la masse innombrable des « lichnie lioudi », de tous ces « errants », de ces vagabonds, de ces Oniéguine en habits ou en sarraus, de ces gens possédés « par l'inquiétude, par le désir de changer de place », que tout cela qui est si caractéristique de la vie russe vient aussi de l'Orient et n'est rien autre que le désir de s'évader de la vie, de l'action et du monde.

Il y a encore beaucoup d'autres particularités dans notre vie, dans la conformation de nos âmes, et il y a pas mal de Russes qui supposent que tout cela qui nous est propre, qui fait notre originalité, a une très haute importance et nous promet dans l'avenir toutes sortes de joies.

Nous croyons que le temps est venu où l'histoire exige que tous les Russes honnêtes et raisonnables soumettent cette originalité à un examen approfondi, à une critique impitoyable. Nous devons lutter contre les dépôts asiatiques constitués dans notre âme ; nous devons nous guérir du pessimisme, qui est honteux pour une nation jeune, et qui vient de ce que les natures passives, contemplatives, sont enclines à remarquer de préférence dans la vie tout ce qui est mauvais, méchant, et humiliant pour l'homme.

Ils remarquent cela non seulement à cause d'une disposition maladive, mais aussi parce qu'ils exploitent cela pour dissimuler leur manque de volonté, et justifier leur inertie. Les natures actives, agissantes, portent leur attention principalement sur les choses positives, sur les germes de bien qui, se développant sous l'influence de notre volonté, doivent améliorer notre vie pénible. La « recherche de Dieu » chère aux Russes provient du manque de confiance dans la force de la raison, du besoin qu'éprouve l'homme faible de trouver une volonté dirigeante hors de lui-même, du désir d'avoir un maître, sur lequel on pourrait se décharger de la responsabilité d'une vie privée de sens et de direction.

L'évasion hors du monde, le renoncement à la réalité sont habituellement masqués par le désir de « perfectionnement de l'individu »; mais tout sur la terre se perfectionne grâce au travail, grâce au contact avec telle ou telle force. Dans son essence ce « perfectionnement individuel » signifie le détachement du monde, et provient du sentiment qu'a l'individu de son impuissance sociale, qui est particulièrement aiguë aux époques de réaction. C'est ainsi qu'en Russie l'épidémie de « perfectionnement » fut très forte dans la pénible période des années 1880 et a repris après 1905.

La pensée bourgeoise contemporaine, qui est

épuisée, abatardie, poursuivie par une fatalité mauvaise, et qui entrevoit de grands événements contre lesquels elle n'est pas capable de lutter, cette pensée va vers l'Orient ; elle s'efforce de ranimer des idées et des doctrines mourantes sur l'irréalité du monde extérieur, sur l'absurdité de la vie, sur la volonté anarchique de l'individu, qui justifie toutes ses chimères et tous ses caprices, sa cruauté et son despotisme. Mais l'Orient est au point de vue moral très distant de l'Europe, et ce mouvement involontaire de la pensée bourgeoise est aussi stupide que le serait celui d'un homme qui voudrait se rendre rapidement de Petrograd en France et en Angleterre en passant par l'Asie et l'Océan Pacifique.

L'orientation vers la mystique et les imaginations romantiques, c'est une orientation vers le marasme, dirigée en fin de compte contre la jeune démocratie que l'on veut empoisonner et paralyser, en lui inoculant une attitude passive vis-à-vis du réel, le doute devant la raison, l'expérience, la science, afin d'arrêter chez cette démocratie la croissance d'une nouvelle psychologie collective, seule capable de former une personnalité forte et belle. La démocratie doit savoir démêler ces intentions ; elle doit aussi apprendre à discerner ce qui dans la chair et le sang lui vient de l'Asie, sa volonté faible, son anarchisme passif, son pessimisme, sa tendance à

s'enivrer, à rêvasser, et ce qui lui vient de l'Europe, l'ardeur infatigable au travail, la foi dans la force de la raison, de l'expérience et de la science.

DEUXIÈME PARTIE

LA REVOLUTION BOLCHEVISTE D'OCTOBRE 1917

A la démocratie

Les ministres socialistes, relâchés de la forteresse Pierre et Paul par Lénine et Trotski, sont rentrés chez eux, laissant leurs collègues Bernatski, Konovalov, Terechtchenko, et les autres au pouvoir de gens qui n'ont aucune idée de la liberté individuelle, des droits de l'homme.

Lénine, Trotski, et leurs adeptes sont déjà intoxiqués par le poison corrompu du pouvoir, ainsi que le prouve leur attitude honteuse vis-à-vis de la liberté de la parole, de l'individu, et de cet ensemble de droits pour le triomphe desquels a lutté la démocratie.

Des fanatiques aveugles et des aventuriers sans conscience se précipitent tête baissée, soi-disant sur la voie « de la révolution sociale », mais en

réalité sur la voie de l'anarchie, de la ruine du prolétariat et de la révolution.

Sur cette voie, Lénine et ses acolytes se croient permis de commettre tous les crimes, tels que le massacre dans la banlieue de Pétrograd, le pillage de Moscou, la suppression de la liberté de la presse, des arrestations en masse, toutes sortes de turpitudes que faisaient Plehve et Stolypine.

Evidemment, Plehve et Stolypine agissaient contre la démocratie, contre tout ce qu'il y a de vivant et de sain en Russie ; derrière Lénine, marche une partie assez considérable — pour l'instant — de la classe ouvrière, mais je crois que la raison de la classe ouvrière, que la conscience de sa mission historique lui ouvrira bientôt les yeux sur la vanité des promesses de Lénine, sur toute l'étendue de sa folie, et sur son anarchisme à la Netchaïev et à la Bakounine.

La classe ouvrière ne peut pas ne pas comprendre que c'est avec sa peau, avec son sang, que Lénine tente une expérience et s'efforce de porter l'esprit révolutionnaire du prolétariat à son paroxysme pour voir... ce qui en sortira.

Naturellement, il ne croit pas dans la possibilité de la victoire du prolétariat en Russie dans les conditions actuelles, mais peut-être compte-t-il sur un miracle.

La classe ouvrière doit savoir qu'il n'y a pas de

miracles, que ce qui l'attend, c'est la famine, la ruine complète de l'industrie, des transports, et une longue anarchie sanglante, après laquelle viendra une réaction non moins sanglante et sinistre.

Voilà où son chef actuel mène le prolétariat ; et il faut comprendre que Lénine n'est pas un thaumaturge tout-puissant, mais un prestidigitateur cynique, qui n'a cure ni de l'honneur ni de la vie du prolétariat.

Les ouvriers ne doivent pas permettre aux aventuriers et aux insensés d'accumuler sur la tête du prolétariat des crimes honteux et sanglants pour lesquels ce n'est pas Lénine, mais le prolétariat lui-même, qui devra payer.

Et je demande :

La démocratie russe se souvient-elle pour le triomphe de quelles idées elle a combattu le despotisme de la monarchie ?

Se croit-elle capable maintenant encore de continuer ce combat ?

Se souvient-elle que lorsque les gendarmes des Romanov jetaient dans les prisons et envoyaient au bagne ses chefs, elle dénonçait la lâcheté de leurs actes ?

En quoi se distingue l'attitude de Lénine à l'égard de la liberté de la parole de celle de Stolypine, de Plehve et autres caricatures humaines ?

Le pouvoir de Lénine ne traîne-t-il pas en prison tous ceux qui ne pensent pas comme lui, ainsi que le faisait le pouvoir des Romanov ?

Pourquoi Bernatski, Konovalov et les autres membres du gouvernement de coalition sont-ils enfermés dans la forteresse ? En quoi sont-ils plus coupables que leurs collègues socialistes, libérés par Lénine ?

La seule réponse honnête à ces questions doit être la libération immédiate des ministres et des autres innocents arrêtés, et le rétablissement de la liberté de la parole dans toute son intégrité.

Et les éléments raisonnables de la démocratie doivent tirer de là toutes les conséquences, et décider s'ils doivent suivre les conspirateurs et les anarchistes à la Netchaïev.

(*Novaïa Jizn*, 20 novembre 1917).

Aux ouvriers

Vladimir Lénine introduit en Russie le régime socialiste selon la méthode de Netchaïev, « à toute vapeur à travers la boue ».

Lénine, Trotski, et tous les autres qui vont avec eux à la ruine dans la fondrière de la réalité, sont évidemment persuadés avec Netchaïev que « c'est par le droit au déshonneur que l'on peut le mieux

entraîner avec soi un Russe » ; et on les voit déshonorer froidement la révolution et la classe ouvrière, pousser celle-ci à organiser des massacres sanglants, à faire des pogroms, à arrêter des gens absolument innocents comme Kartachev, Bernatski Konovalov, etc.

Après avoir amené le prolétariat à consentir à la suppression de la liberté de la presse, Lénine et ses suppôts ont sanctionné pour les ennemis de la démocratie le droit de lui fermer la bouche ; en menaçant de la famine et du massacre tous ceux qui n'approuvent pas le despotisme de Lénine-Trotski, ces « chefs » justifient le despotisme du pouvoir, contre lequel ont si longtemps lutté les meilleures forces du pays.

S'imaginant être les Napoléon du socialisme, les léninistes se démènent et s'agitent, parachevant ainsi la destruction de la Russie. Et le peuple russe paiera tout cela dans une mer de sang.

Personnellement Lénine est un homme d'une force exceptionnelle ; pendant vingt-cinq ans, il a été au premier rang de ceux qui luttaient pour le triomphe du socialisme ; c'est une des figures les plus énergiques de la social-démocratie internationale ; homme très doué, il possède toutes les qualités d'un « chef », notamment l'amoralité indispensable pour ce rôle et le mépris du « barine » pour la vie des masses populaires.

Lénine est un « chef » et un barine russe ; il a certains traits moraux de cette classe déchue, et c'est pour cela qu'il se croit en droit de faire avec le peuple russe une expérience cruelle, qui est à l'avance vouée à l'insuccès.

Epuisé et ruiné par la guerre, ce peuple a déjà sacrifié pour cette expérience des milliers de vies, et il devra en sacrifier encore des dizaines de milliers, ce qui va le décapiter pour longtemps.

Cette tragédie inéluctable ne trouble pas Lénine, esclave du dogme, ni ses suppôts qui sont ses esclaves à lui. La vie, dans toute sa complexité, échappe à Lénine ; il ne connaît pas les masses populaires ; il n'a pas vécu avec elles ; mais il a appris — dans les livres — comment on peut faire se cabrer ces masses, comment on peut, — ce qui est le plus aisé — déchaîner leurs instincts. Pour les léninistes, la classe ouvrière est comme le minerai pour le métallurgiste. Peut-on, toutes les conditions étant remplies, transformer ce minerai en un état socialiste ? Selon toute vraisemblance, la chose est impossible. Mais pourquoi ne pas essayer ? Et qu'est-ce que risque Lénine, si son expérience ne réussit pas ?

Il travaille comme un chimiste dans un laboratoire, avec cette différence qu'un chimiste travaille sur de la matière morte et que son travail donne un résultat précieux pour la vie, tandis que Lénine

travaille sur la matière vivante et entraîne la révolution à sa perte. Les travailleurs conscients, qui suivent Lénine, doivent comprendre que l'on est en train de faire avec la classe ouvrière russe une cruelle expérience qui va anéantir les meilleures forces des ouvriers et arrêter pour longtemps le développement normal de la révolution russe.

(*Novaïa Jizn*, 23 novembre 1917).

Nouvel An 1918

Que nous donnera le nouvel an ? Tout ce que nous serons capables d'accomplir.

Mais pour devenir des hommes capables d'agir, il importe de croire que ces jours de folie, ces jours maculés de boue et de sang, sont les grands jours de la naissance d'une nouvelle Russie.

Oui, c'est maintenant, où les hommes assourdis par des proclamations de liberté et de fraternité, dévalisent leur prochain dans les rues, où la lutte contre l'idole de la propriété n'empêche pas les gens de torturer et de tuer pour la moindre infraction à la loi sur l'inviolabilité de la propriété, où les « citoyens libres » se livrent à un sale commerce, se voient les uns les autres sans pitié et sans pudeur,

— c'est dans ces jours d'antinomies monstrueuses que naît la Russie nouvelle.

Douloureux enfantement — dans le fracas de la destruction des vieilles formes de vie, au milieu des ruines vermoulues de la caserne fétide où le peuple a étouffé pendant trois cents ans.

Dans cette explosion de toutes les saletés et de toutes les vulgarités amassées par nous sous la chape de plomb de la plus odieuse des monarchies, dans cette éruption d'un volcan de boues le vieil homme russe, ce paresseux et ce rêveur satisfait de lui-même, est en train de périr, et à sa place doit venir le travailleur audacieux et sain, créateur de la nouvelle vie.

Actuellement, l'homme russe n'est pas bon ; il n'est pas meilleur qu'auparavant. Peu assuré de la solidité de ses conquêtes, inconscient de la joie de la liberté, il s'est abandonné à une colère mesquine, et il fait des essais pour voir s'il est réellement libre. Ces essais lui coûtent cher, à lui et aux objets de ses expériences.

Mais la vie, notre maîtresse cruelle et impitoyable, l'attachera bientôt à la chaîne des nécessités, et l'obligera de travailler, et d'oublier dans le travail commun toutes les choses mesquines, serviles et honteuses qui le dominent aujourd'hui.

De nouveaux êtres sont créés par de nouvelles

conditions de vie. Ces nouvelles conditions créeront des êtres nouveaux.

Dans le monde naît un homme qui n'a pas enduré les tourments de l'esclavage, qui n'a pas été mutilé par l'oppression — ce sera un homme incapable d'opprimer.

Nous voulons espérer que cet homme sentira la valeur culturelle du travail et l'aimera. Le travail, accompli avec amour, devient une création. Dès que l'homme a appris à aimer son travail, tout le reste vient par surcroît.

Novaïa Jizn, 13 janvier 1918 (nouveau style).

Les fruits de la démagogie

Un groupe d'employés des services publics de Petrograd m'écrit :

« Connaissant vos œuvres littéraires antérieures, on s'imagine que vous êtes un homme très au fait des exigences du moment et particulièrement dévoué aux peuples opprimés. Comme nous savons, d'autre part, de quelle autorité jouit votre opinion parmi le peuple, nous attendions de vous une parole forte, capable de rallier tous les travailleurs, mais non pas ce que vous avez écrit dans votre article intitulé : « Les Fruits de la démagogie » (*Novaïa Jizn*, n° 208). En lisant ces lignes, on ne comprend pas ce

que vous avez voulu dire aux « enfants » de l'usine Poutilov ; il nous semble que vous n'êtes pas allé jusqu'au bout de votre pensée sur cette grave question, ou que vous avez agi ainsi consciemment afin que le commun des hommes ne puisse comprendre de suite de quoi il s'agit, ou encore que tout simplement vous n'avez nulle envie de donner une réponse plus claire et plus détaillée. Nous pensons que si vous voulez donner une leçon à ces « enfants », et que si l'enfant interroge, le maître doit répondre à toutes ses questions nettement, clairement et surtout sans passion ; or, vous semblez n'avoir pas voulu le faire ; vous vous contentez de polémiquer... »

Je ne comprends pas l'embarras du groupe des employés de Pétrograd. Il me semble que j'ai répondu d'une façon nette et raisonnable aux auteurs de la lettre de l'usine Poutilov. Ils m'avaient écrit : « Si vous continuez à critiquer le gouvernement des Commissaires du peuple, nous fermerons la *Novaïa Jizn* ». J'ai répondu : « La *Novaïa Jizn* critiquera le gouvernement des Commissaires du peuple comme tout autre gouvernement ». Et j'ai ajouté à l'adresse de nos maîtres : « Les personnes qui travaillent dans la *Novaïa Jizn* n'ont pas lutté contre une autocratie de canailles et de lâches pour que celle-ci soit remplacée par une autocratie de sauvages ».

En effet, la menace de violences est une menace de sauvages, et des citoyens libres ne doivent pas recourir à ces procédés dans une lutte d'idées. Tout cela est clair. Qu'est-ce que le « groupe d'employés » ne comprend pas ?

Plus loin, le groupe écrit :

« Nous ne pouvons non plus comprendre en quoi et comment le Gouvernement des Soviets, où prédomine la classe ouvrière, « perd la classe ouvrière ».

Mais parce que la classe ouvrière prédomine dans le Gouvernement il ne s'ensuit pas que la classe ouvrière comprend tout ce que fait le gouvernement. Le gouvernement des Soviets fait croire aux ouvriers qu'il est possible en Russie de réaliser le régime socialiste.

La *Novaïa Jizn*, dans une série d'articles, qui n'ont pas été réfutés au fond par les organes du gouvernement, a affirmé et continuera à affirmer que n'existent pas dans notre pays les conditions requises pour l'introduction du socialisme, et que le gouvernement de Smolny traite l'ouvrier russe comme un fagot de bois : il allume le fagot pour voir si au foyer russe pourra s'enflammer la révolution européenne.

C'est là tenter la chance, sans égard aucun pour la classe ouvrière, sans songer à son avenir et au sort de la Russie. Qu'importe qu'elle se consume en

vain, qu'elle se réduise en cendres, pourvu que l'on fasse l'expérience. C'est ainsi qu'agissent des fanatiques et des utopistes, mais la partie raisonnable et cultivée de la classe ouvrière ne peut se conduire ainsi.

Et je l'affirme à nouveau : on est en train de faire avec le prolétariat russe une expérience, que ce prolétariat paiera de son sang, de sa vie, et — ce qui est pis que tout — d'une désillusion durable pour l'idéal socialiste.

Il faut bien se dire que si la folie des tsars était capable de détruire des générations entières, cette folie atteint aussi parfois des hommes qui sont corrompus par le poison du pouvoir.

La lettre du « groupe d'employés » est écrite avec colère et ornementée d'allusions équivoques, notamment à « ma villa », etc. Une fois pour toutes je déclare à ce groupe et aux autres amateurs d'allusions de ce genre que je n'ai jamais eu et que je n'ai pas « de villa à moi », que je vis du capital de mes connaissances et de mes œuvres, ce que je souhaite de tout cœur au « groupe des employés » et à tous ceux qui jalousent la « propriété » tant qu'eux-mêmes ne possèdent rien. Mais même si je possédais une villa je ne me considérerais pas comme coupable.

Je voudrais demander au dit groupe et à tous les auteurs des lettres méchantes que j'ai reçues pour-

quoi ils se fâchent, pourquoi leurs lettres sont remplies de grossièretés. Vous n'êtes plus, citoyens, des « gens opprimés », mais des vainqueurs ; vous devez éprouver la joie de la victoire, la calme assurance de gens dont les espoirs les plus chers ont été réalisés. Vous avez attendu si longtemps et si patiemment l'heure de la justice pour vous-mêmes que vous avez le devoir d'être justes pour tous, et de souhaiter le triomphe de la justice tant désirée dans le monde entier.

Mais non, vous continuez de vous fâcher, de crier, et d'injurier. Pourquoi ? Vous ne pourrez changer ainsi les détestables conditions de vie si vous ne changez vos sentiments, votre attitude vis-à-vis de vous-même et de votre prochain ».

Novaïa Jizn, 18 janvier 1918.

9 janvier — 5 janvier

Le 9 janvier 1905, quand les soldats abrutis, hébêtés, fusillaient, par ordre du tsarisme, des groupes d'ouvriers désarmés et paisibles, des intellectuels, des ouvriers s'approchaient de ces meurtriers involontaires et leur criaient au visage :

« Que faites-vous là, maudits ? Qui fusillez-vous ? Ce sont vos pères ; ils sont désarmés ; ils n'ont

aucune haine contre vous ; ils vont demander au tsar de porter son attention sur leur misère. Ils n'exigent rien, ils demandent, sans proférer de menaces, sans méchanceté, humblement ! Revenez à vous, songez à ce que vous faites, malheureux ! »

Ces paroles simples et claires dictées par la pitié pour des êtres innocemment massacrés auraient dû, semble-t-il, trouver le chemin du cœur du « tendre » moujik russe en capote grise.

Mais le tendre moujik frappait de la crosse tous ces gens pris de scrupules, ou les lardait de coups de baïonnette, ou hurlait en frémissant de rage : « Circulez, ou je tire ! Et comme l'on ne circulait pas, il tirait juste et couchait sur le pavé des dizaines et des centaines de cadavres ».

La plupart des soldats du tsar répondirent aux reproches et aux objurgations d'une voix abattue et servile : « C'est la consigne. Nous ne savons rien. Nous avons reçu l'ordre »...

Et comme des machines ils tiraient sur la foule sans plaisir, peut-être, et le cœur serré, mais ils tiraient.

Le 5 janvier 1918, la démocratie désarmée de Pétrograd — ouvriers et employés — manifestait paisiblement en l'honneur de l'Assemblée Constituante.

Les meilleurs citoyens russes avaient vécu depuis cent ans de l'idée de la Constituante, organe poli-

tique qui aurait donné à toute la démocratie russe la possibilité d'exprimer librement sa volonté. Dans la lutte pour cette idée avaient péri dans les prisons, en exil, au bagne, sur le gibet et sous les balles des milliers d'intellectuels, des dizaines de milliers d'ouvriers et de paysans. Sur l'autel de cette idée sacrée avaient coulé des flots de sang... et voilà que les « commissaires du peuple » ordonnaient de massacrer la démocratie, qui manifestait en l'honneur de cette idée. Je me souviens que beaucoup de ces « commissaires du peuple » avaient eux-mêmes pendant toute leur carrière politique fait comprendre aux masses ouvrières la nécessité de la lutte pour la convocation de la Constituante. La *Pravda* ment quand elle écrit que la manifestation du 5 février a été organisée par les bourgeois, par les banquiers, etc., et que vers le Palais de Tauride marchaient des « bourgeois », des partisans de Kaledine.

La *Pravda* ment. Elle sait fort bien que les bourgeois n'ont pas à se réjouir de l'ouverture de la Constituante, et qu'ils n'ont rien à faire au milieu de 246 socialistes d'un seul parti et de 140 bolcheviks.

La *Pravda* sait qu'à la manifestation ont pris part les ouvriers d'Oboukhov, et des usines de munitions, qu'avec les drapeaux rouges de la social-démocratie russe marchaient vers le palais de Tauride

les ouvriers des quartiers de Vassilievski Ostrov et de Vyborg.

Ce sont ces ouvriers là que l'on a fusillés, et en dépit de tous ses mensonges la *Pravda* ne pourra taire cette ignominie.

Les « bourgeois » se sont réjouis sans doute quand ils ont vu les soldats et la garde rouge arracher des mains des ouvriers les drapeaux révolutionnaires, quand ils les ont vus piétiner ces ouvriers et les jeter sur les braseros. Mais peut-être ce spectacle agréable n'a-t-il pas même réjoui tous les « bourgeois », car il y a aussi parmi eux des honnêtes gens qui aiment sincèrement leur peuple, leur pays. L'un de ces hommes, c'était André Ivanovitch Chingarev, lâchement assassiné par des brutes.

Ainsi donc, le 5 janvier, on a fusillé les ouvriers désarmés de Pétrograd. On les a fusillés sans faire les sommations d'usage ; on les a fusillés de derrière les murs, à travers des créneaux, lâchement, comme font des criminels de profession.

Et tout comme le 9 janvier 1905, des gens qui n'avaient perdu ni leur conscience ni leur raison demandaient aux assassins :

« Que faites-vous, insensés ? Ce sont vos frères qui s'avancent. Voyez, partout des drapeaux rouges, pas un écriteau hostile à la classe ouvrière, pas une exclamation contre vous » !

Et tout comme les soldats du tsar, les meurtriers par ordre répondaient :

« C'est la consigne. On nous a donné l'ordre de tirer ».

Et comme le 9 janvier 1905, l'habitant indifférent à tout et qui n'est jamais que le spectateur de la tragédie de la vie s'écriait :

— Ils en font une belle moisson !

Puis il se disait :

— Comme ça, ils auront bientôt fait de se supprimer les uns les autres !

Oui, bientôt. Le bruit court parmi les ouvriers que la garde rouge de l'usine Erikson a tiré sur les ouvriers de Liesnoï, et que les ouvriers d'Erikson ont été attaqués par la garde rouge d'une autre fabrique.

Il y a beaucoup de pareils bruits. Peut-être sont-ils faux, mais ils agissent dans un sens très déterminé sur la psychologie des masses ouvrières.

Et je demande aux commissaires « du peuple », parmi lesquels il doit y avoir des gens honnêtes et sensés :

Comprennent-ils qu'en mettant la corde à leurs cous ils vont étrangler toute la démocratie russe, et perdre toutes les conquêtes de la révolution ? Comprennent-ils cela ? Ou pensent-ils ceci : A nous, le pouvoir; sinon, que tout et tous périssent !

Novaïa Jizn 22 janvier 1918.

A un Intellectuel du peuple

Vous finissez votre article de la *Pravda* par ces mots : « On veut croire que Gorki s'est détourné de la révolution sociale que nous vivons uniquement parce qu'il n'a pas vu dans les premiers jours de troubles son véritable et beau visage, mais qu'il commence à le voir, et que bientôt il partagera avec tous les joies et les tristesses de notre révolution de novembre ».

Non, cher camarade, je ne me réjouirai pas avec vous, et je ne crois pas que vous vous réjouissiez vous-même. De quoi donc se réjouir ? De ce que les prolétaires russes, purement révolutionnaires, mais en quantité négligeable, s'exterminent les uns les autres dans la guerre civile ? De ce que l'on commence à mitrailler ce prolétariat dans les rues de Pétrograd ?

De ce que l'élite ouvrière, le sang de son sang, est terrorisée par les masses sombres et se noie en elles parce qu'elle n'a pas la force d'exercer sur elles son influence. De ce que l'industrie du pays — désorganisée de fond en comble — rend impossible la croissance ultérieure de la classe ouvrière ?

La révolution sociale sans prolétariat, c'est une absurdité, une utopie insensée, et dans quelque

temps, le prolétariat disparaîtra, exterminé par la guerre civile, corrompu par la populace dont vous parlez. Le prolétariat sans démocratie ne peut que rester en l'air, et c'est vous qui écartez la démocratie du prolétariat.

Avec qui construirez-vous la révolution sociale ? Avec les paysans ? Avec les soldats ? Avec les baïonnettes et les balles? Comprenez-moi : actuellement, nous n'assistons pas au développement de la révolution sociale ; pour longtemps on est en train de détruire le terrain qui aurait pu rendre cette révolution possible dans l'avenir. Les leaders du prolétariat, comme je l'ai dit maintes fois, utilisent ce prolétariat comme un combustible avec lequel ils veulent allumer la révolution européenne.

Avant que cet événement ne se produise, le peuple ouvrier de Russie sera écrasé par le soldat européen. Croyez-vous vraiment que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, le Japon vous permettront à vous, impuissants, désarmés, d'attiser la flamme qui pourrait les dévorer ? N'en croyez rien, camarade.

Nous sommes seuls, et nous serons seuls tant que notre folie ne nous aura pas poussés à nous exterminer les uns les autres.

Mais nos amis à l'étranger ?

A l'étranger, ce sont ces soldats admirablement disciplinés et patriotes, qui voient en nous, soit des

traîtres, soit des êtres faibles et incapables d'organiser un Etat.

Non, il n'y a pas de quoi se réjouir, camarade, mais il est temps de se reprendre, s'il n'est pas déjà trop tard !

(*Novaïa Jizn*, 24 janvier 1918).

Pensées inactuelles

IV

« La guerre, incontestablement, a joué un rôle énorme dans le développement de notre révolution. Elle a désorganisé matériellement l'absolutisme ; elle a disloqué l'armée ; elle a donné de l'audace à la masse des habitants. Mais, heureusement, elle n'a pas créé la révolution, et c'est un bonheur parce que la révolution née de la guerre est une révolution impuissante. Elle est le produit de circonstances extraordinaires, elle repose sur une force extérieure, et en définitive s'avère incapable de conserver les positions conquises. »

Ces lignes sages et même prophétiques ont été écrites en 1905 par Trotski ; je les ai tirées de son livre *Notre Révolution*, où elles figurent à la page 5.

Depuis, beaucoup de temps s'est écoulé, et main-

tenant Trotski pense sans doute autrement. En tout cas, il ne se résoudra pas à dire que « la révolution née de la guerre est une révolution impuissante ».

Et pourtant ces mots n'ont rien perdu de leur sens et de leur vérité : les événements qui se déroulent les confirment pleinement.

La guerre de 1914-1917 a donné le pouvoir au prolétariat, je dis bien « a donné », car personne ne dira que c'est le prolétariat lui-même qui par sa propre force a pris dans ses mains le pouvoir. Celui-ci est tombé dans ses mains parce que le soutien du Tsar, le soldat, épuisé par une guerre de trois ans, a refusé de défendre les intérêts de Romanov, qu'il avait si chaleureusement défendus en 1906 en écrasant le prolétariat révolutionnaire. Il ne faut pas oublier que la révolution a été commencée par les soldats de la garnison de Petrograd, et que, lorsque ces soldats, dépouillant leurs uniformes, se seront dispersés dans leurs villages, le prolétariat restera dans un isolement peu favorable pour lui.

Il serait naïf et ridicule d'exiger que ce soldat, redevenu paysan, accepte comme une religion l'idéalisme du prolétaire et qu'il introduise dans sa vie paysanne le socialisme prolétarien.

Le paysan durant la guerre et le soldat pendant la révolution ont fait leurs profits, et ils savent fort

bien tous les deux que ce qui en Russie assure le mieux la liberté de l'homme, c'est l'argent. Essayez donc de ruiner en lui cette conviction ou seulement de l'ébranler.

Il faut se souvenir qu'en 1905 le prolétariat était plus fort, sous le double rapport de la quantité et de la qualité, que maintenant, et qu'alors l'industrie n'était pas ruinée à fond.

La révolution, née de la guerre, s'avère impuissante si, au lieu de consacrer toute son énergie à la création sociale, le prolétariat obéissant aveuglément à ses chefs se met à détruire de fond en comble toutes les organisations techniques « bourgeoises », au lieu de s'emparer du mécanisme et d'en contrôler le travail.

La révolution périra d'épuisement, si le prolétariat, soumis à l'intransigeance fanatique des commissaires du peuple, se met à élargir de plus en plus le fossé entre lui et la démocratie. L'idéologie du prolétariat n'est pas l'idéologie d'un égoïsme de classe ; ses meilleurs maîtres, Marx, Kautsky et d'autres, confient à sa noble puissance le devoir de libérer tous les hommes de la servitude économique et sociale.

La vie du monde dirigée par l'idéalisme social — c'est le grand rêve de la fraternité universelle ; est-ce que le prolétariat croit qu'il réalisera ce rêve en exerçant la violence contre ses ennemis idéolo-

giques ? La lutte sociale n'est pas ce pugilat sanglant que ses chefs apeurés enseignent à l'ouvrier russe.

La révolution est une œuvre magnifique et noble, une œuvre indispensable à notre renaissance ; ce ne sont pas ces bouleversements insensés, qui détruisent les richesses du pays. La révolution sera impuissante et périra si nous n'y apportons pas tout ce que nous avons de meilleur dans notre cœur, et si nous n'extirpons pas de nous cette cruauté, cette rage qui enivre les masses et corrompt les ouvriers révolutionnaires russes.

(*Novaïa Jizn*, 26 janvier 1918).

V

Tout gouvernement, quelle que soit son étiquette, tend non seulement à « diriger » la volonté des masses populaires, mais à éduquer cette volonté conformément à ses principes et à ses buts. Les gouvernements les plus démagogiques et les plus habiles camouflent habituellement leur tendance à diriger et à éduquer la volonté du peuple par ces paroles : « C'est nous qui exprimons la volonté du peuple ».

Ce ne sont pas des paroles sincères, bien entendu, car en définitive la force intellectuelle du gouvernement domine les instincts des masses, et s'ils n'y

parviennent pas, les organes dirigeants recourent à la force physique pour écraser la volonté du peuple hostile à leurs visées.

Que se soit par une résolution, conçue à l'avance dans un cabinet, ou par les baïonnettes et les balles, tout gouvernement tend toujours et inévitablement à dominer la volonté des masses, à persuader au peuple que c'est lui qui le conduit au bonheur par la meilleure voie.

Persuadé qu'il est la raison du peuple, le gouvernement est tenu par sa position à faire croire au peuple qu'il possède le gouvernement le plus sage et le plus honnête, sincèrement dévoué aux intérêts du peuple.

Les Commissaires du peuple poursuivent précisément ce but, sans reculer — comme les autres gouvernements — devant les exécutions, les massacres et les arrestations de ceux qui ne sont pas de leur avis, sans craindre de recourir au mensonge et à la calomnie contre l'ennemi.

Mais en cherchant à gagner la confiance, les commissaires du peuple qui connaissaient mal en général « l'élément russe », ne tiennent aucun compte de la terrible atmosphère psychique créée par les tourments d'une guerre de quatre ans, et grâce à laquelle « l'élément russe », — la psychologie des masses russes — est encore devenue plus sombre, plus âpre, et plus cruelle.

MM. les Commissaires du peuple ne comprennent absolument pas que quand ils lancent les mots d'ordre de la révolution « sociale », le peuple épuisé moralement et physiquement traduit ces mots d'ordre dans sa propre langue par ces simples mots :

« Brise, détruis, pille... »

Et il détruit les rares foyers de la culture agricole de la Russie ; il détruit les villes de Perse, ses vignes, ses vergers, et jusqu'aux systèmes d'irrigation. Il détruit tout et partout.

Et quand les Commissaires du peuple clament éloquemment la nécessité de lutter contre le « bourgeois », la masse inculte interprète cela comme un appel direct au meurtre, et elle l'a bien prouvé.

En disant que les Commissaires du peuple ne « comprennent pas » quel écho éveillent dans le peuple leurs cris hystériques sur la contre-révolution imminente, je fais consciemment une supposition qui explique en quelque façon leur folle conduite, mais je ne les justifie d'aucune manière. S'ils se sont glissés au « gouvernement », ils doivent savoir par l'intermédiaire de qui et dans quelles conditions ils gouvernent.

Le peuple est malade ; il est épuisé par la souffrance, il est épuisé d'une manière inouïe ; son cœur est plein de haine, de colère, de vengeance,

et ces sentiments ne font que grandir, et dominer proportionnellement à leur force la volonté du peuple.

MM. les Commissaires du peuple se croient-ils désignés pour exprimer ces tendances destructrices de cette volonté malade ? Ou se croient-ils capables de guérir et de régler cette volonté ? Sont-ils assez forts et assez libres pour remplir cette deuxième tâche, si nécessaire ? Ils devraient se poser cette question à eux-mêmes avec toute la simplicité et la résolution de gens honnêtes, mais il n'y a aucune raison de penser qu'ils soient capables de poser cette question devant le tribunal de leur raison et de leur conscience.

Entourés par l'élément russe déchaîné, ils sont devenus intellectuellement et moralement aveugles, et ils apparaissent comme une victime impuissante dans les griffes de la bête harassée par leurs prédécesseurs et excitée par eux-mêmes.

(*Novaïa Jizn*, 1er février 1918).

VI

Certains de nos intellectuels, étudiant les créations du peuple russe à la manière allemande, se sont laissés très vite aller à la slavianophilie, au panslavisme, au « messianisme », et ont inoculé l'idée néfaste de la « nature spéciale » du russe à

d'autres intellectuels qui pensant à l'européenne sentaient en russe ; cela les a amenés à une quasi adoration sentimentale du « peuple », de ce peuple élevé dans l'esclavage, dans l'ivrognerie, dans les superstitions absurdes de l'église, et étranger aux beaux rêves de l'intelligence.

Le peuple russe, vu les conditions de son développement historique, est un grand corps flasque, sans aucune éducation politique, presque inaccessible à l'influence des idées capables d'ennoblir les actes de la volonté ; l'*intelliguentsia* russe, c'est une tête enflée d'une façon maladive par un afflux de pensées étrangères, et qui est attachée au tronc non par la forte épine dorsale de désirs et de buts communs, mais par je ne sais quel nerf très mince et à peine perceptible.

Abruti par les conditions de sa vie, patient d'une façon presque révoltante, rusé à sa manière, le peuple moscovite a toujours été et reste complètement étranger psychologiquement à l'intellectuel russe qui est riche de sciences livresques mais ignorant de la vie réelle russe. Le corps git collé au sol, et la tête a monté très haut vers le ciel, d'où, comme on le sait, tout paraît mieux que vu de près.

Evidemment, nous sommes en train de faire l'expérience de la révolution sociale : c'est une occupation qui amuse les maniaques de cette belle

idée, et qui est très fructueuse pour les filous. Comme on le sait, l'un des mots d'ordre les plus fameux et les plus populaires de notre révolution « à nous », c'est celui-ci :

Pille ce qui a été pillé !

Et l'on pille merveilleusement, avec art ; il n'est pas douteux que de cet « auto-pillage » de la Russie, l'histoire fera un récit des plus pathétiques.

On pille et on vend les églises, les musées, les canons, les fusils ; on vole les magasins de l'Intendance ; on cambriole les palais des anciens grands ducs ; on s'empare de tout ce que l'on peut ; on vend tout ce que l'on peut vendre. A Théodosie, les soldats font même commerce de chair humaine : on a amené du Caucase des Turques, des Arméniennes, des Kurdes, et on les vend pour 25 roubles pièce. C'est très « spécialement russe » et nous pouvons être fiers, il n'y a rien eu de pareil même à l'époque de la grande Révolution française.

Et c'est ce peuple faible, inculte, enclin organiquement à l'anarchie, que l'on convie à être le guide spirituel du monde, le Messie de l'Europe.

On aurait pu croire que cette idée curieuse et sentimentale ne troublerait pas le jeu tragique des Commissaires du peuple. Mais « les chefs du peuple » ne dissimulent pas leur intention d'allumer avec les bûches humides de la Russie un foyer capable d'illuminer le monde occidental, ce monde

où les feux de la création sociale brûlent d'une flamme plus claire et plus raisonnable que chez nous, en Russie.

Ils ont allumé le foyer : il brûle mal, il infecte la Russie plongée dans la fange, l'ivresse, et la cruauté. Et l'on traîne et l'on pousse cette malheureuse Russie sur le Golgotha, où elle doit être crucifiée pour la rédemption du monde. N'est-ce pas là du « messianisme » de cent chevaux-vapeur?

Mais le monde occidental reste sévère et incrédule ; il est tout à fait exempt de sentimentalisme. Dans ce monde, l'on estime l'homme d'une façon très simple : aimez-vous, savez-vous travailler ? Si oui, vous êtes l'homme indispensable au Monde, vous êtes précisément l'homme dont la force crée tout ce qui est précieux et beau. Vous n'aimez pas, vous ne savez pas travailler ? Alors, malgré toutes vos autres qualités, malgré toute votre supériorité, vous êtes un inutile dans l'atelier du Monde. Et c'est tout.

Comme les Russes n'aiment pas et ne savent pas travailler, et que le monde occidental connaît fort bien cette particularité de leur nature, nos affaires iront très mal, beaucoup plus mal que nous ne le pensons.

(*Novaïa Jizn*, 16 mars 1918).

VII

Après la paix de Brest-Litovsk

Le citoyen Nadiejdine me demande dans la *Krasnaïa Gazeta* :

« Dites-moi, du temps du servage, quand on fustigeait à mort les moujiks par centaines, la conscience était-elle vivante ? Et chez qui ? »

Oui, à cette époque maudite où régnait le droit à la violence physique sur l'homme, la belle flamme de la conscience brillait d'un feu clair et illuminait les ténèbres étouffantes de la vie russe. Nadiejdine se souvient sans doute des noms de Radichtchev et de Pouchkine, de Herzen et de Tchernychevski, de Bielinski, de Nekrassov, de cette immense pléïade de Russes pleins de talent qui ont créé une littérature d'une originalité exceptionnelle, exceptionnelle parce qu'elle était de fond en comble consacrée à des questions de conscience, à des questions de justice sociale. C'est précisément cette littérature qui a éduqué l'énergie révolutionnaire de nos intellectuels démocrates ; c'est à l'influence de cette littérature que l'ouvrier russe est redevable de son idéalisme social.

Aussi n'est-ce pas seulement « à coups de bâton et de nagaïka », comme le prétend Nadiejdine, que la conscience s'est inculquée en lui ; elle était dans

l'âme du peuple, comme l'ont affirmé Tolstoï, Tourguenev, Grigorovitch, et beaucoup d'autres qu'il faut croire, car ils connaissaient le peuple, et l'aimaient à leur manière tout en embellissant et en exagérant quelque peu ses mérites.

Le citoyen Nadiejdine, lui aussi sans doute, aima son peuple, de cet amour un peu sentimental et flatteur qui est généralement celui des amis du peuple en Russie. Et actuellement cet amour est encore davantage corrompu par une démagogie révoltante.

Nadiejdine m'adresse le reproche suivant :

« C'est impardonnable à vous en particulier, Alexis Maximovitch, à vous qui êtes précepteur du peuple, qui êtes issu de son sein, de lancer de telles accusations contre vos propres frères. »

J'ai le droit de dire la vérité triste et amère sur le peuple, et je suis persuadé qu'il vaudra mieux pour le peuple que ce soit moi le premier qui dise cette vérité, et non ces ennemis du peuple qui aujourd'hui se taisent, mais nourrissent en eux la vengeance et la haine pour cracher cette haine au moment propice en plein visage du peuple, comme ils l'ont fait après 1905-1906.

L'on ne peut conclure que le peuple est saint et juste uniquement du fait qu'il est martyr, car même aux premiers siècles du christianisme il y a eu beaucoup de martyrs par stupidité.

Et, d'autre part, il ne faut pas fermer les yeux sur le fait qu'aujourd'hui où « le peuple » a conquis le droit d'exercer la violence sur l'homme, il est devenu un bourreau non moins sauvage et cruel que ses anciens bourreaux.

La manière de raisonner de M. Nadiejdine l'enferme dans un cercle vicieux : puisqu'on a tourmenté le peuple, il a aussi le droit de tourmenter. Mais ne donne-t-il pas par là même le droit de répondre aux tourments par les tourments, à la violence par la violence? Comment sortir de ce cercle vicieux ?

Non, mieux vaut dire la vérité ; elle est salutaire, et c'est elle seule qui peut nous guérir.

Méchant est le peuple qui, voyant ceux du village voisin mourir de faim, ne leur vend pas de pain et fait de ce pain de l'eau-de-vie parce qu'il y trouve plus d'avantage.

L'on ne peut approuver le peuple qui décrète que tout paysan qui vend tels ou tels produits non dans son village mais dans le village voisin est passible d'un emprisonnement de trois mois.

Nous disons simplement et sans ambages ceci : la démagogie bolcheviste, qui enflamme les instincts égoïstes du paysan, éteint en lui les germes de la conscience sociale.

Je comprends que pour la *Krasnaïa Gazeta*, la *Pravda* et autres, ces choses sont désagréables à

entendre, surtout maintenant que le bolchevisme tourne peu à peu le gouvernail à droite, et s'efforce de s'appuyer sur les « paysans pauvres » au détriment des intérêts de la classe ouvrière.

Je rappellerai à M. Nadiejdine quelques phrases du discours de Lénine à Moscou :

« En concluant la paix, nous trahissons les ouvriers d'Estonie, le prolétariat d'Ukraine, etc. Mais si nos camarades périssent, devons-nous périr avec eux ? Si les détachements de nos camarades sont entourés par des forces ennemies importantes et ne peuvent résister, est-ce que nous devons engager la lutte contre elles ? Non et non ».

Sûrement M. Nadiejdine conviendra que c'est là, non la politique de la classe ouvrière, mais la vieille politique russe, la politique de Souzdal.

Et plus loin Lénine s'exprime encore plus cyniquement :

« Martov d'une voix tremblante et déchirante nous a engagés à la lutte. Non, il nous a engagés non à la lutte, mais à la mort ; il nous a appelés à mourir pour la Russie et la révolution. La majorité du Congrès, — la masse paysanne — qui compte quinze cents membres (alors qu'il y a un nombre insignifiant d'ouvriers) a manifesté une indifférence complète devant les appels de Martov. Elle n'a pas voulu mourir pour la Russie et la révolution ; elle a voulu vivre pour conclure la paix. »

Dans ces paroles s'exprime la soumission totale du « peuple » entier, et le verdict de mort de la classe ouvrière.

C'est la conclusion tout à fait méritée de la démagogie répugnante qui a corrompu le « peuple ».

(*Novaïa Jizn,* 21 mars 1918).

VIII

Le droit à la critique oblige de critiquer impitoyablement non seulement les actes des ennemis, mais aussi les défauts des amis. Pour développer chez l'homme le sentiment de la justice sociale il vaut beaucoup mieux que nous reconnaissions nous-mêmes loyalement nos défauts et nos fautes avant que notre ennemi lui-même ne réussisse à les signaler avec une joie malveillante. Sans doute, même dans ce cas, l'ennemi ne manquera pas de s'écrier avec un accent de triomphe;

Aha !

Mais la méchanceté du triomphe sera émoussée et son venin inoffensif. Il ne faut pas oublier que les ennemis ont souvent raison quand ils condamnent nos amis, et que la vérité donne plus de force aux coups de l'ennemi. Aussi dire la vérité triste et amère sur nos amis avant que l'ennemi la dise, cela équivaut à désarmer cet ennemi.

Les adeptes du bolchevisme me répètent presque chaque jour que je me suis « détaché » du peuple. Mais jamais je ne me suis senti « attaché » au peuple au point de ne pas remarquer ses défauts, et comme je ne veux pas gravir les marches du pouvoir, je n'ai nulle envie de taire ces défauts et de chanter aux masses sombres du peuple russe des dithyrambes démagogiques.

Si je vois que mon peuple a une tendance innée à l'égalité dans le néant, tendance qui lui vient de cette lamentable hypothèse asiatique selon laquelle n'être rien c'est plus simple, plus facile, et cela délivre de toute responsabilité, si je vois cela, je ne puis m'empêcher de le dire.

Si je vois que la politique du pouvoir des soviets est « profondément nationale », comme le reconnaissent ironiquement les ennemis eux-mêmes des bolcheviks, et que le nationalisme de la politique bolcheviste s'exprime justement « par l'égalité dans la misère et le néant », je dois avouer avec douleur que les ennemis ont raison, que le bolchevisme est un malheur national, car il menace d'anéantir les faibles germes de la culture russe dans le chaos des instincts grossiers qu'il a réveillés.

Tous nous avons un peu peur de la critique, et la critique de nous-mêmes nous inspire presque du dégoût.

Chez nous on aime acquitter non moins que condamner, mais cet amour de l'acquittement dénote que l'on se soucie bien davantage de soi-même que de son prochain ; l'on y aperçoit toujours le désir de s'acquitter soi-même pour ses propres fautes à venir ; c'est un signe d'extrême prévoyance, mais c'est vilain.

Le héros préféré de la vie et de la littérature russes c'est le malchanceux malheureux et pitoyable ; les héros chez nous ne réussissent pas ; le peuple aime les condamnés, quand on les déporte au bagne, et il aide très volontiers un homme robuste de son milieu à mettre la capote et les fers du criminel.

En Russie, l'on n'aime pas l'homme fort, et c'est une des raisons pour lesquelles l'homme fort ne vit pas chez nous.

La vie ne l'aime pas ; la littérature ne l'aime pas ; elle s'ingénie de toutes les manières à embrouiller sa forte volonté dans les contradictions, à l'acculer dans le sombre réduit de l'insoluble, et en général à l'abaisser, à le réduire à des conditions honteuses de vie, à l'humilier et à le briser. Ce que l'on cherche, ce que l'on aime en Russie, ce n'est pas le lutteur, le créateur de nouvelles formes de vie, mais le juste, capable de prendre sur lui les fautes honteuses du commun des mortels.

Avec ce matériel, avec ce peuple paysan faible et inculte, des êtres imaginatifs et livresques veulent créer un nouvel état socialiste, nouveau non seulement par la forme, mais dans son essence, dans son esprit. Il est évident que les créateurs de cet état doivent adapter leur travail aux particularités de ce matériel, et la particularité essentielle et inéluctable de la masse paysanne, c'est un individualisme farouche qui fatalement déclarera une guerre sans merci aux aspirations socialistes de la classe ouvrière.

Ce sont les paysans qui ont égorgé la Commune de Paris, voilà ce que l'ouvrier ne doit pas oublier.

Mais ses chefs l'ont oublié.

(*Novaïa Jizn*, 22 mars 1918).

IX

Parmi les ordonnances et les arrêtés du gouvernement, publiés récemment dans quelques journaux, j'ai lu avec la plus grande stupéfaction un avis de « l'Assemblée des Marins de la Flotte rouge de la République ». Dans cet avis les marins s'expriment ainsi :

« Nous, marins, avons pris la résolution suivante : Si les meurtres de nos meilleurs camarades continuent, nous prendrons les armes, et pour chacun

de nos camarades tués nous exécuterons des centaines et des milliers de richards qui vivent dans des palais somptueux, organisant des bandes contre-révolutionnaires contre les masses travailleuses, contre ces ouvriers, soldats et paysans qui en novembre ont porté sur leurs épaules la révolution. »

Est-ce là le cri de la justice indignée ? Mais alors j'ai le droit, comme tout autre citoyen de notre république, de demander aux citoyens marins :

« Quelles preuves avez-vous que Miasnikov et Zabiello ont péri sous « les balles traîtresses des tyrans » ?

« Et si vous avez ces preuves, pourquoi ne pas les publier ? Pourquoi le gouvernement a-t-il jugé bon d'insérer au milieu de ses ordonnances et arrêtés ce hurlement menaçant de « la gloire et l'orgueil de la révolution russe » ?

Est-ce que le gouvernement approuve la méthode annoncée par les marins ? Ou est-il incapable de s'y opposer ? Enfin, n'est-ce pas lui-même qui a conseillé aux marins cette idée sauvage de représailles ?

Je pense qu'à cette dernière question le gouvernement, en conscience, doit répondre par l'aveu de sa culpabilité. Sans doute tout le monde se souvient que le jour où un mauvais plaisant ou un flâneur a déchiré avec un mauvais couteau le siège

de l'automobile de Lénine, la *Pravda* considéra l'accroc fait au siège de l'automobile comme un attentat à la vie de Vladimir Lénine, et proféra cette menace :

« Pour chacune de nos têtes nous prendrons cent têtes à la bourgeoisie ! »

Vraisemblablement, cette arithmétique de la folie et de la peur a exercé son influence sur les marins — car les voilà qui exigent non pas cent, mais mille têtes pour une.

Le citoyen russe relève le taux de sa valeur. Le gouvernement peut s'en attribuer à lui-même le mérite. Mais pour moi, comme sans doute pour tous ceux qui n'ont pas encore perdu l'esprit, cette menace des marins n'apparaît pas comme une protestation de justice, mais comme le hurlement sauvage de bêtes déchaînées et apeurées.

Je veux m'adresser directement aux marins, aux auteurs de cette proclamation criminelle :

« Il est certain, Messieurs, qu'étant armés vous pouvez tuer, massacrer impunément autant de « bourgeois » que vous voulez. Cela n'est pas douteux ; vos camarades ont déjà essayé d'organiser des exécutions en masse de l'*intelliguentsia* bourgeoise, à Sebastopol, à Eupatoria, et ils ont déclaré :

« Ce qui est fait est fait, et il ne peut y avoir de tribunal pour nous ».

Ces paroles sonnent comme un demi repentir, comme une quasi-menace, et l'on y retrouve tout à fait cet esprit du despotisme sanglant, de cette monarchie dont vous avez détruit les apparences extérieures, mais dont vous ne pouvez tuer l'âme ; et le voilà qui continue de vivre dans vos cœurs et qui vous pousse à hurler comme des bêtes fauves.

Vous devriez ne pas oublier que vous avez été élevés dans la violence et dans le meurtre, et que lorsque vous dites. « Il ne peut y avoir de tribunal pour nous », vous le dites, non pas parce que vous avez conscience de votre droit au pouvoir, mais parce que vous savez que sous la monarchie on ne jugeait pas, on ne punissait pas pour les exécutions en masse. On n'a jugé personne pour le meurtre de milliers d'hommes le 9 janvier 1905, pour les massacres des ouvriers de la Léna et de Zlatooust, pour l'exécution de vos camarades d'Otchakov, pour tous ces meurtres familiers à la monarchie.

C'est dans cette atmosphère de crimes impunis que vous avez été élevés ; c'est cet écho sanglant du passé qui retentit dans vos hurlements.

De même que par ces tueries de marins, d'ouvriers, de paysans, de soldats, le gouvernement monarchique témoignait de son impuissance morale, de même les marins de la flotte rouge avouent par leurs menaces actuelles qu'en dehors de la baïonnette et des balles ils n'ont aucun autre

moyen de lutte pour la justice sociale. Evidemment, tuer c'est plus simple que persuader, et ce simple moyen est très accessible à des gens élevés dans les massacres et instruits par les massacres.

Mais alors je vous le demande, messieurs les marins :

Où est et en quoi consiste la différence entre la psychologie bestiale de la monarchie et la vôtre ? Les monarchistes étaient sincèrement persuadés que le bonheur de la Russie n'était possible que par l'extermination totale de tous ceux qui pensaient autrement qu'eux. Et vous, vous pensez et vous agissez absolument comme eux.

Je le répète : tuer c'est plus simple et plus facile que persuader, mais est-ce que ce ne sont pas les violences exercées contre le peuple qui ont détruit le pouvoir de la monarchie ?

De ce que vous partagez entre vous les richesses matérielles de la Russie, celle-ci ne sera ni plus riche ni plus heureuse, et vous, vous n'en serez ni meilleurs ni plus humains.

De nouvelles formes de vie exigent une nouvelle morale ; êtes-vous capables de créer cette nouvelle morale ? A en juger par vos paroles et par vos actes, vous n'en êtes pas encore capables, vous Russes, qui êtes encore sauvages, qui êtes corrompus par vos anciens maîtres, vous à qui ils ont

infusé dans le sang toutes leurs terribles tares et leur despotisme insensé.

Agissant comme vous le faites, vous donnez à la future réaction le droit de s'excuser par votre exemple, le droit de vous dire en plein visage : quand le pouvoir était entre vos mains, sous le gouvernement socialiste, vous avez agi absolument comme nous avant la révolution ; vous avez massacré le peuple en masse. Et vous nous avez ainsi donné le droit de vous massacrer.

Messieurs les marins, il faut vous ressaisir. Tâchez d'être des hommes. C'est chose difficile, peut-être, mais c'est absolument nécessaire ».

(*Novaïa Jizn*, 26 mars 1918).

X

On m'écrit de plus en plus souvent des choses comme celles-ci. « Nous ne croyons plus dans le peuple » ; « j'ai perdu ma foi dans le peuple » ; je ne puis croire dans le peuple ; je n'ai confiance ni dans les partis ni dans leurs chefs ».

Ce sont là les exclamations sincères de gens qui sont abasourdis par les manifestations de la sombre vie russe ; ce sont les cris du cœur de gens qui veulent aimer et croire. Mais, que mes correspondants me pardonnent ! leurs voix ne me paraissent

pas être les voix de gens qui désirent savoir et travailler. On y perçoit les soupirs de ce même peuple russe à la renaissance morale duquel mes correspondants refusent de croire. Ils doivent reconnaître qu'ils sont du même sang que ce peuple qui toujours et surtout actuellement a révélé et révèle une absence totale de confiance en lui-même. C'est le peuple dont toute la vie repose sur le destin (1), sur le rêve d'un secours venu de l'extérieur, de Dieu ou de Nicolas Ougodnik, de « rois et de souverains étrangers », d'on ne sait quel « Barine », qui « viendra » de quelque part, et qui « nous départagera ». Même maintenant qu'il est en fait le « maître de sa vie », le peuple continue d'attendre un « barine » ; pour certains, ce barine, c'est « le prolétariat européen » ; pour d'autres, c'est l'Allemand, le créateur d'une discipline de fer ; d'autres encore croient que c'est le Japon qui les sauvera ; mais personne n'a confiance dans ses propres forces.

La foi, c'est très agréable pour l'âme, pour sa tranquillité ; elle aveugle en quelque sorte l'homme et lui permet de ne pas voir les cruelles contradictions de sa vie ; et il est naturel que nous ayions tous une tendance à attendre quelque chose, à compter sur un « barine », capable de nous dépar-

(1) En russe : « No avos », c'est-à-dire sur la chance.

tager, et d'établir l'ordre en nous et hors de nous. Nous croyons avec beaucoup de facilité : les narodniki nous ont décrit le paysan comme un pain d'épice, et nous les avons cru aisément : chez nous, disaient-ils, le paysan est bon, comme un vrai Chinois ; quelle différence avec le paysan d'Occident !

C'était très commode de croire dans les qualités exceptionnelles de l'âme de nos Karataïev : ce ne sont pas des paysans, disions-nous, mais des panhommes (1). Glieb Ouspenski, dans sa *Puissance de la terre*, a porté à cette foi un coup sérieux, mais les croyants n'y ont pas fait attention. Tchekhov, que nous aimons si tendrement, nous a montré les *Paysans* sous des couleurs encore plus sombres, mais on lui a rudement reproché son manque de foi dans le peuple. Ivan Bounine a courageusement assombri encore les couleurs ; mais on lui a dit qu'il était un « pomiechtchik », aveuglé par la haine de classe. Et naturellement on n'a pas remarqué que les écrivains paysans, Ivan Volny, Semen Podiatchev et autres, ont fait du paysan un portrait plus noir encore que Tchekhov, Bounine, et même que des ennemis déclarés et avérés du peuple comme Radionov, l'auteur de ce livre qui a fait tant de bruit *Notre Crime*.

(1) Nous avons risqué ce néologisme qui traduit littéralement le mot si populaire en Russie : *Vsetcheloviek*. N'est-il pas aussi missible que le surhomme de Nietzsche ? N. d. T.

Chez nous l'on croit, non pas parce que l'on sait et que l'on aime, mais uniquement pour le repos de l'âme ; c'est une foi contemplative, inféconde et impuissante ; c'est une « foi morte ». La foi, seule capable de soulever des montagnes, nous ne la possédons pas. Maintenant que notre peuple a librement étalé devant le monde toutes les richesses de son âme, élevée depuis des siècles dans les ténèbres, dans un esclavage odieux, dans la cruauté bestiale, nous nous mettons à crier :

« Nous ne croyons plus dans le peuple ! »

C'est le lieu de demander à nos incroyants :

Mais pourquoi et en quoi croyiez-vous donc auparavant ? Tout ce qui maintenant vous écarte du peuple, tout cela était en lui, du temps de Stepan Razine, d'Emelian Pougatchev, à l'époque des révoltes et des épidémies de choléra, à l'époque des pogroms et de la réaction de 1907-1908. Quelle était votre foi ? Un bon et honnête ouvrier, avant de façonner quoi que ce soit, étudie le matériel avec lequel il veut travailler. Nos ouvriers du domaine social ont entrepris la construction du temple de la nouvelle vie, avec une idée assez nette, peut-être, des conditions matérielles de la vie du peuple, mais sans aucune connaissance du milieu moral, des particularités morales de la matière qu'ils avaient devant eux.

Il est nécessaire que nous apprenions ; il faut

surtout que nous apprenions à aimer notre travail, à comprendre sa valeur salvatrice. La foi, c'est fort bien, mais la science est indispensable.

La politique, c'est fatal, comme le mauvais temps; mais pour ennoblir la politique, le travail culturel est nécessaire, et il est temps d'introduire dans le domaine des mobiles mauvais de la politique les mobiles de beauté et de bonté. Il faut croire en soi-même, dans sa propre capacité de travail créateur, et le reste suivra.

« Nous sommes venus au monde, pour ne pas nous soumettre », pour lutter contre les laideurs de la vie, et pour en avoir raison.

Croire, c'est commode, mais il vaut bien mieux avoir le sentiment développé de sa propre dignité, et ne pas gémir à propos de ce dont nous sommes tous également coupables.

(*Novaïa Jizn*, 28 mars 1918).

XI

J'ai eu la visite d'un provincial, d'un de ces incorrigibles optimistes qui ne se découragent pas même lorsqu'on les tourne en dérision, mais qui sont malheureusement trop peu nombreux en Russie.

Je lui demande :

— Eh bien ! quoi de neuf chez vous?

— Pas mal de choses, cher Monsieur, pas mal; et ce qui est le plus intéressant et le plus important, c'est que le bourgeois pousse. Cela vous étonne, vous riez ? Moi aussi, je me suis étonné, et j'en ai été marri : quoi ? Nous avons une patrie socialiste, et voilà que le bourgeois pousse ! Et vous savez, la récolte est aussi belle que celle des champignons après un été humide. C'est un petit bourgeois, mais solide, trapu.

J'ai étudié la chose de plus près, et je me suis dit : Que faire ? C'est le jeu du destin, qui est plus malin que nous.

— Mais permettez, d'où vient ce bourgeois ?

— De partout, du paysan qui durant la guerre a ramassé de l'argent, pas beaucoup, trois, cinq mille, parfois cependant vingt mille roubles. On a pillé le pomiechtchik ; c'est un profit peu recommendable, mais il est bon. Et puis on a tort de dire et d'écrire que le paysan est devenu ivrogne, joueur, etc. Ce sont ceux qui sont mal, qui n'ont pas de quoi vivre, qui boivent ; c'est une racaille sans importance, qui est depuis longtemps intoxiquée par la vodka ; pour elle, quel que soit le régime, c'est la mort qui l'attend ! Ces gens-là boivent toutes sortes de saletés, dont on meurt en effet très vite, et ainsi les voleurs et les vauriens disparaissent des campagnes. Ici agit une loi sévère :

de même que le choléra est une épreuve pour un bon estomac, de même l'alcoolisme est une épreuve pour la résistance de l'organisme. Oui, ce sont les vauriens qui s'en vont ; évidemment, c'est regrettable, mais tout de même c'est consolant !

Que l'on joue aux cartes, ça c'est vrai. Ils ont tous beaucoup d'argent, et ils s'amusent. Mais n'oubliez pas que celui qui gagne, c'est celui qui a le plus de sang-froid et de réflexion, et là encore il n'y a pas de mal. La sélection régulière s'opère : le fort l'emporte sur le faible.

Le soldat est revenu. Il a rapporté lui aussi beaucoup d'argent et il le fait fructifier. Les soldats ont créé leurs sections, et ça leur rapporte : l'entretien du comité de volost coûtait 1.500 roubles ; et maintenant ils en tirent 52.000. A parler franc, on pille, en masse dans les campagnes, mais comme vous voyez, ce n'est pas terrible. Avec cela, les femmes sont devenues très habiles au gain. J'ai vu aussi deux matelots qui sont arrivés. Ils ne se cachaient pas pour dire qu'ils avaient « amassé » jusqu'à 30.000 roubles. De quelle façon ? Quand l'armée s'est retirée, voyez-vous, ils ont amené sur leurs torpilleursdes Arméniens turcs, et ils les ont vendus 1.000 roubles chacun dans les ports russes.

— Oui, mais qu'est-ce que vaut actuellement l'argent ?

— Ne vous inquiétez pas, ils ont calculé cela ! On

ne le met pas de côté : on conserve les papiers de peu de valeur, comme monnaie, mais les gros, on les convertit en biens ; on achète tout ce qui peut avoir plus ou moins de prix. Si vous voyiez comme le nouveau paysan s'occupe d'acheter et d'augmenter son bétail ! Surtout les femmes ! Quelle extraordinaire avidité !

Mieux que cela ; il y a des paysans plus perspicaces qui escomptent déjà les besoins de l'avenir. Ainsi dans le volost voisin du mien, dix soldats, des paysans, et un matelot ont acheté une briqueterie. Notre gouvernement est peu riche en forêts, mais il y en a tout de même, et je leur ai dit : pourquoi cette usine, si loin du chemin de fer ? C'est que, camarade, m'ont-ils répondu, nous comptons que quand tout va se calmer, les gens se mettront à bâtir des maisons en brique ; beaucoup ont acquis du bien, et l'isba, ça ne leur convient plus.

Dans notre ville, le facteur a construit un haras pour les chevaux ; il a trois étalons, mais il espère développer son affaire. Et il y a beaucoup d'entreprises de ce genre ; partout on entend parler de cela.

Bien sûr, de là au socialisme il y a loin ; mais enfin, il serait naïf de compter sur un socialisme paysan chez nous, en Russie. Vous y comptiez ? Eh bien, vous vous êtes trompés, et erreur n'est pas crime.

Le fait est que la campagne donne naissance à un bourgeois très solide, et qui connaît sa valeur. Il sera, mon cher Monsieur, le vrai maître de sa terre, un homme avec une « patrie ». Essayez donc de lui enlever ce qu'il juge lui appartenir. Il vous le fera voir ; maintenant, il est armé. Et si au début, peut-être, il se jette sur la camelote allemande, cela ne durera pas ; d'ici une dizaine d'années, il comprendra la valeur de cette marchandise, et il n'hésitera pas à se mesurer de nouveau avec l'Allemand.

Voilà ce qui est arrivé : le socialisme a fait naître les bourgeois ! Evidemment, il y a eu beaucoup de choses pillées et détruites ; mais les choses pillées ne sont pas sorties de Russie, et elles ont été réparties parmi un plus grand nombre d'habitants. Il y a maintenant plus de « bourgeois » dans notre pays, et je vous le dis, c'est un petit bourgeois, mais il est solide, et il montrera ce dont il est capable.

— Et la classe ouvrière ?

— Il lui montrera à elle aussi ce dont il est capable, si l'ouvrier ne veut pas faire la politique du paysan, s'il ne veut pas comprendre toute l'importance des intérêts paysans.

... Tout cela a un peu l'air d'une caricature humoristique ; cependant il me semble qu'il y a dans ce récit une grande part de vérité, et toute vérité

doit être dite à haute voix pour notre édification à tous.

(*Novaïa Jizn*, 31 mars 1918).

XII

Mon article sur la proclamation des marins relative au meurtre de gens désarmés et innocents m'a valu quelques lettres où des cyniques et des insensés me menacent des châtiments les plus terribles.

C'est absurde, parce que l'on ne me fera pas taire par des menaces, et quoi qu'il arrive je ne cesserai pas de dire que des animaux sont des animaux, que des idiots sont des idiots, et que par des menaces, des violences, et autres procédés de ce genre, l'on ne pourra assurer le triomphe de la justice sociale.

Mais voici une lettre que je trouve digne d'être publiée, car c'est le seul écho humain répondant à mon article :

Ayant lu votre article de la *Novaïa Jizn*, n° 51, je veux croire que vous ne considérez pas tous ceux qui portent l'uniforme de marins comme des sauvages déchaînés. Mais permettez-moi de vous demander ce que je dois faire si je vous rencontre, vous ou tout autre citoyen en civil partageant votre point de vue sur les marins ; et non seulement moi, mais les centaines d'individus qui vivent dans un

coin sombre comme moi, que je connais fort bien, et qui n'ont pas eu la moindre idée de commettre un crime. Comment pourrons-nous nous regarder dans les yeux, car enfin nous aussi nous portons l'uniforme de marin. En lisant votre article, j'ai souffert, non seulement pour moi-même, mais pour les nombreux camarades qui sont cloués innocemment au pilori de l'opinion publique. Je vis avec eux, je les connais comme moi-même ; je sais qu'ils sont des travailleurs obscurs mais honnêtes, dont les pensées ne parviennent pas devant le tribunal du grand public, et c'est pourquoi je vous prie de vous prononcer hautement et sincèrement sur eux, car leurs souffrances et les miennes ne sont nullement méritées.

Signature illisible.
Cronstadt, 27 mars.

Il est bien entendu que je suis loin de vouloir accuser tous les marins de cette volonté de meurtre. Je n'ai visé que ceux qui se sont fait remarquer par les massacres de Sébastopol et d'Eupatoria, par le meurtre de Chingarev et de Kokochkine, et ce groupe qui a rédigé et publié cette proclamation insensée parue au milieu des « Ordonnances et décrets du Gouvernement ».

Je ne nierai pas qu'en Russie, même parmi les voleurs et les assassins professionnels, il n'y ait

beaucoup d'individus « doués de conscience » ; c'est chose bien connue. Un homme vole, ou tue son prochain, et ensuite son âme souffre : il a un remords de conscience.

Beaucoup de braves gens en Russie se consolent à voir ces « souffrances de l'âme », il leur semble que ces scrupules d'une conscience oblitérée sont le signe d'une santé morale, tandis que très vraisemblablement ce n'est que le signe de l'aboulie maladive de gens qui avant de tuer s'enthousiasment de la tendre beauté d'une fleur des champs, et qui sont capables de faire cohabiter en eux un révolutionnaire sincère avec un provocateur non moins sincère, comme cela est arrivé chez nous trop fréquemment.

Je pense que nous tous — matelots, « bourgeois » de lettres, et prolétaires — qui sommes également abouliques et peureux nous pouvons fort bien devenir physiquement et moralement les bourreaux des uns et des autres.

Comme preuve de cette triste vérité, je prie le lecteur de comparer la psychologie des lynchages de la rue avec les procédés de la « polémique » des journaux ; dans les deux cas, dans les journaux comme dans la rue, il verra des gens également aveugles et déchaînés dont le but et la jouissance essentielle est de porter le coup le plus douloureux et le plus cruel à la figure ou à l'âme de leur prochain.

C'est là la psychologie de gens, qui ne peuvent pas encore oublier qu'il y a 56 ans ils étaient des serfs, que chacun d'eux pouvait être battu de verges, et qu'ils vivent dans un pays où l'on pouvait organiser impunément des pogroms et des massacres en masse, et où la vie humaine n'a pas de valeur.

Là où n'existe pas de respect pour l'homme, l'on voit rarement naître et vivre longtemps des hommes capables de se respecter eux-mêmes. Et d'où viendrait ce respect ?

Dans la *Pravda*, des sauvages excitent le prolétariat contre l'élite intellectuelle, et dans *Nach Viek* (1) des gens spirituels excitent les intellectuels contre le prolétariat. Cela s'appelle la « lutte de classes », bien que l'*intelliguenzia* soit remarquablement prolétarisée, et près de mourir de faim avec le prolétariat. Ne fais pas de sabotage ? Mais le sens moral de l'intellectuel ne peut lui permettre de travailler avec un gouvernement qui insère parmi ses ordonnances et décrets cette fameuse menace du groupe des marins et autres ignominies de ce genre. Quoi que puissent dire les bolcheviks sur le « sabotage » des intellectuels, le fait est que la révolution russe se meurt justement par manque de forces intellectuelles. Elle manque de gens cultivés, lettrés, raisonnables.

(1) L'organe des Cadets, de l'opposition bourgeoise.

Maintenant, les bolcheviks se sont ressaisis ; ils prient les représentants des forces intellectuelles de travailler avec eux. C'est un peu tard, mais la mesure est bonne.

Seulement l'on va assister à un marchandage d'usuriers, où les uns demanderont beaucoup et où les autres feront un peu de rabais ; et pendant ce temps là la ruine du pays s'aggravera et le peuple se corrompra davantage.

(*Novaïa Jizn*, 4 avril 1918).

XIII

« On ne frappe pas un homme à terre », c'est là un excellent principe, et nos rapports mutuels s'amélioreraient grandement, si nous l'appliquions honnêtement.

Mais quand l'homme à terre relève la tête, et, en rampant doucement derrière vous, cherche perfidement à vous frapper dans le dos, il est indispensable de parler de lui sur un ton que mérite son attitude rampante et jésuitique. C'est une besogne désagréable, certes, et aussi répugnante que la cause qui vous y oblige.

Evidemment, dans la lutte sociale celui qui est actuellement à terre a reçu non seulement comme il le méritait, mais plus qu'il ne méritait. De même que le soldat est formé par la caserne, de même

chacun de nous l'est par la position sociale où l'a placé l'histoire. Nous nous sommes toujours trop peu souciés de notre propre formation, de la culture de notre volonté et de nos sentiments. Nous sommes tous beaucoup plus grossiers et plus méchants que nous ne pourrions l'être ; certains vont même jusqu'à faire preuve d'un maximum de grossièreté et de cruauté, espérant ainsi dissimuler leur nullité et leur impuissance.

Ainsi donc, l'homme à terre relève la tête, rampe et siffle ; on le voit dans l'article d'Izgoev sur la « Tragédie et la faute », dans tous les articles du *Novy Viek*, du *Sovremennoe Slovo* et autres ; un sifflement de vengeance retentit de plus en plus haut dans les milieux cadets.

Les cadets sont les meilleurs hommes politiques de Russie ; ils en sont persuadés, et ils sont aussi convaincus qu'ils sont la seule force capable de sauver la Russie de sa perte imminente. Dans la lutte terrible pour la liberté, ils ont joué le rôle de la mouche de Krylov, laquelle, comme on sait, a quelque peu surestimé son œuvre. Ce sont des gens très avisés, ces cadets ; ils se sont non seulement gardés de critiquer rudement les actes du pouvoir soviétiste, ils ont été jusqu'à lui témoigner beaucoup d'indulgence, ce qui leur a valu à plusieurs reprises certaines approbations flatteuses de la presse soviétiste. Ils savent très bien que le « com-

munisme » soviétiste compromet de plus en plus non seulement les idées de la social-démocratie, mais en général les espérances de la démocratie radicale ; et les voici qui ne dissimulent même plus leur haine sincère de la démocratie démocratique.

Un bon cadet, c'est avant tout un homme politique, plus exactement un politicien ; il est aussi fanatique de son idée que le « communiste » bolchevik ; il croit dans la possibilité de supprimer totalement le socialisme avec la même foi aveugle et sectaire que le bolchevik dans la nécessité de la réalisation immédiate des idées socialistes.

Le leader du parti cadet P. N. Milioukov écrivait avec fierté en 1905 à Petko Todorov, homme de lettres bulgare :

« Je viens d'organiser en Russie le premier parti politique qui soit absolument pur de socialisme ».

Maintenant encore, les cadets s'enorgueillissent de cela, et comme la démocratie ne peut pas être non socialiste, il est naturel que le cadetisme et la démocratie soient organiquement hostiles.

Après 1906, le parti cadet a été l'ulcère moral qui pendant dix ans a dévoré l'élite intellectuelle du pays par sa politicaillerie jésuitique, par son opportunisme et par une persécution cynique des ouvriers vaincus. « Opposition de Sa Majesté », il n'a reculé devant aucun moyen pour se glisser au pouvoir. Cela n'a pas réussi alors ; les cadets espèrent que

cela réussira aujourd'hui. Ils commencent leur travail comme en 1907, par le piétinement de la démocratie, et comme alors ils s'efforcent d'attirer et d'organiser tous les renégats et tous les froussards, tous les ennemis du peuple et les adversaires du socialisme. Déliant peu à peu leurs langues, ils s'apprêtent de nouveau à lancer l'ignoble cri de vengeance et d'outrage dont ils ont assourdi la Russie après la première révolution. Ces clameurs des « humiliés et offensés » commencent déjà, et bientôt contre la démocratie sera rédigé un réquisitoire très long, minutieux, et malveillant, dans lequel tous les crimes seront exagérés et toutes les fautes déformées. Ces gens savent bien que la calomnie c'est un verre grossissant, à travers lequel on peut voir le microbe énorme, et la morsure d'un moustique, sous l'aspect d'une profonde blessure.

Les cadets se croient l'appareil pensant de la bourgeoisie et son truchement, mais ils ne sont en réalité qu'un groupe d'intellectuels qui surestiment leurs forces et leur importance dans le pays, et qui ont complètement perdu l'esprit vivant du démocratisme.

Des gens « au service de » la bourgeoisie sont plus dangereux que la bourgeoisie elle-même ; ils sont plus ambitieux et moins laborieux. Entre le commerce et la politique, la différence est que le

marchand considère comme affaire tout ce que l'on peut acheter et vendre — y compris sa conscience — tandis que le politicien fait commerce des êtres humains et de sa conscience. Ils sont lettrés ; ils sont rompus à toutes les ruses politiciennes, et peu délicats sur le choix des moyens de lutte ; ils peuvent prendre dans le réseau de leur éloquence jésuitique des gens moins cultivés qu'eux, mais plus sincères et capables d'un travail positif. Ils sont parfaitement capables de créer de nouveau cette lourde atmosphère qui opprime les âmes, cette atmosphère qui a maintenu si solidement la réaction féroce de 1908 à 1916.

Ce sont des gens d'autant plus dangereux que l'on ne peut comprendre ce qui précisément leur est cher, à quoi ils ont donné leur amour, leur cœur.

La démocratie a deux ennemis, Messieurs, les « communistes », qui l'ont détruite physiquement, et les cadets qui commencent leur travail de destruction de l'esprit de la démocratie.

(*Novaïa Jizn*, 7 avril 1918).

XIV

Il est naturel que l'attention des gens qui pensent soit fixée sur la politique, sur le domaine de la vio-

lence et du despotisme, de la haine et du mensonge, où les différents partis, groupes, et individus, engagés « dans un combat ultime et décisif », piétinent cyniquement les idées de liberté, et perdent peu à peu tout aspect humain dans la lutte pour le pouvoir matériel. Cette attention s'explique ; cependant elle est exclusive et par conséquent monstrueuse et nuisible. Le processus du développement social ne se traduit pas uniquement par la lutte de classes, par la lutte politique à la base de laquelle on trouve l'égoïsme grossier des intérêts. A côté de cette lutte inévitable se développe de plus en plus puissamment une autre, une plus haute forme de lutte pour la vie : c'est la lutte de l'homme contre la nature, et ce n'est que dans cette lutte que l'homme déploie jusqu'à l'extrême les forces de son esprit, qu'il trouve la conscience de sa valeur, qu'il conquiert cette liberté qui détruit en lui les intérêts zoologiques, et lui permet de devenir bon, honnête, véritablement libre.

A tous ceux qui sont brisés par les tourments cruels de la réalité et dont l'esprit est abattu, je voudrais dire que même en ces jours funestes pour la Russie la vie intellectuelle du pays n'est pas mutilée, qu'elle n'est pas morte, et qu'au contraire elle se développe énergiquement et avec ampleur.

La plus haute institution scientifique du pays, l'Académie des Sciences, travaille sans relâche ;

sous sa direction, se poursuit l'enquête sur les forces productrices de la Russie, et l'on continue d'imprimer de nombreux rapports et des ouvrages très précieux. Bientôt paraîtra un tableau des découvertes de la science russe, un livre qui nous permettra d'être fiers des grands travaux des savants russes.

L'Université se propose d'ouvrir des cours scientifiques libres, comme à la Sorbonne. Beaucoup de sociétés savantes travaillent, sans se soucier des quolibets que leur adressent l'ignorance de la politique et la politique des ignorants. A Moscou, l' « Institut scientifique », fondé par M. Mark et dirigé par le professeur Lazarev, a commencé ses travaux ; à Pétrograd, des instituts de chimie, de biologie, etc., sont organisés par l' « Association libre pour le développement et la diffusion des sciences positives ».

Les dimensions d'un article de journal ne me permettent pas d'énumérer tous les projets conçus par nos savants depuis la révolution, mais sans exagérer leur importance l'on peut dire avec assurance que les forces scientifiques de la Russie développent une activité énergique, et que ce travail sain des meilleurs cerveaux du pays est le gage et la promesse de notre renaissance spirituelle.

Si seulement les hommes qui se croient les chefs politiques de la Russie comprenaient bien les

besoins du peuple, les intérêts de l'Etat, si seulement ils avaient assez de tact pour ne pas entraver la grande œuvre de la création scientifique et assez d'esprit pour aider les savants dans leurs travaux !

Malheureusement, cette œuvre créatrice dans le domaine de la science pure reste presque ignorée de la plupart des intellectuels du peuple. Pourtant ils devraient en suivre le développement, car cela pourrait guérir leurs âmes, les consoler, et relever leur énergie. L'Académie des sciences ferait œuvre utile en publiant une petite revue qui mettrait tous les gens qui savent lire au courant des découvertes de la science russe. Une telle revue d'information aurait une grande valeur éducative du point de vue social et national. Je ne me suis pas trompé en disant « national », car j'estime que pour nous, pour ce peuple dont les forces ont été exploitées si habilement par « nos amis » dans la lutte contre leurs ennemis, il est bien temps de comprendre que nous n'avons pas d'autres amis que nous-mêmes.

Enfin il est temps aussi que nous, qui sommes profondément incultes, nous comprenions que nous vivons depuis longtemps dans des conditions créées par la science, que sans elle on ne peut faire la moindre brique ni le moindre bouton ni rien de ce qui adoucit ou embellit notre vie. Il est temps que

nous comprenions que la connaissance scientifique est une force sans laquelle est impossible le relèvement de notre pays. « Nous sommes paresseux et peu curieux », mais enfin il faut espérer que la leçon cruelle et sanglante que nous donne l'histoire secouera notre paresse, et nous obligera à nous demander pourquoi nous, pourquoi la Russie est plus malheureuse que les autres? Je le répète, l'Académie des Sciences, en se chargeant de la publication d'une revue d'information, accomplirait une œuvre nationale indispensable pour rendre plus raisonnable, plus humain, ce pays qui a perdu la foi en ses propres forces, et qu'a rendu sauvage la bêtise, cet ennemi le plus redoutable des hommes.

(*Novaïa Jizn*, 30 avril 1918).

XV

Nous savons mal comment vit la campagne actuellement. De loin en loin, et par hasard, nous arrivent du fond de la Russie les voix de ses habitants. Voilà pourquoi je crois utile de publier cette lettre que je viens de recevoir :

« Cher ami et camarade, ces derniers temps il y a eu dans notre village beaucoup de nouveau, surtout la semaine dernière. Les 3 et 4 avril, nous avons tous vécu des heures très pénibles, et en

voici la raison : Le 3 avril, arrivèrent au village de Basko des gardes rouges, environ 300 hommes, qui se mirent à piller tous les propriétaires ayant du bien. Ils imposèrent une contribution, à celui-ci 1.000, à celui-là 2.000, et jusqu'à 6.000 roubles ; ils levèrent en tout 85.350 roubles qu'ils emportèrent. Quant aux autres choses, au blé, à la farine, aux étoffes, etc., qu'ils volèrent, impossible d'en faire l'inventaire. A Serge Timofeïevitch, ils ont volé son poulain ; mais ils n'ont pas pu en tirer profit, car à peine étaient-ils arrivés au village Tolstovka que l'animal tomba près de l'église. Combien de gens ont-ils frappé à coups de nagaïkas, il est difficile de le raconter. Avec quelle violence ? le souvenir seul fait dresser les cheveux sur la tête. C'était affreux. Nos paysans ont passé ces deux jours dans une angoisse terrible. Il semblait à tous qu'il eût été plus aisé de supporter les tourments de l'enfer que les tortures de ces brigands.

« Rien d'autre de particulier dans notre village, mais à Baranovka, à Boldasieva et à Slavkina, après le passage de la garde rouge, les plus pauvres eux-mêmes, imitant ces bandits, se mirent à piller les citoyens plus fortunés de leur propre village ; et ils vont jusqu'à entreprendre des expéditions nocturnes dans les autres villages. Bref, la vie devient ici intolérable. Au revoir ; nous attendons votre venue. Bonne santé à tous. »

La simplicité épique de ce récit témoigne on ne peut mieux de la véracité de l'auteur. C'est un homme, qui a vu comment « le paysan le plus pauvre », après avoir servi comme soldat, est revenu à la campagne comme « paysan le plus riche », et le voilà qui s'aperçoit que l'on transforme « le plus riche » en « plus pauvre », et il sait que quand les gardes rouges, après avoir dépouillé les plus riches, prendront leurs places, on pourra alors dépouiller les dits gardes rouges.

Il estime ce jeu de saute-mouton intolérable, mais pas assez cependant pour refuser de voir son ami lui rendre visite. Ce jeu indigne son esprit, mais n'excite pas très profondément en lui le sentiment de la justice, et il est très possible qu'il attende avec confiance son tour pour transformer les plus riches en plus pauvres. Tout cela ressemble à une caricature, à une farce, mais malheureusement c'est « la vérité de la vie », tirée du sein même de la zoologie des campagnes grâce au mot d'ordre : « Pille ce qui a été pillé ».

Et l'on pille avec ardeur « ces pauvres campagnes », dont on peut extraire jusqu'à 85.000 roubles ; on pille, conformément au proverbe conçu par le cynisme des rapaces et le désespoir aveugle des ratés, d'après lequel « on ne bâtit pas de palais de pierres avec un travail honnête ». Le rude travail du paysan, qui dépend de la bonté des

éléments, et qui repose sur la routine et non sur les dernières découvertes de la science, ne peut développer le goût du labeur « honnête », et l'histoire du développement économique de la Russie ne peut que persuader même le plus stupide des hommes qu'en vérité « la propriété, c'est le vol ».

Donc, l'on pille, l'on vole, encouragés que l'on est par un pouvoir qui a proclamé *urbi et orbi* ce soi-disant nouveau principe de la prospérité sociale : Pille ce qui a été pillé !

L'on ne peut en rendre responsable le paysan. Il ne fait que suivre docilement la voie que des gens sages, des hommes de raison, ont indiqué à sa volonté obscure.

(*Novaïa Jizn*, 18 mai 1918).

XVI

A la question : qui a corrompu l'armée ? on répond dans certains milieux : ce sont les socialistes. C'est là un des refrains principaux de la chanson interminable que l'on ressasse sur la perte de la Russie, laquelle n'est pas perdue et ne veut pas périr ; c'est une des accusations formulées contre les socialistes par des patriotes qui aiment la Russie à la façon de loups affamés, et

c'est une accusation des moins sincères et des plus erronées.

Que l'armée ait été condamnée totalement à sombrer, c'est ce qu'affirmait déjà le rapport du Comité de défense envoyé en 1916 au tsar ; mais on veut l'oublier, car il ne plait pas aux accusateurs zélés des socialistes de s'en souvenir.

J'ai eu récemment entre les mains un paquet de lettres, reçues par moi du front en 1916-1917 ; quelques-unes d'entre elles méritent d'être publiées, car elles exposent très nettement les causes de la dissolution de l'armée.

Voici, par exemple, une lettre de soldat datée de mars 1916 :

« Je vous envoie cette lettre secrètement par un camarade qui est parti en permission ; autrement, dans les lettres ordinaires on ne peut rien dire à cause de la censure militaire ; si l'on trouve deux ou trois mots pareils, on fait immédiatement une enquête : qui a écrit, à quel bataillon, à quelle section appartient l'homme, et l'on est puni de 25 coups de verges, ou l'on vous envoie en avant des tranchées pour que l'Allemand vous fusille ; c'est arrivé souvent, mais Dieu merci l'Allemand ne tire pas : « Ne crains rien, Russe, dit-il ; nous ne tirerons pas, puisque c'est ton supérieur qui t'a mis là. Nous sommes à 100 pas des Allemands ; impossible de s'en aller ; ça chauffe partout ; en quarante

jours nous avons eu 112 hommes tués, sans combat. Nous avons de la boue jusqu'aux genoux ; nous souffrons du froid, de la faim, des épidémies. On nous donne cet éternel « kacha », de loin en loin de la viande ; quand nous disons que nous avons faim, on nous répond : on n'a pas pu faire le ravitaillement. »

Dans une autre lettre de juin de la même année, un sous-officier, volontaire, trois fois décoré de la croix de Saint-George, se plaint en ces termes :

« Je ne suis qu'un soldat ; je me bats par amour pour mon pays, par haine de l'ennemi, mais j'ai fini par comprendre que les affaires vont mal, que nous ne tiendrons pas. Revenu de l'hôpital, de l'arrière, je vois où est le désordre ; au front, les hommes sont épuisés et sont trop peu nombreux, tandis que des dizaines de milliers restent sans raison à l'arrière, et errent sans être utilisés ; ils ne font que manger, que dévorer la Russie. Qui dirige d'une façon aussi déplorable ? »

Ce ne sont pas les socialistes qui dirigeaient.

Un jeune artilleur écrit :

« Le Commandant de corps A. dit aux officiers qui lui plaisent : « Prenez autant que vous voudrez de ces canailles et marchez. Pourquoi attendre ? » Ses favoris ont rassemblé un, deux bataillons ; ils les ont lancés sur les tranchées allemandes sans préparation d'artillerie ; les soldats ont été battus,

mais les officiers ont été décorés. Un fantassin blessé me disait : On nous bat comme des pous ; c'est terrible ! ah ! si l'on pouvait s'enfuir ! »

— Les socialistes y sont-ils pour quelque chose ?

J'ai demandé à un officier, chevalier de Saint-George, si la vie était dure dans les tranchées.

Il m'a répondu : « C'est très dur pour le soldat. Je ne comprends pas comment ils supportent. Tenez, moi j'étais la couverture, mais non la litière. Les soldats, eux, servent de litière. Voyez-vous, par mauvais temps, quand l'eau s'est amassée dans le fond des tranchées, les soldats se couchent dans la boue, et nous les officiers, nous nous couchons sur eux. Ils attrapent des rhumatismes, et nous, nous avons les membres gelés. »

— Un écrivain connu m'écrivait en 1916 : « Du matin au soir, on fouette les hommes pour refus de travail dans les tranchées. On fouette les soldats, les fuyards, les juifs. Ils ne peuvent travailler ; ils sont complètement à bout. »

Les soldats de l'arrière connaissaient la situation du front ; ils l'apprenaient par les blessés, les mutilés, les tuberculeux. Et c'était une démoralisation générale, qui rendait impossible la victoire.

Partout à l'arrière, on chantait des couplets comme celui-ci :

« Ne t'en fais pas, bleu ; de toute façon, les Allemands te battront.
Qu'as-tu fait, tsar blanc ?
Au mauvais moment, tu as fait la guerre.
Au mauvais moment, tu nous as envoyés au massacre.
Ah ! que j'ai peu l'envie d'aller travailler pour le Romanov !
Chez le Romanov, on nous larde de coups de baïonnette.

Et les filles qui accompagnaient les gars voués à la mort s'écriaient avec colère :

« Trouve, nuage, trouve, tonnerre,
Et détruis la maison du gouvernement.
Et dans cette maison, tue celui
Qui m'a enlevé mon ami. »

Les renforts arrivaient de l'arrière mal armés, mal habillés, et démoralisés par tout ce qu'ils savaient du front...

De tout cela, les socialistes sont absolument innocents. Voici un passage d'une lettre d'un officier, d'un intellectuel, qui en général était plein d'entrain :

« Cette masse est si sombre que beaucoup ignorent totalement ce qui se passe autour d'eux. Ils n'ont confiance en personne, ni en Kerenski, ni dans les s-r ni dans les s-d, ni dans le Gouvernement provisoire. Pour eux, tout cela ce sont des mots vides de sens. J'ai entendu moi-même des réflexions telles que la langue se colle littérale-

ment au palais et qu'on ne sait que répondre : « Dieu sait, disent-ils, qui est ce Kerenski ; il veut encore se battre pendant trois ans ».

Les s-r et les s-d, pour eux, ce sont les soldats de l'arrière qui ne veulent pas aller au front et qui crient : « la guerre jusqu'à la victoire ! »

Un autre officier écrit encore :

« Malgré tout, chez ces martyrs aveugles, il y a comme un instinct politique ; autrement on ne peut s'expliquer pourquoi ils ne se sauvent pas après avoir planté leurs baïonnettes en terre ».

En fin de compte, ils se sauvèrent, parce qu'ils n'avaient plus de patience, parce que l'armée savait que l'on était allé à l'assaut avec des bâtons au lieu de fusils, et que l'on repoussait les attaques avec des pierres en guise de schrapnells.

En 1914-1915, toute la presse chantait à haute voix chaque jour des dithyrambes en l'honneur du soldat russe. Mais en 1916, quand se taisaient encore les socialistes, le ton des dithyrambes baisse sérieusement, et à la fin de l'année, certains journalistes se mirent courageusement à douter des capacités guerrières de l'armée russe victorieuse — doute quelque peu déplacé après que tous les cadres de l'armée eussent été anéantis par les combats, les maladies, et les mauvais traitements infligés aux soldats.

J'écris ces lignes non pour défendre les socia-

listes, car je ne trouve pas qu'ils aient besoin d'être défendus, mais parce qu'il est odieux de voir qu'une calomnie, repétée des milliers de fois, prend pour certains l'apparence de la vérité.

Et la vérité vraie, impartiale et sévère, c'est que c'est toute la Russie et non seulement son armée, qui se décomposa bien avant que les socialistes aient obtenu le droit de parler, et que maintenant la responsabilité incombe aux socialistes d'accomplir la tâche gigantesque de l'assainissement et du relèvement de la Russie.

(*Novaïa Jizn*, 19 mai 1918).

XVII

A l'hôpital Oboukhov vient d'entrer « pour cause de dépérissement sérieux résultant d'une mauvaise alimentation » un professeur de l'Institut Technologique, le physicien Nicolas Alexandrovitch Gezekhus. En son temps cet homme fut si populaire comme savant que l'on disait d'un bon professeur de physique pour lui rendre hommage : « c'est un Gezekhus ». Il a aujourd'hui 72 ans ; il est couché à l'hôpital Oboukhov, le corps enflé par la famine, et avec de l'hydropisie aux jambes.

Je crois que ce fait se passe de commentaires et que toutes lamentations sont inutiles ; je rappelle

seulement que la grande Révolution française, qui a coupé la tête au chimiste Lavoisier, ne laissait pas ses savants mourir de faim. Mais comme chez nous, avec l'abaissement général de la moralité, tout est possible, il se trouvera peut-être un cynique pour dire : « Bah ! un professeur de 72 ans... »

Mais le cynique le plus odieux sera désarmé quand il apprendra que dans le seul pavillon des hommes de l'hôpital Oboukhov il y a 134 personnes « atteintes par la famine », ou « malades pour cause de sous-alimentation ou d'alimentation anormale » ; parmi eux, 59 ont moins de 30 ans et 30 ont moins de 20 ans. Tous sont des gens habitués au travail physique ; normalement, il leur faut une nourriture qui donne 3.000 calories à l'organisme, tandis qu'avec la ration actuelle ils ne reçoivent que 500 ou 600 calories, c'est-à-dire moins du quart de la quantité indispensable à l'homme moyen. D'ailleurs il faut ajouter qu'il s'en faut que tout ce qui entre dans l'estomac soit assimilé par l'organisme : du pain à moitié rempli de paille, des têtes de harengs, et autres choses du même genre font plus de mal que de bien aux gens.

La famine a commencé à Pétrograd et elle prend une extension menaçante. Presque chaque jour on relève dans la rue des gens qui tombent d'épuisement ; ici c'est un charretier qui s'est écroulé de

son siège ; là, un général, un officier, un camelot, une modiste.

Mais ce qui est peut-être plus terrible encore que la mort physique de faim, c'est l'épuisement moral qui est de plus en plus manifeste. Récemment l'attention des médecins fut attirée par le fait d'une diminution considérable de poids chez les intellectuels. Les gens de cette catégorie se nourrissent pourtant mieux que les ouvriers, et il leur faut un millier de calories de moins qu'aux manuels ; malgré cela, l'amaigrissement parmi eux ne fait que se développer. L'enquête médicale a prouvé que ces gens éliminent une quantité considérable de phosphore, ce qui provoque une combustion anormale des tissus nerveux, et doit en définitive aboutir à l'épuisement de la force spirituelle, de cette force créatrice plus que jamais nécessaire à notre pays.

Pétrograd meurt comme ville ; Pétrograd meurt comme centre de vie spirituelle. Et dans cette lente agonie l'on sent cette soumission au destin, cette attidude passive devant la vie, si caractéristique des Russes.

J'avais été profondément ému par l'élan unanime avec lequel des gens de différentes classes étaient venus en aide à la doctoresse V. A. Petrova qui mourait de faim et de misère dans un isolement complet. Mais M[me] Vvedenskaïa et M. Berens

m'apprennent que Petrova « vivait dans cet état terrible depuis des années ». Notre aide venait trop tard. Et ce qu'a enduré Petrova, Mme Pougovko m'en donna une idée par ces mots :

« Hier encore nous avons eu sous les yeux un tableau affreux : un vieux corps, épuisé par la famine, et dévoré par des poux, par des régiments entiers de poux grouillants dans ses escarres. Il est impossible de traduire ce qu'exprimaient les regards des médecins et des infirmières qui assistaient au bain de Petrova. L'une d'elles me demanda : Où l'avez-vous trouvée ? Je lui répondis où on l'avait trouvée.

— Qui est-elle ? Comme je lui disais que c'était une femme-médecin, elle me fixa de ses yeux grands ouverts, et me montrant du doigt Petrova qui était dans son bain elle se mit presque à crier, incrédule : Qui ? Elle... un médecin ? Un docteur qui se trouvait là fit une remarque qui sonnait comme un reproche amer : « On voit bien que tous les médecins ne vivent pas dans l'opulence... »

Il faut faire quelque chose. Il faut enrayer cet épuisement physique et moral des intellectuels. Il faut se rendre compte qu'ils sont le cerveau du pays, et que jamais ce cerveau n'a été si indispensable et si précieux qu'aujourd'hui.

Les forces intellectuelles de Pétrograd doivent

immédiatement s'organiser pour prendre des mesures de protection contre la famine et l'épuisement nerveux. On pourrait commencer par de petites choses : l'organisation de réfectoires, et ensuite rechercher les moyens d'aborder des choses plus sérieuses. On n'a pas le droit d'être aussi apathique, aussi passif vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres. Si la famine provoque l'apathie, celle-ci à son tour peut développer la famine dans des proportions qui en feront une immense catastrophe. Quand on est sur la voie de la liberté, il est inadmissible qu'on laisse quelque part, de côté, l'amour et le respect de l'homme.

(*Novaïa Jizn*, 1er juin 1918).

XVIII

Je reçois des lettres folles de gens hystériques ; on me menace de mort.

L'intention, je crois, n'est pas sérieuse, et elle dénote moins de volonté criminelle que d'ignorance. Un meurtre ne prouve rien, sinon que le criminel est un imbécile. Punir de mort, cela ne rend pas les gens meilleurs qu'ils ne sont. Quel que soit le nombre de personnes que l'on tue, ceux qui restent vivants suivent malgré cela la voie tracée par l'histoire ; la mort ne peut arrêter le développement des forces historiques.

En a-t-on assez massacré de gens en Russie, dans toutes les villes, dans des milliers de bourgs et de villages, pour arrêter la croissance des idées révolutionnaires ? Cependant la révolution a grandi et remporté la victoire. De même aujourd'hui, où l'on tue autant qu'autrefois, la victoire appartiendra en définitive à l'élément qui sera le plus raisonnable, le plus sain. La violence physique sera toujours un signe indiscutable d'impuissance morale ; c'est une chose connue depuis bien longtemps, et il est temps de le comprendre.

Menacer de mort un homme parce qu'il est tel qu'il est, c'est agir en ignorant et en imbécile.

*
* *

On m'accuse de m'être « vendu aux Juifs ». Accusation stupide. Sans doute je comprends que dans un pays où l'on est habitué depuis longtemps à acheter les gens et à se vendre l'on considère comme un homme vendu celui qui défend une cause désespérée. La psychologie de la majorité exige que chaque homme soit plus ou moins sali, que chacun ait une tache sur la conscience. C'est là la psychologie propre aux filous de profession ; ils ne peuvent pas s'imaginer qu'un homme soit honnête parce qu'il lui plaît d'être tel, parce que tel est son goût. Peut-être aussi sont-ils jaloux ; chacun d'eux est prêt à se vendre, et pas très cher,

tandis qu'il y a certains individus que l'on ne peut acheter à aucun prix. Cela les enrage : comment est-ce possible ? Les conditions dans lesquelles on vit sont telles qu'elles nous obligent de trafiquer de notre conscience, et cependant ces gens là ne se vendent pas !

Et bien qu'ils ne croient pas eux-mêmes que ces gens là se vendent, on les entend hurler :

« Vendus ! »

Malheureux ! Vous feriez mieux d'essayer de devenir des honnêtes gens ; cet effort procure un certain plaisir.

***

On m'adresse encore d'autres reproches furieux : il paraît que je « déteste le peuple ». Ceci demande des éclaircissements. A parler franchement, les gens qui crient sur les toits leur amour pour le peuple m'ont toujours inspiré de la défiance. Je me demande — je leur demande — s'ils aiment ces paysans qui, ivres-morts, battent leurs femmes enceintes à grands coups de pied dans le ventre ; ces paysans qui sacrifient des millions de pouds de grains pour faire de l'eau-de-vie, et exposent à la famine ceux qui les aiment ; ces paysans qui enfouissent dans le sol des dizaines de milliers de pouds de blé, qui les laissent pourrir, plutôt que de les donner à ceux qui ont faim ; ces paysans qui

enterrent vivants leurs semblables, qui lynchent des délinquants dans la rue, et qui éprouvent une véritable jouissance à voir assommer ou noyer un de leurs semblables ? Aiment-ils ceux qui revendent du pain volé à dix roubles la livre ?

Je suis sûr que les citoyens débordants d'amour, qui me reprochent de détester le peuple, n'aiment pas au fond plus que moi ce peuple qui est devenu sauvage et cupide. Si je me trompe, s'ils l'aimaient tout de même tel qu'il est, que l'on excuse mon erreur ; pour moi, je reste de mon avis, je ne l'aime point.

Bien plus, je suis persuadé qu'il ne faut pas aimer le peuple tel qu'il est, et de même qu'il ne faut pas lui reprocher d'être tel et non autre. Je crois que pour le peuple et pour ceux qui l'aiment, il sera préférable que ceux-ci lui sacrifient sans bornes toutes les connaissances, toutes les richesses de leur âme, afin que ce peuple s'humanise. Et en lui donnant tout ce qu'ils ont de meilleur, qu'ils ne comptent pas que leur travail désintéressé sera apprécié et récompensé par l'amour du peuple ; cela n'arrive pas.

La façon dont les gens nous traitent, cela n'a pas d'importance et c'est peu intéressant ; ce qui est très important, c'est la façon dont nous traitons les gens. Voilà ce qu'il faut bien comprendre.

(*Novaïa Jizn*, 11 juin 1918).

Discours

prononcé à la réunion publique de la société « Koultoura I Svoboda » à Moscou

Il est inutile de démontrer l'utilité du travail d'éducation et d'instruction ; cette utilité est évidente ; la boue de nos rues, la boue séculaire du cœur et du cerveau des hommes en sont d'éloquents témoignages. Nous voyons plus clairement aujourd'hui que jamais jusqu'à quel point le peuple russe est ignorant et fruste, jusqu'à quel degré lui sont étrangers les intérêts de son pays, combien il est encore sauvage dans le domaine du civisme, combien est encore dans l'enfance son sentiment de l'histoire et la conscience de la place qu'il occupe dans l'évolution historique.

Par l'expression « peuple russe », je n'entends pas seulement la masse des ouvriers et des paysans, la masse des travailleurs ; non, je parle du peuple en général, de toutes ses classes, car l'ignorance et le manque de culture sont le fait de toute la nation russe. De cette masse de millions d'êtres illettrés, inconscients de la valeur de la vie, on peut détacher quelques milliers de gens que l'on appelle l'*intelliguenzia*, c'est-à-dire de gens qui connaissent l'importance du principe intellectuel

dans le développement historique. Ces gens, malgré toutes leurs imperfections, sont le bien le plus précieux qu'ait créé la Russie durant toute son histoire douloureuse et monstrueuse ; ces gens étaient et restent en vérité le cerveau et le cœur de notre pays. Leurs imperfections sont le produit du sol de la Russie, peu féconde en talents de caractère intellectuel. Tous nous sentons avec talent ; nous sommes bons, nous sommes cruels, nous sommes malheureux avec talent ; il y a parmi nous beaucoup de héros, mais peu d'hommes sages et forts, capables de remplir avec courage leur devoir de citoyen, devoir pénible dans les conditions russes. Nous aimons les héros — s'ils ne sont pas contre nous, mais nous ne voyons pas que l'héroïsme demande une concentration de l'émotion pour une heure ou pour un jour, tandis que le courage la demande pour toute la vie.

Le travail culturel dans les conditions de la vie russe ne demande pas d'héroïsme ; il demande précisément du courage, une tension continue et infatigable de toutes les forces de l'âme. Semer « ce qui est raisonnable, bon, éternel » dans les marais mouvants de la Russie, c'est une tâche extrêmement difficile, et nous savons bien que les semences de ce qu'il y a de meilleur dans notre sang et dans notre moelle donnent dans les plaines russes des récoltes tristes et pauvres. Et cependant

il faut semer, et c'est là la tâche de l'intellectuel, de cet homme que l'on arrache maintenant par la violence à la vie, et que l'on déclare même ennemi du peuple. C'est lui qui doit pourtant continuer l'œuvre depuis longtemps commencée de la purification morale et de la renaissance du pays, car en dehors de lui, nous n'avons pas d'autre force intellectuelle.

On me dira : mais le prolétariat ? l'avant-garde révolutionnaire ? mais les paysans ?

J'estime que l'on ne peut parler sérieusement de toute la masse du prolétariat comme d'une force culturelle, intellectuelle. Peut-être est-ce un argument commode de polémique contre la bourgeoisie, pour l'effrayer et pour se rassurer soi-même, mais cet argument est superflu ici, où se sont réunis, je pense, des hommes qui ont le souci sincère et profond de l'avenir du pays. Le prolétariat, dans sa masse, est une force purement physique, rien de plus, et il en est de même des paysans. Tout autre chose est l'élément intellectuel, jeune historiquement, des ouvriers et des paysans ; c'est évidemment une force intellectuelle créatrice, et comme telle, elle est actuellement aussi détachée de la masse, aussi solitaire au milieu d'elle, qu'est détachée et solitaire notre vieille *intelliguenzia* des bagnes sibériens ; et celle-ci était « bagnarde » non seulement pour avoir vécu en partie dans les

bagnes officiels, mais en raison même des conditions de son existence et de son activité en Russie.

Il me semble que le premier devoir doit consister à unir les forces intellectuelles de notre vieille *intelliguenzia* éprouvée avec les forces de notre jeune *intelliguenzia* ouvrière et paysanne. Voici comment je me représente dans ses grandes lignes le travail de notre société d'éducation et d'instruction :

Avant tout, organisation et groupement de tous les intellectuels qui ont compris et senti qu'avec des programmes uniquement politiques, avec la propagande politique seule, il est impossible d'éduquer l'homme nouveau, que le renforcement de l'inimitié et de la haine n'aboutit qu'à rendre les hommes plus cruels et plus sauvages, que pour la renaissance du pays il faut entreprendre de suite un travail acharné de culture, et que c'est ce travail seul qui nous délivrera de nos ennemis, intérieurs et extérieurs.

La concentration de nos forces, telle est notre première tâche. Il faut attirer vers la masse des travailleurs intellectuels toutes les réserves de l'*intelliguenzia* ouvrière et paysanne, tous les ouvriers et les paysans qui luttent actuellement, impuissants et solitaires, au milieu de la démagogie cynique (qu'ils connaissent bien mais qui leur est déjà moralement étrangère) des fanatiques

sincères ou des aventuriers masqués. Ces forces seront comme une chaîne de fer, grâce à laquelle la vieille *intelliguenzia* sera solidement réunie à la masse, et aura la possibilité d'exercer une influence directe sur elle.

Les pionniers de la culture devront alors coordonner leur travail ; cela est indispensable pour économiser l'énergie dont nous sommes plutôt pauvres et pour éviter des efforts parallèles.

Ayant couvert tout le pays d'un réseau de sociétés d'instruction et d'éducation, et réuni en elles toutes les forces intellectuelles du pays, nous allumerons partout des foyers qui donneront au pays de la lumière et de la chaleur, qui l'aideront à revenir à la santé, et à se mettre plein de force et de courage au travail créateur. Il ne s'agit pas d'un rassemblement extérieur et mécanique de gens aux pensées communes, mais d'une union intérieure et vivante de gens mus par le même sentiment. C'est seulement ainsi que nous irons vers la culture et la liberté véritables.

Je prévois l'objection : mais la politique ?

Il faut s'élever au-dessus de la politique ; il faut apprendre à limiter ses émotions politiques. On le peut quand on le veut. La politique ressemble un peu à nos besoins physiologiques inférieurs, avec cette différence déplaisante que les besoins politiques doivent être satisfaits en public.

La politique, qui que ce soit qui la fasse, est toujours répugnante, car elle est fatalement accompagnée de mensonges, de calomnies, et de violences.

Comme c'est la vérité, tout le monde doit le savoir, et cette connaissance à son tour doit développer la conscience de la supériorité de l'activité culturelle sur l'activité politique.

Un obstacle plus sérieux au travail culturel, c'est la diminution, sous l'influence de la famine et des désillusions, de la capacité vitale des intellectuels, et l'apathie qui les déprime chaque jour davantage.

Contre la famine, il faut lutter en développant les secours mutuels parmi les intellectuels ; quant aux « désillusions », au manque de foi dans le peuple, dans le socialisme, dans la Russie, je crois que je ne saurai rien en dire.

Sans doute, il aurait mieux valu ne pas se laisser aller aux illusions, car jamais il n'y avait rien eu de séduisant dans le peuple russe, mais si après l'enthousiasme est venu le désenchantement, il n'y a rien à faire. L'illusion, c'est l'œuvre de la foi, et la désillusion, l'expiation pour une foi aveugle.

Contre la désillusion, la connaissance sert de recours et c'est le seul remède que l'on puisse conseiller aux désenchantés.

En ces jours terribles pour tous, pour tout le pays qui est l'œuvre des nombreuses générations qui nous ont élevés tels que nous sommes, en ces

jours de folie et d'horreur où triomphent la bêtise et la vulgarité, je vous rappelle ceci seulement : tout cela vient de l'homme, tout cela est son œuvre.

Mais c'est lui aussi qui a créé tout ce qui est beau sur la terre, toute sa poésie, tous les exploits magnifiques du courage et de l'honneur, toutes les joies, toutes les fêtes, tout le charme de la vie, ses rêves splendides et ses sciences merveilleuses ; c'est lui qui a formé sa raison audacieuse et son désir inflexible du bonheur.

Et c'est lui, l'homme, qui toujours, aux heures de tragédie, de souffrances, de tourments, a cru fermement dans la victoire des nouveaux principes du bien sur les vieux principes du mal ; c'est lui, l'invaincu, qui nous a rassemblés ici pour nous entretenir amicalement.

Allons donc vers l'homme qui est couvert d'impuretés et qui a beaucoup péché, mais qui expie ses impuretés et ses péchés par de terribles souffrances. Pouvons-nous créer une atmosphère où l'homme pourra respirer plus librement ? Nous le pouvons et nous le devons.

(*Novaïa Jizn*, 30 juin 1918).

UN APPEL AU MONDE CIVILISÉ

Lénine ou Wilson

La guerre est finie. L'impérialisme allemand est vaincu, et il doit subir la lourde punition de sa politique de brigandage. Le prolétariat d'Allemagne, torturé par la guerre, exténué par la faim, est obligé de payer cher aux vainqueurs parce qu'il s'est soumis à la politique de classe de ses dirigeants. Les vainqueurs, qui naguère encore déclaraient au monde entier qu'ils avaient causé la ruine de milliers d'êtres pour la victoire du droit et le bonheur universel, viennent de forcer le peuple allemand de se soumettre à des conditions d'armistice qui sont dix fois plus dures que celles du traité de Brest, et qui menacent l'Allemagne d'une famine inévitable. Chaque jour qui passe, le cynisme de la politique inhumaine des impérialistes devient plus évident, et menace de plus en plus les peuples d'Europe de nouvelles guerres et de nouveaux msssacres. Le Président Wilson qui hier était un éloquent défenseur de la liberté des peuples et des droits de la démocratie, équipe actuellement une puissante armée « pour la restauration de l'ordre » dans la Russie révolutionnaire, où le peuple jouit déjà de ses droits souverains, où il a

pris le pouvoir dans ses propres mains, et où il s'efforce, selon ses capacités, d'établir les fondations de la nouvelle structure de l'Etat. Je ne veux pas disconvenir que ce travail de construction n'ait été accompagné de destructions souvent inutiles. Mais plus que n'importe qui, j'ai le droit et le devoir de faire connaître la réalité. L'œuvre culturelle, créatrice, du gouvernement populaire russe qui travaille dans les conditions les plus difficiles et au prix d'efforts héroïques, est en train de prendre un essor et une forme jusqu'ici inconnus dans l'histoire de l'humanité.

Ceci n'est pas une exagération. Naguère encore, j'étais l'adversaire du gouvernement, et je suis encore actuellement en désaccord avec lui sur ses méthodes de travail. Mais je sais que les historiens de l'avenir, quand ils estimeront la valeur de l'œuvre accomplie par les travailleurs russes dans le cours d'une année, ne pourront manquer d'admirer la magnificence de leur travail créateur dans le domaine de la culture. Ce n'est pas ici le lieu de citer quelques exemples ; je veux dire seulement que tout homme qui a réellement à cœur ce mouvement par lequel le peuple russe va participer à la culture mondiale, que tout homme qui lutte pour le renouvellement du monde doit être profondément heureux de la rapidité et du zèle ardent du peuple russe dans son effort de bâtir une nouvelle

vie, et d'obtenir sa part des conquêtes de l'humanité. Oui, il est vrai qu'ici, parallèlement à cette œuvre qui est d'une importance mondiale, de grandes fautes peut-être ont été commises, des cruautés superflues ont été accomplies ; mais quelle importance ont ces fautes et ces cruautés, si on les compare aux effroyables crimes de la guerre qui a été provoquée par les impérialistes allemands et anglais, et n'est-ce pas justement cette guerre qui a réveillé l'animal dans tous les pays d'Europe et dans les cœurs des nations ? N'est-ce pas cette guerre qui a tué la conscience, si faiblement développée encore chez les hommes, des valeurs de la vie et le sentiment du respect du travail ?

Est-ce au nom du manque de culture de la Russie révolutionnaire, est-ce au nom des offenses de la Révolution russe contre l'humanité, est-ce au nom du manque de générosité des travailleurs russes vis-à-vis de leurs ennemis de classe que les impérialistes d'Europe et d'Amérique vont attaquer la Russie révolutionnaire ? Non, la position n'est pas aussi belle que cela ; elle n'est pas aussi idéaliste que la décrivent les journaux impérialistes d'Angleterre, de France, d'Amérique et du Japon. Elle est beaucoup plus simple. Les impérialistes des trois continents s'efforcent de créer et de consolider les conditions et les institutions politiques qui peuvent assurer leur pouvoir sur la volonté des

peuples. Grâce aux conditions par lesquelles une minorité insignifiante peut décider sans contrôle de la vie et de la mort de la majorité, c'est la minorité qui a amené cette boucherie insensée, cette boucherie sanglante. Il semble que tous les hommes sensés et honorables à travers le monde peuvent maintenant entrevoir avec une parfaite clarté l'abîme de ténèbres, la cruauté et l'égoïsme, l'hypocrisie et la stupidité qui sont rivées aux fondations de la structure capitaliste de la société. Il semble qu'il est temps pour les êtres pensants et honnêtes de toutes les classes de la société de se rendre compte que le capitalisme a perdu sa faculté créatrice, qu'il n'est qu'une lourde relique du passé, et un obstacle au développement de la culture mondiale, qu'il excite l'inimitié et la haine entre les individus, les familles, les classes, et les nations, et que le beau rêve de la fraternité des peuples ne peut être une réalité aussi longtemps qu'un conflit inconciliable existera entre le capital et le travail. Je ne nie pas les services rendus par le capital à la partie laborieuse de l'humanité, avec la chair et le sang de laquelle il a créé les conditions préliminaires pour une transition à des formes nouvelles, plus complètes et plus justes, de la vie de la communauté, c'est-à-dire au socialisme. Mais maintenant, depuis que cette guerre a jeté la lumière du jour sur l'incapacité, le manque

d'humanité, la cruauté du vieux système, dont la stupidité et la pourriture ont éclaté à tous les yeux, la sentence de mort du capitalisme a été prononcée.

Nous, Russes, un peuple qui a été considéré justement comme arriéré, un peuple sans tradition et par là plus hardi, plus rebelle, et moins enchaîné au passé, nous avons les premiers résolument franchi le pas qui mène à la destrution des traditions de l'Etat capitaliste, et nous sommes convaincus que nous pouvons dans notre grande œuvre faire appel à la sympathie et à l'action des classes laborieuses du monde entier, de même qu'aux hommes qui, même avant la guerre, avaient sévèrement et justement critiqué les conditions sociales dans lesquelles vivaient les peuples. Si ces critiques avaient alors réellement un sens, tous les honnêtes gens d'Europe et d'Amérique doivent reconnaître notre droit de diriger notre vie comme nous l'entendons. Si une partie des travailleurs intellectuels est réellement intéressée à la solution de la grande question sociale, ils doivent se dresser hardiment contre ceux qui s'efforcent de reconstruire le vieil ordre de choses, contre ceux qui veulent tuer la Révolution russe dans des flots de sang russe, qui veulent dompter la Russie et la piller, exactement comme avant la guerre ils ont pillé la Turquie et la Chine, et comme

ils se préparent maintenant à piller l'Allemagne. Tel est le désir réel de l'impérialisme. Telle est sa mission sacrée.

Le leader de la campagne contre la Russie est Woodrow Wilson. Vladimir Lénine tient fermement dans sa main le flambeau de la Révolution russe, qui répand sa lumière sur le monde entier. Le prolétariat et les travailleurs intellectuels doivent décider ce qui vaut mieux pour eux : ou les défenseurs de l'ordre ancien, les représentants du système de gouvernement de la minorité sur la majorité, système vieilli, impossible pour l'avenir, et destructeur de toute la culture, ou le chef et le propagateur des nouveaux idéals et sentiments sociaux, qui personnifie pour tous les travailleurs les belles pensées du bonheur du travail libre et la fraternité des peuples.

A différentes périodes de l'histoire, presque chaque peuple a senti qu'il était le Messie, appelé pour sauver le monde, et qu'en lui était née la force la meilleure et la plus idéale... Il est aujourd'hui clair que c'est au peuple russe, à ce peuple affamé, torturé par trois siècles d'esclavage, exténué par la guerre, que l'histoire a confié cette grande mission, même sous la menace d'être écrasé par des brigands.

Au milieu de tout cela, la Russie dit aux travailleurs et aux gens sensés de l'univers : « Venez

et allez avec nous de l'avant, vers une nouvelle vie, pour la création de laquelle nous travaillons sans nous épargner nous-mêmes, sans épargner ni les gens ni les choses ! En errant et en souffrant dans la grande joie du labeur et dans l'espoir ardent du progrès, nous laissons tous nos actes au jugement honnête de l'histoire. Venez avec nous vous battre contre l'ordre ancien, et travailler pour de nouvelles formes de vie ! En avant pour la liberté et la beauté de la vie !

(Novembre 1918).

Hier et aujourd'hui

C'était hier le jour du grand mensonge — le dernier jour de son règne.

Depuis l'antiquité, fil à fil, comme les araignées, les hommes tissaient laborieusement la toile solide de leur prudente vie bourgeoise, l'imprégnant toujours davantage de mensonge et de cupidité. On considérait comme une vérité inattaquable ce cynique mensonge que l'homme doit se nourrir de la sueur et du sang de son prochain, que les moyens de production — ses armes dans la lutte contre la nature — doivent servir contre l'homme de moyens d'oppression.

Et voilà qu'hier nous sommes arrivés par ce che-

min jusqu'à la folie de la guerre européenne dont les pourpres lueurs de cauchemar éclairèrent tout à coup la nudité monstrueuse et totale du vieux mensonge commode, — et voici qu'à présent nous voyons le vieux monde ébranlé dans ses fondements, miné ; ses ténébreux secrets sont mis à jour, et les aveugles même, guéris, aperçoivent toute la hideur du passé.

Aujourd'hui, — le jour est venu de payer la terrible rançon du mensonge qui régnait hier.

La violence de l'éruption — la patience des peuples étant à bout — a ruiné la vie gangrenée, et il n'est déjà plus possible de la rétablir dans ses formes anciennes. Tout le vieux monde est-il tué ? Non ! Mais il le sera demain.

Que de choses sont terribles, mais tout est naturel, intelligible. N'est-il pas naturel que les hommes, empoisonnés par l'âpre venin du pouvoir, par l'alcool, et par la syphilis, ne puissent pas être généreux ? N'est-il pas naturel que les hommes volent — si le vol était hier la loi fondamentale ? N'est-il pas naturel de tuer les gens par milliers, par centaines de mille, après que nous avons été pendant quatre ans accoutumés à les tuer par millions. Ce qui fut semé hier ne pouvait pas ne pas croître aujourd'hui ; le jour présent est cruel, mais ce n'est pas lui qui a engendré la cruauté. Le mal est créé par la force humaine, rien

ne se produit hors de nous. On voit nettement parmi les ruines du passé tout ce par quoi le mal fut lié, cimenté, et tout ce qui couvait dans l'âme des opprimés les excite aujourd'hui à opprimer. L'homme apparaît devant le miroir de l'histoire, nu comme un fauve, enflammé d'un tardif mais inutile désir de vengeance ; et certes l'on peut dire beaucoup de mal de l'homme d'aujourd'hui.

Mais, le jour est trop clair — et c'est pourquoi les ombres sont si noires. Il faut comprendre qu'aujourd'hui, dans la poussière, dans la boue, dans le chaos de la destruction, la grande œuvre est déjà commencée de la libération des hommes, hors des toiles d'araignées, d'une solidité de fer, du passé, travail terrible et difficile comme les douleurs de l'enfantement ; il faut comprendre que le mal d'hier achève de vivre ses dernières heures avec les hommes d'hier...

Or ce sont les Russes qui vont au combat pour le triomphe de la justice, à l'avant-garde des peuples du monde, eux les guerriers les moins aguerris, les plus faibles, — les Russes, gens d'un pays doublement arriéré au point de vue de l'économie et de la culture, gens que le passé tortura plus que les autres. Hier encore l'univers les considérait comme des demi-sauvages, et aujourd'hui, mourant presque de faim, ils vont vers la victoire

ou la mort, ardents et braves comme de vieux combattants.

Tout homme qui croit sincèrement que l'invincible tendance de l'humanité vers la liberté, vers la vie simple et rationnelle, n'est pas une inféconde chimère, mais une force parfaitement réelle, seule capable de créer de nouvelles formes de vie, que cette force est vraiment le levier grâce auquel on peut retourner le monde, tout honnête homme doit reconnaître la signification mondiale de ce que font aujourd'hui les plus probes révolutionnaires de Russie.

(*Internationale Communiste*, n° 1, mai 1919).

L'Internationale des Intellectuels

Un Congrès international des intellectuels doit se réunir à Berne à la fin de ce mois. Les représentants des milieux intellectuels d'Angleterre, d'Allemagne, de France, et des autres pays se rencontreront sous le même toit. Les ennemis d'hier, vainqueurs et vaincus, se trouveront face à face.

Des complices moraux du plus infâme des crimes — de la guerre de 1914-1918 — dont l'horreur, en révélant à l'humanité pensante la profonde gangrène du vieil ordre social, a fini par ébranler les préjugés nationalistes qui avaient ramené à la

barbarie les peuples les plus cultivés de l'Europe et provoqué la grande tuerie, — des complices du grand crime participeront sans doute à ce congrès.

S'il en est ainsi, si ces hommes se rendent à une assemblée internationale des représentants de la raison humaine, le fait sera de la plus haute importance et — peut-être — fécond en conséquences sociales d'une grande valeur. Certes il n'est pas question, ici, des tardifs repentirs et des aveux superflus qui ne manqueront pas. Sévèrement, résolument, le Congrès devra enfin poser la question, d'une importance mondiale, humaine, des bases de la culture dans le processus de l'histoire.

Ce n'est qu'après l'avoir résolue que les intellectuels pourront inflexiblement choisir leur position définitive, à la tête des masses populaires tendant à la réalisation des formes nouvelles de la vie sociale, — ou parmi des classes inintelligentes et cupides qui, exploitant les énergies physiques des peuples, empêchent le libre développement de leurs forces spirituelles et de leur raison.

Si les intellectuels se rendaient enfin compte du rôle qu'ils ont joué au service du capitalisme, le fait serait capital. Venant avec sincérité se fondre dans l'énorme énergie émotionnelle des peuples, les réserves — relativement peu considérables — de forces intellectuelles uniraient harmonieuse-

ment la raison investigatrice et organisatrice à une immense volonté, inorganisée encore, mais forte d'aspirer ardemment à la vie, et le développement de la culture humaine en recevrait une impulsion puissante et en serait accéléré dans une mesure que l'imagination ne peut prévoir...

En un mot, les intellectuels du monde entier ont aujourd'hui à trancher hardiment cette grave question : seront-ils avec les peuples exigeant la transformation radicale de toutes les formes de la vie — ou avec le capital défendant l'ancien régime ?

Le rôle des intellectuels russes au cours des deux dernières années — si remplies d'événements — doit être fécond en enseignements pour les intellectuels de l'Europe occidentale. Si l'intellectuel russe avait eu plus de force d'âme et de clairvoyance pratique, si, dès les premiers jours de la révolution « bolchéviste », il était entré en contact avec ce groupe, issu de son propre milieu, qui avait eu la témérité de se mettre à la tête des masses ouvrières et de s'emparer du pouvoir politique d'un pays ruiné par le tsarisme et la guerre, — le déchaînement des passions n'eut pas entraîné des dommages aussi cruels dans les domaines de l'industrie, de la technique, de la culture ; moins de sang eût été versé ; moins de fautes eussent été commises ; la raison eût été un frein. Loin de moi

l'intention de juger qui que ce soit. Je me borne à constater un fait indiscutable : la sortie d'une certaine quantité d'intellectuels du courant de la révolution a eu pour conséquence de subordonner la solution des problèmes vitaux à la satisfaction des besoins d'une majorité inculte, celle — à mon avis — des paysans russes.

La classe ouvrière russe, numériquement infime, a devant elle une tâche immense : la rééducation de cent millions de paysans de langues et d'origines différentes. Cette masse peut déployer, en des œuvres de destruction, une énergie prodigieuse ; mais peut-elle créer plus que des mœurs pénétrées de la mentalité du petit propriétaire ? Cette interrogation demeure sans réponse. Envisagée à ce point de vue, la grande industrie capitaliste rationnellement organisée apparaît, pour l'ouvrier et pour l'intellectuel, moins redoutable que le marécage de la petite propriété généralement étrangère et même hostile aux intérêts supérieurs de la culture.

Les intellectuels russes conçoivent de mieux en mieux le caractère tragique de leur situation. Bien qu'ils aient, dès avant la révolution, vécu entre l'enclume (le peuple) et le marteau (le pouvoir), les inconvénients inéluctables de cette situation leur deviennent maintenant et par trop évidents, et par trop douloureux. Mais, je le répète, ils com-

mencent à comprendre que le pouvoir appartient à des forces intellectuelles, auxquelles les apparentent des liens spirituels ; ils commencent à comprendre que la Russie verra probablement fusionner dans un proche avenir la raison organisatrice et la volonté exaltée — et que ces deux puissances peuvent, ensemble, faire des prodiges. Telles sont, à mon avis, les pensées et les questions qui ne peuvent manquer d'intéresser le Congrès international des intellectuels.

Profondément convaincu de la probité des représentants de l'intellectualité de l'Europe occidentale, croyant en leur conscience, je ne doute pas que la question du blocus de la Russie ne soit débattue par le Congrès.

Point n'est besoin de flétrir encore l'infâmie d'un blocus qui voue le peuple russe à la famine et à la mort, qui le prive de médicaments, etc. Mais il n'est peut-être pas inopportun de rappeler aux membres du Congrès que les enfants sont les premiers à souffrir des conséquences du blocus, — et que les intellectuels, les savants, les travailleurs de bibliothèque et de laboratoire, insuffisamment adaptés à la lutte pour la vie, inhabiles à conquérir leur pain, sont ensuite parmi les plus atteints.

Tuer des enfants par la famine, détruire ainsi l'avenir même d'un peuple ; tuer par la faim son énergie intellectuelle longuement accumulée, —

est-ce là le but que l'Europe «éclairée», «cultivée» s'est assigné ?

Ce sera pour le Congrès des intellectuels un devoir et une nécessité que de poser cette question; et nous nous demandons avec la plus vive curiosité ce que pourront y répondre les Gouvernements des pays — France, Angleterre, etc., — qui se considèrent comme des « foyers de culture et de civilisation ».

Internationale Communiste, nov.-déc. 1919, n° 7-8.

Le Chemin du Bonheur

(*A propos du 1er mai 1920*)

Conception magnifique : faire de la fête printanière des travailleurs la fète du travail libre !

Dans les chaînes du capitalisme l'obscur travailleur, le créateur de toutes les richesses de la terre, ne comprenait pas, ne pouvait pas comprendre la signification universelle de son œuvre, sa valeur au point de vue de la culture.

Et il n'y avait là rien d'étonnant, car le travail forcé, le travail pour autrui, est pour l'homme une malédiction.

Mais désormais, camarades, vous travaillez pour vous-mêmes — et ne pas le comprendre serait criminel.

Le pouvoir est entre vos mains — et tout ce qu'il faut faire pour l'affermir, vous le devez faire. Tout est entre vos mains. Vous êtes donc responsables, vous et vous seuls, pour tout ce qu'il y a de fâcheux autour de vous. Vous ne pouvez vous plaindre de personne. Personne ne peut vous venir en aide. Et la haine des parasites est encore une force redoutable.

Mais le labeur libre et rationnel du socialiste est autrement puissant.

Dans les recoins obscurs de la science, il est encore des gens qui voudraient réparer la toile d'araignée déchirée au vent de la révolution. Mais nous devons savoir, nous devons sentir que notre dur travail, parfois banal en apparence, a pour l'univers entier une signification profonde ; — que chaque effort loyal et raisonnable tenté dans la lutte contre la ruine économique a la plus grande, la plus profonde signification. Surmonterons-nous la monstrueuse veulerie en présence du travail que nous lèguent les siècles d'asservissement? Saurons-nous vaincre au fond de nous-mêmes, par la claire conscience socialiste de la nécessité d'un travail viril et obstiné, l'individualisme animal, le bas égoïsme instinctif?

Telles sont les questions que nous posent avec angoisse les travailleurs de l'Europe, de l'Asie, de l'Amérique, l'élite des travailleurs du monde.

Des millions et des millions d'yeux sont fixés sur nous — et la sympathie inactive, passive, ne vaut guère et ne nous aide guère ; croyons pourtant que celui qui sympathise aujourd'hui avec nous, saura agir demain et accomplir avec enthousiasme la même œuvre.

Camarades ! Tout ce qu'il y a de précieux, tout ce qu'il y a de raisonnable, tout ce dout les hommes s'enorgueillissent a été créé par le savoir et par le travail. Simple vérité, grande vérité, que nous devons apprendre comme les croyants apprennent leurs prières.

Le savoir et le travail vaincront tout ; le savoir et le travail résoudront les problèmes douloureux de la vie.

Et si vous voulez que le travail soit aisé, si vous voulez que la journée du travail soit une journée de fête, exaltez en vous la foi en les forces créatrices du savoir et du travail.

Joyeusement, vaillamment, au travail ! — Il n'est pas de plus sûr chemin du bonhenr que le travail libre !

(*Internationale Communiste*. N° 10, mai 1920).

Gardons le respect des produits du Travail

Conseils aux ouvriers

Qu'est-ce qu'un ouvrier ?

C'est un homme qui prend un bloc presque informe d'une matière quelconque, fer, glaise, ou bois, et qui transforme ce bloc en objets beaux et utiles : des instruments de précision, des machines compliquées, presque vivantes, des vitres, de jolis meubles, enfin tout ce qui allège le travail des hommes et embellit leur existence.

Tout sur la surface de la terre a été créé par le travail de l'homme, et chaque chose qui nous entoure est la cristallisation de la chair et du sang de l'ouvrier ; chaque chose, quelle qu'elle soit, est l'incarnation de l'énergie humaine.

C'est là une vérité incontestable.

Et s'il en est ainsi, il semble que les ouvriers devraient comprendre l'importance culturelle de leur travail et estimer très haut tout ce qui est le produit de leurs efforts.

Cela devrait être particulièrement compris aujourd'hui, que tous les trésors des pays, fruits de l'énergie du peuple travailleur, sont devenus la propriété de ceux qui les ont créés, la propriété de toute la nation, et non la chose de quelques milliers de

« maîtres », de la bourgeoisie, comme c'était avant la révolution.

Et cependant jusqu'à ce jour on n'a pas encore compris cela chez nous.

La manière dont on traite les objets est une manière de sauvages, qui n'ont ni la conscience de l'utilité, ni le sentiment de la beauté de ces objets, et ce qui est pis, qui ne se rendent pas compte que maintenant chaque chose est la propriété de la République.

— Peu importe, ça n'est pas à nous, dit le sauvage de Samara, qui brise un meuble magnifique à Pétrograd pour se chauffer.

Et le sauvage de Penza détruit les choses de Samara, et ainsi sur toute l'étendue de la Russie l'on procède à la destruction insensée des produits du travail, de tous les objets nécessaires à la vie.

Il y a aussi une autre manière : c'est celle des vantards stupides, qui, tout en brisant et en massacrant, s'écrient pleins de suffisance : « Nous ferons mieux ».

Ces vantards devraient comprendre que le jour n'est pas proche où ils auront la possibilité de faire les choses mieux que celles qui sont déjà faites, qui existent, et qui doivent exister, ces choses qui, depuis un temps illimité, assurent le confort de l'homme et allègent son dur labeur.

On nous empêchera longtemps encore de tra-

vailler en paix, parce que nos ennemis ont un intérêt primordial à ce que nous restions nus, en proie au froid et à la famine, dans des conditions qui nous amèneront le plus vite possible à un état de délabrement physique et de barbarie morale. Nos ennemis espèrent nous réduire à une totale impuissance, et nous pousser au désespoir ; et alors ils proposeront au peuple russe de se rendre à leur merci pour un bout de pain pourri et pour quelques haillons.

Il est donc parfaitement clair que les sauvages et les vantards qui détruisent les biens de la nation rendent service à leurs ennemis irréductibles, travaillent à leur appauvrissement, et renforcent l'espoir qu'ont les capitalistes d'écraser, d'étouffer la révolution russe par la misère et l'épuisement de ses forces.

De ce point de vue, le fait de briser des objets d'usage quotidien est un acte criminel, à la fois politique et social.

Nous sommes beaucoup moins riches en objets fabriqués qu'en matières premières, que nous ne pouvons travailler parce qu'aujourd'hui on a lancé contre nous la Pologne, que demain on enverra peut-être des nègres, et que cette chasse à la Russie n'est pas près de finir.

Il faut bien nous mettre dans l'esprit qu'il s'agit d'une lutte à mort, et que les partisans de l'ordre ancien sont encore passablement forts.

C'est pourquoi il est indispensable au point de vue moral et politique que nous traitions autrement et avec plus de soin le patrimoine national, que l'on est en train de détruire et de dissiper avec une effroyable rapidité.

Sans presque rien produire, nous consommons d'une façon anormale. A tort et à travers et même avec une sorte de sadisme, l'on brise des objets qui n'ont pas seulement une très grande valeur matérielle pour nos intérieurs, mais qui ont une valeur artistique et historique éducative, qui sont des modèles d'un métier s'élevant au niveau même de l'art.

C'est ainsi, par exemple, que l'on envoie de province des colis postaux emballés dans la toile de magnifiques tableaux arrachés de leurs cadres ; c'est ainsi que l'hiver on chauffe les poêles avec de superbes meubles, qui valent chacun séparément plusieurs sajènes de bois. Et il aurait été possible d'échanger un jour ces meubles contre du bois, du beurre, des scies, des haches, et des faux de Finlande.

Je le répète : nous resterons longtemps avec ce que nous avons, car ce n'est pas demain que les capitalistes de l'Entente renonceront à nous empêcher de nous livrer à un travail pacifique et productif, et c'est pourquoi nous devons respecter et garder précieusement ce que nous avons.

Cette incurie vis-à-vis du travail et de ses produits fait le jeu de nos ennemis et nous fait infiniment de tort.

*
* *

On travaille avec une honteuse insouciance, et d'une façon absurde.

A chaque instant l'on voit des tableaux burlesques où la bêtise rivalise avec la cruauté, et l'ignorance du travail avec le refus de venir en aide et d'apprendre.

Sur les glaces de la Néva, six habitants transis de froid poussent des traîneaux surchargés de planches pour bateaux.

Ils glissent, ils tombent. Les planches s'écroulent sur la glace.

Ces ouvriers de circonstance sont convoyés par huit gaillards solides armés de fusils. Le groupe chemine avec lenteur comme un cortège funèbre. Cela ne coûterait rien aux convoyeurs d'aider ces gens, qui, pour la première fois, sont appelés à exécuter un travail physique pénible, mais ils n'ont même pas l'idée de retenir avec la crosse de leurs fusils les planches qui tombent des traîneaux. Ils marchent l'un derrière l'autre, s'injuriant grossièrement ; énervés par ce travail fastidieux, ils bâillent, ils sifflotent, et perdent ainsi sans aucun sens un temps précieux.

Ailleurs, on charge un wagon. A un bout, sur un essieu, on empile de lourds tonneaux de ciment, des caisses de plomb, des pièces détachées de machines, tandis que sur l'autre essieu on entasse pêle-mêle des chaises de bois courbé, des ustensiles de ménage, une voiture d'enfant, bref, des objets légers; il est évident que l'essieu surchargé va s'échauffer et que le wagon s'arrêtera en route.

J'ai été homme de charge ; je connais ce métier, et je sais bien que si j'avais essayé autrefois de charger de cette manière un wagon, mon chef m'aurait donné une gifle et m'aurait envoyé au diable. Et je l'aurais mérité, pour avoir abîmé le matériel roulant.

A un autre endroit, on scie avec une scie mécanique les poutres et les planches d'une maison démolie. Tout ce bois est plein de clous; la scie grince douloureusement ; ses dents s'émoussent très vite et se cassent ; et pourtant l'on sait que nous n'avons pas de scies; et les prix en sont si élevés que pour une seule il faut donner de nombreux pouds de blé, de ce blé qui nous manque également.

On démolit les maisons de bois d'une façon révoltante. On brise toutes les vitres, alors que nous n'en avons pas, et qu'il est si facile de les desceller des châssis. Dans les casernes, on les remplace par du papier-vitrail très coûteux, qui, naturellement, ne

donne pas de lumière et ne retient pas la chaleur, ce qui oblige de dépenser encore plus de bois.

Des tôles pour toitures gisent pendant des mois au milieu des décombres des maisons démolies ; elles se rouillent ; elles deviennent inutilisables ; et comme les toits des maisons habitées sont également rouillés, ils font eau et l'on n'a rien pour les réparer. Des plafonds des étages supérieurs s'effondrent les plâtras, et des maisons solidement bâties deviennent vite inhabitables.

Et voilà comment, par bêtise, par manque de respect pour leur propre travail, des gens détruisent toutes les choses précieuses de la nation, ruinent tout le patrimoine de la République.

Dans les rues traînent des pièces de fer en abondance, tandis que le moujik au village n'a pas de quoi réparer ses roues ni ses essieux ; qu'il ne peut forger des clous ni des fers pour ses chevaux, ni des dents de herse.

Et c'est pourquoi il va sur le pont du chemin de fer pour tâcher de scier un bout de fer, d'arracher les boulons des traverses, et il va à la gare voler un morceau d'acier qui pourra lui servir.

Pour un wagon de vieille ferraille, le moujik donnerait volontiers un wagon de blé ; les centaines, les milliers de vieilles casseroles qui traînent dans les décombres lui conviendraient très bien ; enfin il saurait utiliser dans son ménage les châssis

des fenêtres et les portes qu'on brûle en ville pour se chauffer.

Sans doute, ce sont là de bien petites choses; elles sont particulièrement mesquines pour nous, qui voulons enseigner au monde entier un nouvel ordre et de nouvelles façons de vivre.

Mais peut-on apprendre un travail conscient chez des maîtres qui, eux-mêmes, ne savent pas ou ne veulent pas travailler, et qui n'auront plus bientôt de chemise à se mettre sur le dos?

Je ne pense pas que l'ouvrier européen puisse avoir beaucoup d'estime pour des camarades qui ne savent pas organiser leur travail.

La politique socialiste révolutionnaire, c'est parfait, sans doute, mais le travail avant tout!

Tous ces menus faits dont j'ai parlé se répètent par milliers, par dizaines de milliers, et ils créent une atmosphère de détraquement scandaleux, de paresse, d'insouciance criminelle pour tout ce qui constitue le patrimoine de la République. Envisagés dans leur masse, ces petits faits encouragent sérieusement les espoirs et les visées des ennemis de la classe ouvrière de Russie.

(*Pravda* de Pétrograd, juillet 1920).

Vladimir Iliitch Lénine

Bien que je soie partisan de la théorie qui affirme

que le rôle de l'individu dans le processus du développement de la culture est insignifiant, V. I. Lénine m'apparaît comme une source d'énergie sans l'influence de laquelle la Révolution russe n'aurait pu prendre la forme qu'elle a prise.

Un jour j'ai comparé Lénine, relativement, à Pierre le Grand, et l'on s'est moqué de cette comparaison, qu'on trouvait exagérée. Mais c'était justement une comparaison relative : pour moi, le rôle de Lénine comme réformateur social de la Russie est inférieur à son importance comme révolutionnaire mondial. Il n'est pas seulement l'homme à la volonté duquel l'histoire a confié la terrible tâche de remuer jusqu'au fond la fourmilière humaine, bigarrée, mal bâtie et paresseuse qu'on nomme la Russie ; sa volonté est un bélier infatigable, dont les coups ébranlent puissamment les Etats capitalistes d'Occident aux constructions monumentales, et les blocs séculaires des Empires despotiques exécrables de l'Orient.

Je continue à penser, comme je le pensais il y a deux ans, que pour Lénine, la Russie n'est que le matériel d'une expérience commencée à l'échelle mondiale planétaire. Auparavant cette idée, assombrie par un sentiment de pitié pour le peuple russe, m'indignait ; mais après avoir observé que le cours des évènements de la Révolution russe, en s'élargissant et en s'approfondissant, éveille et organise

de plus en plus des forces capables de détruire les bases du régime capitaliste, je trouve maintenant que si la Russie est destinée à servir d'objet d'expérience, il serait injuste d'en rendre responsable l'homme qui s'efforce de transformer l'énergie potentielle des masses laborieuses de Russie en énergie effective, en énergie cinétique.

Chacun reçoit ce qu'il a mérité, et cela est juste. Un peuple qui s'est corrompu dans l'atmosphère étouffante de la monarchie, un peuple dépourvu d'activité et de volonté, manquant de foi en lui-même, pas suffisamment « bourgeois » pour être fort dans la résistance, et pas assez fort pour tuer en lui la tendance misérable, mais tenace, vers le bien-être bourgeois, ce peuple, selon la logique de son histoire sans génie, doit évidemment vivre tous les drames et toutes les tragédies obligatoires pour un être passif et qui vit à l'époque d'une féroce lutte de classes, dont l'expression la plus répugnante est cette turpitude sanglante qu'on appelle la guerre de 1914-1918.

Bien entendu, je n'ai pas l'intention d'écrire un discours pour défendre ou justifier V. Lénine. Cela n'est nécessaire ni pour lui, ni pour moi. Mais je le connais un peu, et quand « les gens qui pensent objectivement » l'accusent d'être l'instigateur d'une guerre civile cruelle, de la Terreur, et d'autres crimes analogues, je me souviens de Lloyd George

qui, en 1913-1914, prononçait des discours élogieux à l'adresse du peuple allemand, quand il accompagnait une excursion d'instituteurs anglais en Allemagne et recevait des instituteurs allemands en Angleterre, et qui, dans le même temps, aiguisait des baïonnettes et fabriquait des obus destinés à mettre les Allemands en pièces.

Tous ces « grands hommes » ; le plus infâme cynique, Clemenceau ; le « naïf démocrate romantique » Woodrow Wilson ; les socialistes, qui votaient les crédits pour l'organisation de la guerre européenne ; les savants, qui découvraient les gaz asphyxiants, et autres horreurs ; les poètes, qui maudissaient, en 1914, les Allemands et, en 1918, les Anglais ; toute cette moisissure et cette rouille d'une vieille société en décomposition, c'est elle qui, de sa main abjecte, a porté une blessure profonde, peut-être mortelle, à la culture européenne ; c'est elle qui continue de martyriser avec sadisme le corps de la Russie, en contribuant à la continuation de la guerre civile, en étouffant notre pays par le blocus, en tuant ses petits enfants par la faim et le froid.

Les erreurs — s'il est nécessaire d'en parler — ne sont pas des crimes. Les erreurs de Lénine sont les erreurs d'un homme honnête, et il n'y a pas encore eu au monde un seul réformateur qui ait agi d'une manière infaillible. Mais eux, Lloyd George,

Clemenceau et Cie, agissent infailliblement, comme de véritables forçats, comme des assassins de profession, quand ils condamnent aux tourments de la faim et du froid tout un peuple, et quand ils favorisent la continuation d'une guerre civile tout à fait insensée, car, en dehors des bolcheviks, il n'y a pas en Russie de forces capables de prendre en mains le pouvoir et d'éveiller l'énergie du pays épuisé, énergie indispensable pour le travail productif.

*
* *

Pour en revenir à Lénine, je dois dire que mes sympathies personnelles pour lui ne jouent aucun rôle au moment où j'écris à son sujet. Je l'envisage comme un être soumis à mon observation, tout comme d'autres gens et d'autres phénomènes qui ne peuvent pas ne pas m'intéresser, en tant qu'écrivain racontant la vie de mon pays.

Voyez, cet homme prononce un discours à un meeting d'ouvriers ; il parle en termes extrêmement simples, avec une langue de fer, avec la logique d'une hache; mais dans ses rudes paroles je n'ai jamais entendu de démagogie grossière, ni aucune recherche banale de la belle phrase. Il parle toujours de la même chose : de la nécessité de supprimer jusqu'à la racine l'inégalité sociale des hommes et des moyens d'y parvenir. Cette antique vérité

retentit sur ses lèvres avec un son âpre, implacable ; on sent toujours qu'il croit inébranlablement en elle ; on sent combien est calme sa foi, foi d'un fanatique, mais d'un fanatique-savant, et non d'un métaphysicien, d'un mystique.

Il me semble que ce qui est individuel ne l'intéresse presque pas ; il ne pense qu'aux partis, aux masses, aux Etats, et en cela il a le don de la prévision, de l'intuition géniale d'un penseur-expérimentateur. Il possède cette heureuse clarté de pensée que l'on n'atteint que grâce à un travail intensif et ininterrompu.

Un Français me demandait un jour :

— Ne trouvez-vous pas que Lénine c'est une guillotine qui pense ?

— Pour moi, je comparerais le travail de sa pensée aux coups d'un marteau qui, doué de la vue, écrase et détruit précisément ce qui, depuis longtemps, doit disparaître.

Aux petits bourgeois de tous les pays Lénine doit naturellement apparaître comme un Attila, venu pour détruire la Rome du bien-être et du confort bourgeois, basés sur l'esclavage, le sang et le pillage. Mais de même que la Rome antique a mérité sa perte, de même les crimes du monde contemporain justifient la nécessité de sa destruction. C'est là une nécessité historique : rien, ni personne ne pourront l'écarter.

On entend s'élever des plaintes sur la valeur de la culture européenne, sur la nécessité de la défendre contre l'invasion des nouveaux Huns... Ces discours ne sont sincères et ne signifient quelque chose que dans la bouche d'un révolutionnaire ; mais dans la bouche des organisateurs et des complices du honteux massacre de 1914-1918, ce sont d'écœurants mensonges.

Le processus du développement de la culture, si l'on entend par ces mots le développement progressif de l'art, de la science, de la technique, et de l'« humanisation » des êtres qui accompagne ce développement et qui en résulte, ce processus, évidemment, ne peut-être ralenti par le fait nouveau qu'au travail culturel prendront une part active non plus des dizaines de milliers d'individus, mais des masses de plusieurs millions.

Parfois l'audace de l'imagination, obligatoire pour un homme de lettres, pose devant moi cette question :

« Comment Lénine voit-il le monde nouveau ? »

Et devant moi se déroule le tableau grandiose de la terre devenue une émeraude gigantesque ornée des facettes du travail d'une humanité libre. Tous les hommes sont raisonnables, et chacun a le sentiment de la responsabilité personnelle pour tout ce qui est fait par lui et autour de lui. Partout, des villes-jardins renferment de majestueux palais ;

partout travaillent pour l'homme les forces de la nature soumises et organisées par son esprit, et lui-même est devenu — enfin ! — le maître effectif des éléments. Son énergie physique ne se perd plus en un travail grossier et sale ; elle se transforme en énergie spirituelle, et toute sa puissance est consacrée à l'étude des problèmes fondamentaux de la vie, à la solution desquels se heurte en vain depuis des siècles la pensée ébranlée, morcelée par les efforts nécessaires pour expliquer et justifier les phénomènes de la lutte sociale, épuisée par le drame inévitable de la reconnaissance de deux principes inconciliables.

Devenu plus noble sous le rapport de la technique, plus judicieux au point de vue social, le travail est devenu la jouissance de l'homme. Réellement affranchie, enfin, la raison de l'homme — le principe le plus précieux au monde — est devenue intrépide.

Intrépidité de l'esprit et sagacité profonde en matière politique, tels sont les traits essentiels de la nature de Lénine. Le monde n'avait jamais entendu la langue que parle la diplomatie inspirée par lui. Certes, c'est une langue qui déchire grossièrement les oreilles délicates des diplomates en fracs et en smokings, mais c'est une langue terriblement véridique. Et la vérité sera grossière jusqu'à ce que nous, les hommes, nous ne l'aurons pas nous-mêmes

embellie, comme notre musique, qui est une des belles vérités créées par nous.

Je ne pense pas que j'aie prêté à Lénine des rêves qui lui sont étrangers ; je ne pense pas que je « romantise » cet homme ; je ne puis me le représenter à moi-même sans ce superbe rêve de bonheur futur de tous les êtres, et d'une vie lumineuse et joyeuse. Plus un homme est grand, plus hardi est son rêve.

Lénine est plus homme que quiconque de nos contemporains, et bien que sa pensée soit évidemment occupée, avant tout, de combinaisons politiques, qu'un romantique doit qualifier « d'étroitement pratiques », je suis persuadé qu'à ses rares minutes de détente, cette pensée militante se laisse emporter vers un avenir de beauté bien plus loin et voit beaucoup plus que je ne puis me le figurer moi-même.

*
* *

Le but fondamental de toute la vie de Lénine, c'est le bonheur de l'humanité, et c'est pourquoi il doit fatalement entrevoir dans le lointain des siècles à venir le terme de ce processus magnifique, à l'origine duquel s'est consacrée toute sa volonté avec le courage d'un ascète. Il est idéaliste, si l'on comprend par cette expression la réunion de toutes les forces de la nature humaine en une seule idée :

l'idée du bonheur général. Sa vie privée est telle qu'à une époque de grande foi religieuse on aurait considéré Lénine comme un saint.

Je sais : cela mettra en fureur les petits bourgeois ; beaucoup de camarades se moqueront, et Lénine lui-même partira d'un joyeux éclat de rire. Saint, c'est là effectivement un terme paradoxal et comique appliqué à un homme pour lequel « il n'y a absolument rien de saint », comme a dit de lui le vieil « homme de Dieu », l'ex-révolutionnaire N. Tchaïkovski. Un saint, Lénine, que le chef des conservateurs anglais, M. Churchill, homme de bonne éducation et de haute culture, considère comme « l'homme le plus féroce et le plus exécrable ! »

Mais, l'honorable personnage ne pourra nier que la sainteté de l'Eglise a rarement exclu la férocité et la cruauté : témoins les luttes sanglantes des Pères de l'Eglise aux Conciles œcuméniques, l'Inquisition, et quantité d'autres abominations. D'autre part, le domaine de l'activité civique a donné naissance dans tous les temps à un nombre beaucoup plus grand de gens vraiment saints, si l'on comprend sous ce terme de sainteté le dévouement désintéressé, intrépide, aux intérêts du peuple, de la liberté, de la vérité.

Réaliste sévère, politicien spirituel, Lénine devient peu à peu un personnage légendaire. Et cela est bien.

Des villages lointains de l'Inde, parcourant des centaines de verstes par des sentiers de montagne et à travers des forêts, en cachette, risquant leur vie, arrivent à Caboul, à la mission russe, des Hindous écrasés sous le joug séculaire des fonctionnaires britanniques ; ils arrivent et demandent :

— Qui est-ce, Lénine ?

Et à l'autre extrémité de la terre, l'on entend des ouvriers norvégiens dire à un Russe indifférent :

— Lénine, c'est le gars le plus honnête. Il n'a pas encore eu son pareil sur la terre.

Je dis : cela est bien. La plupart des gens ont absolument besoin de croire pour pouvoir commencer à agir. Ce serait trop long d'attendre qu'ils se mettent à penser et à comprendre, et pendant ce temps le mauvais génie du capital les étouffe de plus en plus vite par la misère, l'alcoolisme, l'épuisement.

*
* *

Il me semble aussi nécessaire de noter que Lénine n'est pas exempt des entraînements de l'amitié, et qu'en général rien de ce qui est humain ne lui est étranger. L'on éprouve un vague sentiment de gêne et de ridicule à parler de cela, mais les petits bourgeois du monde entier sont si effrayés, et M. Churchill, les yeux fixés sur l'Orient, s'irrite

si furieusement et d'une manière si nuisible pour sa santé ! Comme j'ai bon cœur, je me crois obligé de rassurer quelque peu les gens effrayés, irrités, et tous les ennemis du chef du « bolchevisme ».

Il arrive que Lénine estime les qualités des gens en leur propre faveur et au détriment de la cause. Mais presque toujours ses jugements défavorables — et qui paraissent d'abord non fondés — sont confirmés inévitablement par la conduite des gens qu'il avait jugés défavorablement avant d'avoir vu les résultats de leur activité. Cela prouve peut-être que Lénine sent mieux les défauts que les qualités des gens, mais aussi qu'en général et partout il y a beaucoup plus de gens mauvais que de gens utiles.

Parfois, chez ce rude politique brille la flamme d'une tendresse presque féminine pour l'homme, et je suis sûr que la terreur lui fait éprouver des souffrances insupportables, bien qu'il sache très habilement les dissimuler. Il est invraisemblable et inadmissible que des hommes, destinés par l'histoire à cette contradiction inconciliable : tuer les uns pour la liberté des autres, n'éprouvent pas des tourments qui accablent l'âme. Je connais des yeux, dans lesquels cette douleur cuisante s'est figée pour toujours, pour toute la vie. Tout meurtre me répugne organiquement, mais ces gens sont des mar-

tyrs, et jamais ma conscience ne me permettrait de les condamner.

Je remarque que, parlant de Lénine, l'on a involontairement envie de parler de toutes choses — et évidemment, il ne peut en être autrement quand on parle d'un homme qui est au centre et au-dessus de tout. Bien entendu, l'on peut dire sur lui, en particulier, beaucoup plus de choses que ce qui est dit ici. Mais je suis gêné par la modestie de cet homme, absolument dépourvu d'ambition : je sais que le peu que j'ai dit lui paraîtra superflu, exagéré et ridicule. Soit, qu'il se mette à rire, comme il le fait si bien ; mais j'espère que beaucoup de gens ne liront pas ces lignes sans profit pour eux-mêmes.

Dans ces lignes, il s'agissait d'un homme, qui a eu l'audace de commencer le processus de la Révolution sociale européenne dans un pays où bon nombre de paysans veulent devenir des bourgeois repus, et rien que cela. Cette audace, beaucoup la regardent comme une folie. J'ai commencé mon travail d'instigateur de l'esprit révolutionnaire par un hymne à la « folie des braves ».

Il fut un temps où une pitié naturelle pour le peuple russe m'avait poussé à considérer cette folie presque comme un crime. Mais maintenant, lorsque je vois que ce peuple sait beaucoup mieux souffrir en patience que travailler consciemment et honnêtement, je chante de nouveau un hymne à la folie

sacrée des braves. Et parmi eux, Vladimir Lénine est le premier et le plus fou.

(*Internationale Communiste*, n° 12, 20 juillet 1920).

Une lettre de Gorki à Wells

Le 26 avril 1920, le *Times* a publié les impressions d'un Anglais récemment revenu de Russie. Entre autres choses, il raconte que l'on a trouvé des doigts humains dans le bouillon servi dans une des cuisines communales de Pétrograd. Si cette stupide absurdité avait été publiée dans une feuille obscure dont l'objet serait d'en appeler aux plus bas instincts des masses, je n'aurais accordé aucune attention aux ragots d'un individu furieux et fort peu spirituel, mais comme le *Times* a jugé bon de raconter cette histoire, je tiens à vous informer que l'histoire est fausse.

Croyez-moi, mon cher Wells, nous, Russes, nous n'avons pas encore atteint le stade du cannibalisme, et c'est ma conviction que nous ne l'atteindrons pas, en dépit des efforts faits par les puissances occidentales, hautement civilisées, pour créer ici des conditions qui forceraient les Russes à tomber dans la sauvagerie et la dégénérescence.

Nous vivons en des temps où même l'imagination la plus pervertie et la plus criminelle ne saurait

forger un mensonge ou une calomnie qui pourraient être plus terribles et plus dégradants que l'actuelle vérité. Une de ces vérités révoltantes est la chasse à courre organisée contre la Russie, un pays qui consacre toute sa puissance créatrice à une expérience sociale de la plus haute importance et d'une signification très grande pour l'humanité en général.

Nous, Russes, nous devrions être laissés soit à notre sagesse, soit à notre folie. Dans l'un et l'autre cas, nous aurions fourni au reste de l'Europe un spectacle instructif. Et cependant l'Europe, représentée par la Grande-Bretagne et la France, essaie de nous étrangler. Je ne crois pas que l'Europe puisse y parvenir, mais il est possible que sa politique envers la Russie pousse les Russes dans la direction de l'Asie. Ne prévoyez-vous pas, dans cette union possible avec les nationalités asiatiques, une menace terrible pour la culture européenne ? En ce qui me concerne, cette question m'obsède comme un cauchemar.

Permettez-moi, pour conclure, de vous dire quelques mots sur Lénine. Il a été affirmé dans le *Times* que cet homme s'entoure d'un luxe asiatique, semi-barbare. C'est une invention honteuse. Lénine est dénué de l'amour du pouvoir. Il est puritain de nature, et vit aussi simplement et aussi modestement au Kremlin que lorsqu'il était « émigré » à Paris.

C'est un grand homme et un honnête homme. Son rôle en Russie est celui d'une charrue colossale qui retourne infatigablement un sol en friche.

Croyez-moi, je ne ferme pas les yeux sur les manifestations négatives causées par la guerre et la révolution, mais, en même temps, je ne puis m'empêcher de voir la naissance dans la nation russe d'une force de volonté créatrice qui, pas à pas, est en train de transformer notre peuple en une puissance effectivement civilisée. Et, pour moi, c'est là le commencement des commencements, car au commencement était l'action.

(*Internationale Communiste*, juillet 1920).

La révolte des esclaves

J'ai reçu une série de lettres de différentes personnes. Elles ont toutes un ton désespéré et révèlent une peur mortelle. On sent que ceux qui les ont écrites ont traversé bien des heures, bien des journées sombres, que leur cœur est torturé par des pensées inquiétantes qui les empêchent de dormir.

« Qu'est devenu le bon peuple russe ? Pourquoi s'est-il transformé subitement en une bête de proie, avide de sang ? » m'écrit une dame sur un papier parfumé. « Le Christ est oublié, ses doc-

trines déshonorées », m'écrit le comte de F... « Etes-vous satisfait ? Qu'est devenu le grand principe de l'amour du prochain ? L'influence de l'école et de l'église ? » me demande Ch. Brouteim de Tambov.

Les uns grondent et menacent, les autres se bornent à pleurnicher. Tous sont excités, déprimés, saisis de peur à l'idée de traverser cette époque tragique et noble. Comme je ne puis répondre isolément à chacun d'eux, je leur réponds ici, à tous à la fois :

« Messieurs et Mesdames,

« Les jours d'expiation de votre criminelle indifférence vis-à-vis de la vie du peuple sont arrivés. Tout ce que vous éprouvez, tout ce qui vous tourmente — vous l'avez mérité. Et je ne peux vous dire et vous souhaiter qu'une chose : que soit réalisé par vous plus profondément et plus intensément encore toute l'horreur de cette vie que vous vous êtes créée à vous-mêmes. Que vos cœurs soient plus anxieux encore, que les larmes troublent votre sommeil, que le vent de folie et de cruauté qui passe sur notre pays vous brûle comme le feu ! Vous le méritez. Vous serez anéantis, mais il se peut aussi que tout ce qui reste encore de sain et d'honnête en votre âme sera purifié de la malpropreté et de la bassesse qui s'y étaient implantées

— votre âme, dont vous avez pris si peu de soin, votre âme remplie d'avidité, de mensonges, d'esprit de domination, en un mot de tous les instincts les plus vils !

« Madame, vous voulez savoir ce qui est arrivé au peuple ? Il a perdu patience. Il s'est tu pendant longtemps ; pendant longtemps, sans bouger, il s'est soumis à la violence ; pendant longtemps, son dos asservi a porté tout le poids de la vie des puissants. Mais à présent, il n'en peut plus. Et cependant, il est loin encore d'avoir secoué de ses épaules le poids dont on l'avait chargé. Vous vous effrayez trop tôt, chère madame. A franchement parler, qu'aurait donc pu devenir le peuple, sinon une bête de proie ? Qu'avez-vous fait pour qu'il en soit autrement ? Lui avez-vous inculqué quoi que ce soit de raisonnable, avez-vous semé la moindre semence de bonté en son âme ?

« Pendant toute votre vie, vous lui avez pris son travail, sa dernière bouchée de pain, sans même comprendre que vous le lésiez. Vous viviez sans vous demander ce qui vous faisait vivre, quelle était la force qui vous soutenait. Par l'éclat de vos toilettes, vous excitiez l'envie des pauvres et des malheureux ; lorsque vous alliez à la campagne et viviez près des moujiks, vous les regardiez de votre hauteur comme s'ils étaient d'une race inférieure. Ceux-ci cependant comprenaient. Ce

sont des êtres sensibles et bons par nature, mais vous les avez rendus méchants. Vous célébriez des fêtes auxquelles les déshérités n'avaient point part, et vous voudriez qu'ils fussent reconnaissants? Vos chants, votre musique ne pouvaient pas édifier des hommes affamés. Vos airs de condescendance méprisante pour le moujik ne pouvaient pas éveiller en son âme une estime pour vous. Qu'avez-vous fait pour lui ? Vous êtes-vous occupés d'améliorer son cœur ? Non, vous l'avez rendu cruel. Avez-vous désiré qu'il soit plus intelligent ? Non, vous n'y avez pas même pensé. Le moujik était pour vous une bête de somme ; il vous arrivait de vous entretenir avec lui comme avec un sauvage, mais vous n'avez jamais vu en lui un être humain. Quoi d'étonnant alors qu'il soit pour vous un animal féroce ?

« Chère madame ! Votre question n'exprime pas seulement votre méconnaissance de la vie, mais aussi l'hypocrisie du pêcheur qui, sentant bien qu'il a péché, ne veut pas reconnaître ses péchés ouvertement.

« Vous saviez, vous ne pouviez vous empêcher de voir comment vivait le moujik. L'homme qui est battu doit forcément se venger tôt ou tard. L'homme pour lequel on n'a pas de pitié ne connaît pas la pitié. C'est clair. Mieux encore : ce n'est que juste. Comprenez-moi donc : Ce qu'il y a de

plus terrible, ce n'est pas de se battre, mais c'est de ne pouvoir faire autrement que de se battre ; ce n'est pas de ne pas éveiller la pitié, mais bien de ne pas *pouvoir* l'éveiller. Comment pouvez-vous chercher la pitié dans un cœur dans lequel vous avez semé la vengeance ?

« Chère madame ! A Kiev, le bon peuple russe a jeté par les fenêtres de sa maison Brodski, un grand industriel connu. La gouvernante elle aussi fut précipitée dans la rue. Mais un petit canari qui se trouvait dans sa cage fut épargné. Méditez ce fait. Le petit canari a éveillé une sorte de pitié, tandis que l'homme était jeté par la fenêtre. Il y avait donc place pour la pitié dans le cœur des révoltés. Mais cette pitié n'était pas pour l'homme, qui ne l'avait pas méritée. C'est en cela qu'est toute l'horreur et toute la tragédie.

« Chère madame, êtes-vous bien persuadée que vous ayez le droit de demander qu'on se conduise vis-à-vis de vous comme vis-à-vis d'un être humain, alors que vous-même, pendant toute votre vie, avez été sans pitié pour votre prochain et n'avez pas reconnu en lui votre égal. Vous écrivez des lettres, vous êtes instruite. Vous avez probablement aussi lu des livres dans lesquels on décrit la vie des moujiks. A quoi pouvez-vous donc vous attendre de la part du paysan, lorsque, sachant comment il vivait, vous n'avez rien fait pour amé-

liorer son existence ? Et maintenant, c'est vous qui êtes les misérables. Et vous voilà écrivant d'une main que la peur fait trembler, des lettres de désespoir à un homme qui — vous devriez le savoir — ne peut ni dissiper vos craintes, ni adoucir votre chagrin. Certes, non.

« L'expiation est dans l'ordre des choses. Nous vivons dans un pays où jusqu'à ces derniers jours les hommes furent fouettés avec des nagaïkas, et bastonnés à mort ; dans un pays où des côtes furent cassées, des figures mutilées par plaisir ; dans lequel les violences faites aux hommes n'avaient pas de limites ; dans lequel les tortures furent variées à l'infini jusqu'à rendre fou de dégoût et de honte. Un peuple élevé à une école qui rappelle de façon triviale les tourments de l'enfer, un peuple élevé à coups de poing, de verges, et de nagaïkas, ne peut avoir le cœur tendre. Un peuple que les agents de la police ont piétiné sera capable à son tour de marcher sur le corps des autres. Dans un pays où l'iniquité régna pendant si longtemps, il est difficile au peuple de réaliser du jour au lendemain la puissance du droit. L'on ne peut exiger de celui qui n'a pas connu la justice qu'il soit juste. Tout se comprend, dans un monde où vous, Madame, et la société, avez permis sans protester que l'homme fût violenté de toutes façons. Les hommes ressentent.

plus profondément aujourd'hui qu'il y a cinquante ans le soufflet que votre père donna alors à son laquais.

Les hommes se sont développés ; et au fur et à mesure qu'ils se développaient, le sentiment de la dignité personnelle croissait en eux, et cependant on continuait à les traiter comme des esclaves, à ne voir en eux que des animaux. Chère madame ! N'exigez pas des hommes ce que vous ne leur avez pas donné. Vous n'avez pas droit à la pitié ; la pitié vous est inconnue. Le peuple a été tourmenté et continue à être tourmenté par tous ceux qui avaient ou ont encore une prise quelconque sur lui. Maintenant que le tsarisme et le capitalisme ont amené le pays à la révolution, toutes les forces obscures du peuple se sont déchaînées, tout ce qui a été réprimé pendant des siècles a fait explosion, et la vengeance éclate de toutes parts.

« Il y a cependant dans le pays une autre force, une force lumineuse, animée d'une grande pensée, inspirée par le rêve éblouissant d'un royaume de justice, de liberté, de beauté... Mais à quoi bon, chère madame, décrire en paroles la beauté et la grandeur de la mer, à qui n'a plus d'yeux pour les voir. »

TROISIÈME PARTIE

CONTES, RECITS, PAGES DE CRITIQUES

Cauchemar

Petite, svelte, élégamment vêtue, elle vint me voir un matin que le soleil entrait par la fenêtre de ma chambre, elle vint et s'assit de telle sorte que les rayons du soleil enveloppaient son cou et ses épaules et doraient ses cheveux blonds.

Elle était très jeune, à en juger par ses gestes, et fort bien élevée.

Ses yeux gris riaient du rire nerveux d'un enfant qui est en proie à un certain trouble et qui s'irrite de ne pouvoir dominer son trouble.

Dégantant sa main fine et me regardant un peu en dessous, elle commença, à mi-voix :

— Je sais, mon irruption est hardie ; vous êtes si occupé. Vous êtes très occupé.

— Oui.

— Evidemment, dit-elle, en hochant la tête et en relevant ses jolies paupières. Maintenant, tous les locataires de ma maison s'apprêtent à déménager...

Elle soupira, et les yeux fixés sur sa cheville chaussée d'élégantes bottines, elle continua :

— Je ne vous retiendrai pas, il me faut tout juste cinq minutes. Je veux que vous me sauviez.

Je lui répondis, en souriant :

— Si une personne croit qu'on peut la sauver en cinq minutes, elle est, à mon avis, encore loin de sa perte...

Mais la jeune femme, me regardant bien en face de ses yeux clairs, me dit d'une voix précipitée ;

— Voyez-vous, j'étais agent de l'Okhrana... Oh ! comme vous... quels yeux vous faites... ?

Je me taisais, et souriais stupidement sans la croire. Je m'efforçais de me dominer. J'étais sûr qu'elle venait m'apporter des vers, un conte...

— C'est très mal, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle d'une voix douce.

— Vous plaisantez !

— Mais non, je ne plaisante pas. C'est très mal ?

Affaissé, je murmurai : « vous venez vous-même de qualifier votre acte ».

— Oui, bien sûr, je sais, dit-elle en soupirant, et elle s'assit plus commodément dans le fauteuil.

Je lus sur son visage une expression de désenchantement. Les doigts menus de sa main élégante

jouaient lentement avec la chaînette d'un médaillon. Un rayon de soleil donnait à son oreille des reflets de corail. Elle avait un air de printemps, un air de fête.

D'une voix rapide, confuse et distraite, comme si elle racontait une gaminerie, elle me dit :

— C'est arrivé il y a trois ans... un petit peu moins. J'ai eu un roman. J'ai aimé un officier, qui est devenu ensuite adjudant de gendarmerie, et alors... Je venais seulement de quitter le lycée. Je suivais des cours. Chez nous se réunissaient des gens sérieux, des hommes politiques... je n'aime pas la politique, je n'y comprends rien. Il m'a demandé de l'aider. « Au nom de l'amour, on peut tout. Vous consentez, me dit-il ?»

« Il faut tout accorder, quand on aime. Et je l'aimais beaucoup. Et puis ces gens-là sont si désagréables ; ils critiquent tout. Mes camarades aux cours pédagogiques ne me plaisaient pas non plus, sauf une ».

Son balbutiement enfantin me persuadait de plus en plus qu'elle ne comprenait pas sa faute, que le crime pour elle, ce n'était qu'une gaminerie dont le souvenir est désagréable. Je lui demandai :

— Vous étiez payée ?

— Oh ! non ! Cependant...

Elle songea pendant quelques secondes, en regardant une bague à son doigt.

— Il m'a donné différentes choses. Tenez, cette bague et ce médaillon, et puis encore... Mais peut-être... c'était là le paiement ? Et de petites larmes perlèrent à ses yeux.

— Lui, c'est un homme qui n'est pas honnête, je le sais. Ecoutez, s'écria-t-elle alors d'une voix assourdie, si l'on publie mon nom, que vais-je devenir? Vous devez me sauver ; je suis jeune, j'aime tant la vie, le monde, les livres...

Je regardais cette femme, et le soleil printanier me paraissait de trop, pour elle comme pour moi. Un jour sombre, du brouillard, de la pluie et de la boue dans les rues, des gens silencieux et abattus, tout cela aurait été plus en harmonie avec son récit, que l'éclat printanier du ciel et les voix chaudes des gens.

Que dire à un être semblable ? Je ne trouvais rien qui pût aller au cœur et à l'esprit de cette femme, vêtue d'un corsage clair et largement décolleté.

L'anneau d'or avec son rubis sanglant serrait fortement son doigt ; elle s'amusait du jeu du soleil dans les facettes de la pierre, et tissait ses paroles sur la trame capricieuse de ses sensations.

— « Par amour, on fait souvent le mal », dit-elle de sa petite voix, comme si elle répétait une phrase banale lue sur l'écran d'un cinéma. Puis elle se pencha vers moi, et ses yeux eurent un regard étrange.

— Je ne puis vous aider d'aucune manière !

— Vraiment ? demanda-t-elle doucement.

— Je suis tout à fait certain que je ne puis rien.

— Mais... peut-être...

Elle se mit à parler d'une voix caressante de la bonté de l'homme, de son cœur compatissant, du pardon accordé aux pécheurs par le Christ. Dans l'échancrure de son corsage, je vis ses seins et fermai involontairement les yeux. La canaille qui avait corrompu cet être, qui avait trafiqué de l'honnêteté, avait caressé ces seins et éprouvé les mêmes transports qu'un honnête homme qui embrasse une femme aimée. Et j'éprouvais comme le besoin de prendre quelqu'un à témoin et de demander : Est-ce que cela est juste ?

— Regardez comme je suis jeune, et cependant, ces derniers jours, je me sens devenir vieille femme. Tout le monde est gai, tout le monde se réjouit, mais moi je ne peux pas. Pourquoi, pourquoi ?

Sa question avait une intonation sincère. Elle se courba, appuya ses coudes sur ses genoux, et se mordit les lèvres. Son visage pâlit, et l'éclat de ses yeux se ternit. Elle ressemblait à une fleur écrasée par un lourd talon.

— Vous avez livré beaucoup de gens ?

— Je n'ai pas compté, évidemment. Je ne lui parlais que de ceux qui me déplaisaient particulièrement.

— Vous savez ce qu'ont fait d'eux les gendarmes?

— Non, cela ne m'intéressait pas. Sans doute, j'ai appris qu'on en a mis cèrtains en prison, qu'on en a exilé d'autres, mais je ne m'occupais pas de politique...

Elle parlait de cela d'une voix indifférente, comme s'il s'agissait d'un passé lointain, sans intérêt.

Elle était calme ; pas d'exclamations hystériques, pas de cris d'une conscience tourmentée, rien qui trahit la souffrance. Il est probable qu'après une petite brouille avec son amant elle se sentait plus mal, plus émue. Après avoir parlé deux ou trois minutes encore, elle se leva, inclina gentiment la tête, et de la marche légère d'une femme qui aime la danse, elle alla vers la porte, en me jetant ces mots :

« Comme les gens sont cruels, quand on y pense ! »

J'avais envie de lui dire : « Vous avez un peu tardé à y penser », mais je me tus par un violent effort de volonté, et je dissimulai ma colère.

S'arrêtant à la porte, et tournant joliment le cou, elle me dit encore par dessus son épaule :

« Mais que vont devenir mes parents, mes amis, quand on publiera mon nom ? songez-y ! »

— Pourquoi n'y avez-vous pas songé vous-même ?

— Qui aurait pu penser aussi que la révolution

éclaterait ? s'écria-t-elle. Alors vous ne pouvez rien faire pour moi ?

Je lui dis, sans élever la voix :

— Pour vous, rien.

Elle s'en alla.



J'ai connu Gourevitch, Azev Serebriakov, et beaucoup d'autres traîtres. Plus d'une dizaine de ceux qui figuraient sur les listes récemment publiées m'étaient connus ; ils m'appelaient « camarade » ; je les croyais, bien entendu. Quand on démasqua l'un après l'autre chacun de ces noms, il me sembla que quelqu'un, avec une ironique méchanceté, me crachait sur le cœur. Ce fut là un des coups les plus rudes portés à ma foi dans l'Humanité. Mais le crime le plus horrible, c'est le crime d'un enfant.

Quand cette femme sortit, je me demandai avec le calme absolu du désespoir : « Le temps n'est-il pas venu de me suicider ?

Deux ou trois jours après, elle revint, vêtue de noir, plus élégante encore. En costume de deuil, elle était plus grande ; son frais visage avait une expression plus posée, plus sérieuse. Elle devait aimer les pierres de couleur, car son corsage était fermé par une broche ornée d'almandines, et elle avait encore au cou, attaché par une chaînette d'or, un pendentif fait d'un gros rubis.

— Je comprends que ma présence vous soit odieuse, me dit-elle, mai je n'ai personne à qui demander conseil, sinon à vous. Je m'étais laissée aller à croire en vous ; il me semblait que vous aimiez même les gens coupables, et vous êtes si sec, si dur. C'est étrange.

— Oui, c'est étrange, dis-je après elle, et je ris en pensant comme la vie écrase cyniquement les gens. Et je me sens en quelque sorte coupable en présence de cette femme. De quoi ? je ne comprends pas.

Elle me raconte alors qu'il y a un homme qui est prêt à l'épouser : « Il a un certain âge, évidemment ; il est même vieux, mais... que faire ? Si je change de nom, je ne serai plus...

Et souriant, presque gaiement, elle répéta :

— Je ne serai plus telle que je suis maintenant, n'est-ce pas ?

J'ai envie de lui dire :

« Madame, même si la terre s'écroulait et se dispersait en poussière dans l'espace, je présume que vous resteriez tout de même telle que vous êtes. Et si, par un miracle de notre volonté disparaissaient sur la terre, le monde, l'amour, et le bonheur inconnu de nous, je pense que vous resteriez semblable à vous-même. Mais parler avec elle, c'est inutile ; elle est trop profondément persuadée que l'on pardonne tout à une jolie femme.

Je lui dis :

— Si vous pensez que cela vous aidera à...

— Ah ! je ne sais ce qu'il faut penser. Tout simplement, j'ai peur.

Elle parle capricieusement, toujours sur le ton d'un enfant qui a fait une bêtise et qui veut qu'on l'oublie. Je me tais. Elle me dit alors :

— Vous pourriez peut-être remplacer mon père à mon mariage ? Je n'ai pas de père... C'est-à-dire que mon père a divorcé avec ma mère. Je ne l'aime pas, mais je le vois. Faites cela, je vous en prie !

Je lui réponds non de la tête. Alors elle se jette à mes genoux, et me dit :

« Je vous en prie, écoutez-moi ! »

Dans ses gestes rien de théâtral. Elle s'efforce seulement de me rappeler qu'elle est une femme, et elle veut que je me sente un homme devant elle.

La tête joliment renversée, les seins en avant, elle est comme une fleur vénéneuse, et sa charmante petite tête ressemble au pistil au milieu des pétales noirs de son corsage de dentelle.

« Voulez-vous ? je serai votre maîtresse, votre *fille de joie*, me dit-elle, je ne sais pourquoi, en français.

Je m'écarte d'elle. Elle se relève avec souplesse et s'écrie :

« Ah ! vos belles phrases sur l'amour, sur la compassion ; mensonges ! Tout cela, ce n'est que mensonges ! Tout cela ! Ce que vous avez écrit sur les femmes — et avec vous, elles ont toujours raison — c'est aussi un mensonge ! Adieu ».

Puis en sortant, elle me jeta d'un ton ferme et méchant : « Vous m'avez perdue » !

Elle disparut, après avoir attaché à mon âme une ombre noire. Peut-être n'y a-t-il là que des paroles en l'air, de jolies phrases, mais elle m'a jeté dans le buisson épineux de pensées douloureuses sur elle, sur moi-même. Je ne puis pas exprimer autrement ce que je ressens : à mon âme s'est collée une ombre noire et lourde. Vraisemblablement ce n'étaient là que des mots stupides. Comme tous les mots. Mais ne suis-je pas responsable pour toutes les saletés de la vie qui bouillonne autour de moi, ne suis-je pas responsable pour cette vie qui est éclaboussée à son aurore par la boue de la trahison ?

Dans la rue, j'entends bruire les masses du peuple enfin libéré, et à travers les vitres m'arrive le bourdonnement de centaines de voix.

La ville est comme une ruche au printemps, quand les abeilles se sont réveillées, et il me semble que j'entends le son frais et aigu de mots nouveaux, et que je sens s'élaborer le miel et la cire de nouvelles pensées.

Et cela me réjouit.

Mais j'ai la sensation d'être comme cloué à une paroi pourrie, d'être crucifié par la pensée poignante d'un être violenté, auquel je ne peux pas venir en aide, d'aucune manière, jamais...

(*Novaïa Jizn*, 16 mai 1917)

Le Citoyen de Miamline

Dans la charmante ville de Miamline (1) vivait un petit homme nommé Mikiechka ; il vivait dans la crasse et dans la misère.

Autour de lui coulent à torrent les saletés, et lui, sans rien faire, obstinément irrésolu, ne se nettoie pas, ne se lave pas, mais lance d'une voix sauvage ses plaintes au Seigneur :

« Seigneur, Seigneur ! Quelle abominable vie je mène, dans quelle saleté ! Même les cochons se moquent de moi ! Tu m'as oublié, Seigneur ! »

Il se lamente, il gémit à l'infini, puis il va se coucher et rêve :

« Si seulement le diable me donnait une bonne petite réforme en récompense de ma sagesse et de ma piété ! Il faudrait bien que je me lave, que je me purifie... »

(1) Miamline, mot forgé sur le verbe russe *miamlit*: parler, vivre nonchalamment.

Mais le diable se rit encore plus de lui. Il a remis l'exécution de toutes les lois naturelles jusqu'à la venue de « temps meilleurs », et chaque jour il exerce son autorité sur Mikiechka avec de petites circulaires dans le genre de celle-ci :

« Le silence est de rigueur. Les contrevenants seront punis de mort... jusqu'à la septième génération. »

Ou encore :

« Il est ordonné d'aimer sincèrement l'autorité. Les contrevenants seront condamnés à... »

Mikiechka lit les circulaires, et regarde tout autour de lui :

A Miamline, on garde le silence ; à Dremova (1), on aime l'autorité ; à Vorgorod (2), les habitants se volent les uns les autres leurs « laptis » (3).

Mikiechka soupire :

« Seigneur ! quelle vie est-ce là ? Si seulement il arrivait quelque chose... »

Et soudain, un soldat arrive dans le pays.

On sait qu'un soldat ne craint rien. Il chasse le diable ; il l'enferme dans un sombre souterrain, dans un puits profond.

Puis, plongeant la main dans son gilet, il en

(1) Littéralement : « ville de rêveurs ».
(2) « Ville de voleurs ».
(3) Bandes de toile dont les paysans russes entourent leurs pieds.

retire un million de roubles qu'il donne d'un geste généreux à Mikiechka :

« Tiens, pauvre miséreux ! Va au bain, lave-toi, arrange-toi, sois homme. Il est bien temps ».

Après avoir donné le million, le soldat disparut à sa manière, comme s'il n'avait jamais existé.

Je vous prie de ne pas oublier que tout ceci est un conte. Mikiechka resta seul avec son million dans la main. Qu'en faire ? Depuis longtemps, à cause des circulaires, il était déshabitué de toute action. Il ne savait faire qu'une chose : se lamenter. Cependant, il alla au bazar ; il s'acheta du coutil rouge pour une chemise, et encore des pantalons. Il mit ses nouveaux vêtements sur sa peau sale. Et le voilà qui traîne par les rues jour et nuit, en semaine comme les dimanches et fêtes ; il fait le difficile ; il fait le vantard ; il porte la casquette sur l'oreille, la cervelle aussi.

Voilà longtemps, dit-il, que j'aurais pu faire ça, mais je n'avais pas envie. Nous, les miamlinais, nous sommes un grand peuple ; le diable ne nous effraie pas plus qu'une puce. Il nous a suffi de vouloir, et voilà : l'affaire est faite !

Mikiechka se balada ainsi une semaine, un mois ; il chanta toutes les chansons qu'il connaissait, comme « Souvenir éternel » et « Repos aux héros sacrés ». Il fut dégoûté des fêtes ; mais travailler,

il n'en avait nulle envie. L'ennui le prit alors. Manque d'habitude.

Tout de même, ce n'était plus ça : plus de sergent de ville, une autorité... pas authentique, mais recrutée parmi les voisins. Personne devant qui trembler, ce n'était pas bien, c'était insolite ! Mikiechka bougonne :

« Auparavant, du temps du diable, il y avait plus d'ordre. On nettoyait les rues comme il faut ; à chaque carrefour, il y avait un vrai sergent de ville. Alors, quand on allait quelque part, il criait : Tiens ta droite ! — Mais maintenant, va comme tu veux, personne ne te dira rien. Comme ça, on peut aller bien loin. Et déjà il y en a qui... »

Et Mikiechka devient de plus en plus sombre. Le dégoût le prend. Il regarde son million, et se fâche :

« A quoi bon ce million ? D'autres ont davantage ! Ah ! si on m'avait donné d'un coup un milliard, et encore... Mais un million ! Qu'est-ce que je vais faire avec ça ? Maintenant, on voit une simple poule prendre les airs d'un aigle, et c'est pour ça qu'elle coûte soixante roubles ! Et moi, j'ai en tout et pour tout un million ! »

Là-dessus, Mikiechka est tout joyeux d'avoir trouvé un prétexte à ses lamentations habituelles.

Il erre dans les rues sales et hurle :

« Donnez-moi un milliard ! Je ne peux rien faire !

Quelle vie est-ce que je mène! Les rues ne sont pas nettoyées ; il n'y a pas de police ; partout, le désordre! Donnez-moi un milliard, autrement je ne veux plus vivre! »

Soudain, une vieille taupe surgit de dessous terre, et dit à Mikiechka :

« Espèce d'imbécile, qu'as-tu à hurler? A qui adresses-tu ta demande? Tu vois bien, c'est à toi-même que tu t'adresses... »

Mais Mikiechka continue :

« Il me faut un milliard! Les rues ne sont pas nettoyées, les allumettes sont chères; il n'y a pas d'ordre... »

Et le conte n'est pas fini ; mais la suite est inconvenante.

(*Novaïa Jizn*, 9 mai 1917).

L'ampoule électrique

Une personne arrivée de Sibérie m'a fait le récit suivant :

J'étais assis sur le quai d'une gare, distante d'environ cent verstes d'Omsk, quand je vis venir vers moi un solide moujik, la pipe aux lèvres ; il s'assit tout près de moi. « Vous allez loin? » lui demandai-je. Il me répondit d'une voix lente et grave :

— A Omsk, chercher des lampes électriques. Chez nous, dans notre village, on a installé l'*ectricité* (1), vous savez bien, avec des fils.

— Depuis longtemps ?

— Non, pas trop.

Je le priai de me raconter comment il se faisait qu'ils eussent songé à introduire chez eux cette nouvelle invention. Voici, presque mot pour mot, le récit du moujik :

« Comme on avait appris que depuis octobre il y avait à Omsk un nouveau pouvoir, le pouvoir des soviets, comme on dit, et qu'on allait installer le *sicilisme*, nous nous sommes réunis tous, et nous avons décidé d'apprendre de quoi il s'agissait, et qu'est-ce que c'était que ces « soviets » qu'on donne au peuple. Nous avons choisi le vieux Léon, un vieux malin, et nous lui avons dit : Prends ces trente roubles, pars à Omsk, tâche de savoir ce que c'est que ce pouvoir des soviets et ces bolcheviks, comme ils s'appellent ; renseigne-toi combien ils sont et qu'est-ce que c'est que le *sicilisme*.

Au bout de deux semaines, voilà Léon revenu, et, avec lui, un soldat. On s'est réuni, on a fait monter Léon sur une table : « Raconte ! » Et il se

(1) Tous ces mots nouveaux, électricité, socialisme, communiste sont déformés par le paysan sibérien. En général, ce récit est émaillé d'expressions locales qu'on a essayé de rendre le mieux possible en français.

met à raconter : « Eh bien, voilà ! qu'il dit, ça va, c'est très bien... Pour le restant, le soldat vous dira ça mieux que moi. » Alors nous demandons au soldat : « Qu'est-ce que tu es, toi ? — Moi, qu'il dit, je suis justement un bolchévik, un *communir*, et je resterai chez vous, si vous me nommez commissaire. » Après avoir bien réfléchi, on lui a dit : « Reste ! — Je vous remercie bien, qu'il dit, camarades. Laissez-moi maintenant m'orienter ».

Au bout d'une semaine, on a organisé un soviet ; et voilà que notre Léon a bien appris tout ce qu'il faut, et qu'il nous dit : « Puisque nous voilà maintenant au point et que nous nous appelons bolchéviks, nous sommes obligés de détruire et de construire. » Mais quoi ? il n'y à rien à détruire chez nous. Alors le soldat nous dit : « Si nous sommes *communirs*, nous devons réquisitionner. Est-ce que vous avez de la bourgeoisie ? »

Nous ne disons mot ; cette chose-là, ça ne se trouve pas chez nous.

Le soldat nous redemande : « Vous avez de la bourgeoisie ?

— Pardon, excuse, qu'on lui dit ; nous n'en avons pas.

— Eh ! vous ne vous connaissez pas vous-mêmes ; je vous la trouverai, moi. Laissez-moi parler au peuple.

Nous lui avons rassemblé soixante personnes ;

tous ensemble ils sont partis au « selo », à 40 verstes d'ici. Un jour après, ils sont revenus, et ils ont ramené une douzaine de richards, et dix mille roubles en papiers du tsar (1). Le soldat nous dit : « Tenez, voilà de la bourgeoisie ! » Nous leur demandons : « C'est vous ? — Oui, c'est nous. — Soyez tranquilles. Nous n'allons pas vous réquisitionner chacun pour dix mille roubles. — Pour combien ? » qu'ils disent. On s'est éloigné un peu pour tenir conseil. » Pour trois mille », qu'on leur répond. La bourgeoisie se met à crier : « C'est trop. Prenez deux mille. — Comment ? on ne vous demande pas à chacun dix mille... alors qu'est-ce que vous avez à marchander ? » La bourgeoisie consentit : « Bon, qu'ils disent. C'est ma foi vrai, les diables, qu'ils auraient bien pu demander dix mille. »

Ils nous ont laissé un otage et sont allés chercher l'argent. Au bout de vingt-quatre heures, ils ont envoyé, sur l'honneur, 42.000 roubles ; ça fait que nous avons ramassé 52.000 en tout.

On a alors réuni le soviet, avec Léon comme président.

« Voilà, qu'il dit, nous avons réquisitionné. Maintenant qu'est-ce qu'on va faire ? »

(1) Les billets de banque de l'époque tsariste font prime et sont beaucoup plus recherchés que les billets imprimés par le gouvernement des Soviets.

L'un dit : Il faut bâtir une école » ; un autre dit : « On va acheter une automobile, et on y montera chacun son tour ; mais pour ça il faut réparer la route. » Nous avons rejeté toutes ces propositions. Alors le soldat vint à notre secours :

« Dans les villes, qu'il dit, il y a l'*ectricité*, et grâce à ça il y a moins d'incendies. C'est peu de chose à faire ; vous mettez une roue dans l'eau, de façon à ce qu'elle se mette à tourner ; vous la rejoignez à une machine dynamo ; vous y mettez un fil, et au bout du fil vous suspendez une petite lampe. La lampe se met à brûler, et ça y est ! Vous avez compris ? — C'est tout simple », qu'on lui répond.

On a envoyé le soldat chercher la machine à Omsk. C'est Léon qui l'a accompagné, avec l'argent. C'est que, tout de même, bien que ce soit un soldat, c'est un étranger, tandis que Léon, c'est un pays. On a attendu longtemps leur retour. Enfin, ils sont revenus, rapportant je ne sais trop quoi ; avec eux, encore quatre étrangers. « Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? — Des monteurs. — Bon, bon, appelez-les comme vous voudrez, pourvu qu'ils fassent l'ouvrage. »

Ils enlevèrent la machine de sa boîte. Nous regardons : c'est une drôle de machine à n'y rien comprendre, mais tout de même on voit qu'elle est en bon état et qu'elle vaut bien ce qu'elle coûte. Ça va. Les monteurs dirigent tout le travail. Ils

fabriquent une grande roue, et l'installent sur notre rivière (nous avons dans notre campagne une rivière rapide ; elle va se jeter dans l'Obi) ; ils y ont passé une courroie, et l'ont rattachée à la machine. Elle tourne, elle tourne, même qu'elle fait des étincelles ! Ça fait peur. On a décidé d'abord de mettre l'*ectricité* dans la maison du pope. Léon avait appris quelque part qu'on a séparé l'Eglise de l'Etat. On a appelé le pope : « Va-t-en de ta maison, pope ! » lui dit Léon. Nous crions la même chose et le monteur en chef aussi. Lui, il tient le fil dans sa main. On expulse le pope, on rentre tous dans sa maison, et le monteur installe son fil. Nous, pendant ce temps-là, nous faisons des discours, chacun comme ça lui vient.

Le monteur nous commande alors : « Bouchez les fenêtres avec ce que vous voudrez. » On bouche les fenêtres. Il fait sombre, à vous donner le frisson. Nous ne disons plus rien. Tout d'un coup, une lumière qui aveugle les yeux. C'est la petite lampe qui se met à brûler !

Alors nous lui disons : « Ce serait bien si chacun de nous avait sa petite lampe dans son izba. » Le monteur accepta : « C'est faisable ». Ainsi on en mit chez nous tous. Mais bientôt les moujiks des villages voisins, apprenant ce qui se passait chez nous, sont venus nous demander : « Est-ce que nous aussi nous ne pourrions pas en profiter ? »

Le soldat nous avait prévenus de ne pas donner de lumière à ceux qui ne seraient pas *communirs*. Aussi nous leur disons comme ça : « Si vous en voulez, déclarez-vous *communirs !* »

Naturellement ils se sont déclarés ; c'est tout simple : ils ont chassé le pope, ils ont installé dans sa maison une salle de lecture, et voilà ! Le monteur nous conseilla : « On va mettre un fil plus fort, on y fera passer l'*ectricité*, et pour ça nous prendrons de l'argent. » Nous en avons décidé ainsi. Nos voisins se mirent à chercher la bourgeoisie qu'il fallait ; ils la réquisitionnèrent pour 60.000 roubles ; ils bâtirent une école pour les enfants et les adultes illettrés, et firent venir un bon instituteur. Ils ont suspendu quatre lampes. C'est un de nous qui les surveille ; il arrive, comme s'il venait pour apprendre, et avec sa montre, il regarde si elles brûlent régulièrement. C'est une bonne affaire, nous faisons des bénéfices. Maintenant tout le monde autour de nous s'est mis à rêver d'avoir cette « lumière froide » : c'est commode, ça donne de la clarté autant qu'on en veut, et il n'y a pas à craindre d'incendie. Il n'y a qu'une chose, à laquelle on n'est pas habitué : avec cette sacrée lampe, il n'y a pas moyen d'allumer sa pipe, ni de faire brûler des « allumes (1) ».

(1) En russe, « loutchiva », mot qui désigne les copeaux ou les bougies de suif qui éclairent les izbas des paysans.

— Voilà l'histoire. Les Sibériens prétendent que l'électricité n'a pas été apportée dans les campagnes grâce à l'initiative des « communirs », mais qu'elle a été introduite, bien avant eux, par les « coopérateurs ». Qui que ce soit qui l'ait introduite, le fait est qu'elle y est installée, et cela va épargner des millions de pertes causées par les incendies qui chaque année détruisent des centaines de villages.

Un commentaire des Izvestia

Cette petite nouvelle, qui met en valeur le rôle civilisateur de la révolution russe, a été reproduite par les *Izvestia* du 20 juin 1918, et utilisée pour la propagande bolcheviste. Le journal officiel la faisait précéder de cette courte préface intitulée ironiquement :

Comment un « communir » fait la conversion de Gorki.

Nous connaissons deux Gorki, écrit l'auteur de cette préface, le Gorki-artiste et le Gorki-publiciste. Gorki-publiciste veut ridiculiser le « sicilisme » du soldat et des moujiks. Mais Gorki-artiste réduit involontairement ce projet à néant, et nous fait un tableau qui annule toutes les lamentations du publiciste sur la ruine de la culture. Un soldat « commu-

nir » engage des paysans à chasser leur pope et à installer dans sa maison une bibliothèque de lecture ; des moujiks qui se déclarent « communirs » bâtissent une école pour enfants et adultes, font venir un instituteur, etc. On installe l'électricité dans les villages. Même une mesure à laquelle l'autorité soviétiste recourt avec prudence, la réquisition systématique, donne parfois, selon le témoignage de Gorki, de bons résultats. « En réquisitionnant leur bourgeoisie », les moujiks ont la possibilité d'acheter des dynamos, de construire des écoles, etc. Que devient alors la « ruine de la culture » ? Est-ce que le conte de Gorki n'est pas, au contraire, la justification la plus évidente du régime des Soviets ? Gorki semble s'en rendre compte, et il fait la réserve suivante : « Les Sibériens prétendent que l'électricité a été introduite dans les campagnes, non pas sur l'initiative des « communirs », mais, bien longtemps auparavant, par les « coopérateurs ». Cette réserve est formulée visiblement par acquit de conscience. « D'ailleurs, qui que ce soit qui l'ait introduite, continue Gorki, le fait est qu'elle l'est, et cela va épargner des millions de pertes causées par les incendies qui détruisent chaque année des centaines de villages. » Gorki a voulu infliger un nouveau blâme au pouvoir des Soviets, mais le blâme tourne à la gloire de celui-ci contre sa volonté. Il lui arrive la même aventure

qu'à Balaam. S'étant mis en route pour maudire le peuple juif, Balaam, grâce à son ânesse, se mit à bénir ceux qu'il voulait maudire. Quelle est l'ânesse qui a eu dans le cas particulier de l'influence sur Gorki, nous ne le savons pas. Mais le fait est que l'ânesse de Balaam s'est mise à parler.

Le Gris

Sur la terre, luttent le *Rouge* et le *Noir*.

Une soif inextinguible de domination sur les hommes, telle est la force du *Noir*. Cruel, avide, méchant, il a étendu sur le monde ses ailes lourdes, et il a enveloppé la terre entière.

Il veut que tous les hommes ne servent que lui seul, et après avoir asservi le monde par le fer, par l'or et le mensonge, il invoque Dieu lui-même uniquement pour que Dieu sanctionne sa noire domination sur l'Humanité.

Il dit :

« Tout est pour moi ! Je suis la force ; donc, je suis l'âme et l'esprit de la vie, je suis le Seigneur du Monde. Qui est contre cela est contre la vie. C'est un criminel ».

Le *Noir*, c'est le Dragon Gorynitch dont nous parlent les vieux contes.

La force du *Rouge*, c'est son ardent désir de voir

la vie libre, rationnelle, belle. Sa pensée brûle toujours, constamment palpitante, éclairant les ténèbres de la vie des feux clairs de la beauté, de l'éclat menaçant de la vérité, de la douce lumière de l'amour. Sa pensée a allumé partout la flamme puissante de la liberté, et ce foyer joyeux et chaud embrase notre terre sombre et aveugle du grand rêve du bonheur pour tous.

Il dit :

« Tout est pour tous ! Tous sont égaux ; le cœur de chacun recèle tout un monde de beauté, et il est défendu de mutiler l'homme, de le transformer en instrument aveugle de la force insensée. Personne ne doit s'asservir ; personne n'a le droit d'asservir : la domination pour la domination est criminelle ». Le *Rouge*, c'est *Saint Georges le Victorieux*. Depuis l'antiquité, il lutte avec le Dragon pour la liberté et la beauté.

Dans cette lutte entre le Chevalier de la vérité, et le Monstre du mensonge, il y a toute la vie, toute sa beauté et ses affres, sa poésie et son drame, tous les plus beaux contes de la terre.

Entre le *Noir* et le *Rouge*, s'agite d'un air effaré et craintif le petit *Gris*. Il n'aime que la vie douce, la vie aisée, la vie confortable, et pour l'avoir, il prostitue son âme, comme une fille de la rue, affamée, prostitue son corps fané.

Il est prêt à se soumettre servilement à n'importe

quelle autorité, pourvu qu'elle lui assure l'abondance et le repos. Peu lui importe qui lui donne à manger : un animal ou un homme, un idiot ou un génie. Toute la vie pour lui n'est qu'un miroir, dans lequel il ne voit que lui-même. Il a la vie dure, car il a tous les talents du parasite. Son âme, c'est le trône du crapaud visqueux, qu'on appelle la lâcheté. Son cœur est le siège de la prudence craintive. Il veut jouir beaucoup et craint les tracas, ce qui fait de lui un être double et faux. Il est toujours un provocateur, un intrigant.

Si le *Noir* l'emporte dans la lutte, le *Gris* excite le *Rouge* avec circonspection :

« Vois, comme la Réaction monte ! »

Mais si le Chevalier de la Vérité et de la Liberté triomphe, le *Gris* avertit le *Noir* :

« Attention ! L'Anarchie se développe ».

Il n'a qu'une idole : l'Ordre pour moi ! même au prix de la mort spirituelle du pays entier, de l'Ordre !

Et l'Ordre pour lui, c'est la mort pour tout être vivant.

Quand il sent que le *Noir* est épuisé par la lutte, il intervient entre le *Noir* et le *Rouge*, et dupe à la fois l'un et l'autre.

En termes prudents et respectueux, il dit au *Noir :*

« Evidemment, les gens sont des bêtes et ils ont

besoin d'un berger, mais il me semble qu'il est déjà temps d'agrandir le pâturage. Si on leur donne tant soit peu, ils auront sans doute moins que ce qu'ils désirent, mais plus qu'ils n'ont. Cela les calmera et désarmera le *Rouge :* toute sa force n'est-elle pas dans leur mécontentement ? Permettez, je vais arranger cela ».

On le lui permet, et il arrange pour lui une vie douce, une vie aisée, une vie confortable.

Le *Noir*, en s'associant avec le *Gris*, devient, en quelque sorte moins cruel, mais plus stupide, plat et immobile comme un cadavre.

Le *Rouge* s'enflamme plus vivement.

C'est alors que le *Gris* dit au *Rouge* sur un ton sentencieux :

« Bien entendu, il est temps de rapprocher la vie de l'Idéal, mais on ne peut satisfaire d'un coup, tout le monde. Un petit peu aujourd'hui, un petit peu demain, et en fin de compte, les gens auront tout. Le calcul, voilà l'enthousiasme du sage ! Le *Noir* cédera si l'on mène l'affaire avec prudence. Permettez, je vais lui parler à cœur ouvert... »

Et, qu'on le lui permette ou non, il arrange pour lui une vie douce, une vie aisée, une vie confortable.

Le *Rouge* devient plus terne ; le *Noir* déploie plus largement les ailes de son pouvoir ; la vie s'assombrit ; la vie respire plus lentement. Le *Gris*

jouit du bonheur du repos. Il peut se livrer à ses petites affaires ; il est capable de tout, mais jamais il n'agit, et jamais il n'est beau.

Cet être vilain et double, tient toujours le milieu entre les extrêmes, qu'il empêche, dans sa cupidité, de se développer jusqu'au bout, jusqu'à l'Idéal...

S'en tenant toujours au milieu, il mélange les couleurs fondamentales de la vie, et il en fait un ensemble terne, sale, ennuyeux.

Le *Gris* retarde la mort de ce qui a fini de vivre, et entrave la croissance de ce qui vit : il est, lui, l'ennemi éternel de ce qui est lumineux et audacieux...

La Russie et la littérature universelle

(*Préface du catalogue annonçant l'entreprise de traductions des classiques européens*).

Est-il vraiment nécessaire de se perdre en paroles sur la nécessité d'une étude sérieuse, ou au moins d'une connaissance précise de la littérature ?

La littérature est le cœur du monde, ailé par toutes les joies et toutes les peines, par les espoirs et les rêves de l'humanité, par son désespoir et sa colère, par son admiration respectueuse de la

beauté de la nature et par le frisson qu'elle éprouve en présence de ses mystères. Ce cœur aspire violemment et éternellement à la connaissance de soi-même, comme si tous les éléments et toutes les forces de la nature, qui ont créé l'homme comme l'ultime expression de leur multiplicité et de leur sagesse, tendaient à mettre en lui le sens et le but de la vie.

On pourrait aussi appeler la littérature l'œil tout puissant du monde, dont le regard pénètre les plus profonds secrets de l'âme humaine. Le livre — cette chose si simple et si connue de tous — est en vérité l'une des plus grandes et des plus mystérieuses merveilles du monde. Un homme, qui nous est inconnu, qui parle peut-être une langue incompréhensible pour nous, qui demeure à des centaines de lieues, a tracé sur le papier différentes combinaisons de signes, que nous appelons des lettres, et, en les regardant, nous, les étrangers qui sommes si éloignés de l'auteur du livre, nous saisissons de façon mystérieuse le sens de tous ces mots, ainsi que les idées, les sentiments et les images ; nous admirons les descriptions de la nature ; nous sommes émus par le rythme des paroles et par la musique des mots. Touchés, émus, plongés dans le rêve, quelquefois égayés par les feuillets aux impressions variées que nous lisons, nous saisissons la vie d'une âme qui nous est étrangère ou pa-

rente. Le livre est peut-être la plus compliquée, la plus étonnante des merveilles créées par l'homme sur son chemin vers le bonheur et la conquête de l'avenir.

Il n'y a pas encore de littérature universelle, puisque nous ne possédons pas encore de langue commune, mais chaque œuvre littéraire en vers ou en prose est empreinte de l'unité des sentiments, des pensées, des idées propres à tous les hommes, de l'unité de l'aversion humaine pour les bassesses de la vie, de l'unité de nos espoirs d'une réalisation de meilleures conditions de vie et de cette soif universelle de quelque chose, dont il serait difficile de donner une définition par des mots ou par des pensées, et qu'on arrive à peine à comprendre par le sentiment, de cette chose mystérieuse, à laquelle nous donnons le pâle nom de « beauté », et qui se développe en une floraison de plus en plus éclatante, de plus en plus splendide, dans le monde, dans notre propre cœur.

Quelles que soient les différences intimes qui subsistent entre les nations, les races et les individus, quelle que soit l'intensité des divergences dans la forme extérieure des états, dans les conceptions religieuses et dans les mœurs, quel que soit le fossé qui sépare les classes, au-dessus de tous ces abîmes, que nous avons creusés nous-mêmes à travers les siècles, plane le spectre noir et me-

naçant de la perception commune de tout ce qu'il y a de tragique dans la vie et de l'amère conscience de la solitude de l'homme dans le monde.

Nous surgissons du mystère de la naissance et nous retombons dans le mystère de la mort. Attachés à notre planète, nous sommes lancés avec elle dans l'espace sans fin. Nous l'appelons l'Univers, mais nous n'en avons aucune conception précise, et de ce fait notre solitude y est d'une ironique et incroyable perfection.

La solitude de l'homme dans l'univers et sur la terre, laquelle, comme disent bien des gens, « n'est pas malheureusement un désert inhabité », sur cette terre où il est torturé par la contradiction de ses espoirs et de ses désirs, n'est vraiment comprise que par un petit nombre de gens. Mais un faible sentiment de cet isolement s'implante instinctivement dans chaque être humain comme une mauvaise herbe, et il empoisonne souvent la vie de ceux qui sont en apparence parfaitement immunisés contre cette déchirante nostalgie, laquelle, dans tous les temps et dans tous les pays, a torturé de la même façon l'Anglais Byron, l'Italien Léopardi, l'auteur du « prédicateur Salomon » et Lao-Tse, le grand sage d'Asie.

Cette torture, qui vient d'une sourde perception de l'insécurité et de la fatalité de la vie, est commune aux grands et aux petits, et elle atteint tous

ceux qui ont le courage de regarder la vie les yeux ouverts, et si jamais venait le temps, où les hommes auraient vaincu ce tourment et étouffé en eux-mêmes le sentiment de la fatalité et de la solitude, ils ne remporteraient cette victoire que par des voies spirituelles, que par les efforts communs de la Science et de la Littérature.

La terre est entourée non seulement d'une enveloppe d'air et de lumière, mais d'une sphère de forces créatrices spirituelles variées comme l'arc-en-ciel, émanations de notre énergie, dont tout ce qui reste éternellement beau a été tissé, forgé ou modelé ; c'est d'elle que proviennent les idées puissantes et l'étourdissante complexité de nos machines, les temples imposants, et les tunnels qui traversent les rochers des grandes montagnes ; c'est d'elle que proviennent les livres, les tableaux, les poèmes, les millions de tonnes d'acier, qui sont jetées sous forme de ponts à travers de larges fleuves et qui se tiennent suspendues dans l'air avec une merveilleuse légèreté — d'elle provient toute cette poésie de notre vie à la fois grave et fine, noble et tendre.

Par la victoire de l'esprit et de la volonté sur les éléments de la nature et sur l'animal qui est dans l'homme, et qui, frappant contre le mur d'acier de l'Inconnu fait jaillir des étincelles brillantes d'espoir, nous, les hommes, nous pouvons parler avec un légi-

time orgueil de l'importance planétaire de l'immense effort de notre esprit, effort qui se manifeste de la manière la plus brillante et la plus belle dans la création littéraire et scientifique. La grande valeur de la littérature consiste en ce qu'elle approfondit notre conscience, qu'elle élargit notre connaissance de la vie, donne une forme à notre sentiment et nous impose cette conviction : toutes les idées, tous les actes, tout le monde spirituel a été créé par le sang et par les nerfs des hommes. Elle nous dit que le Chinois Hen-Toy est aussi mortellement insatiable de l'amour des femmes que l'Espagnol Don Juan, que l'Abyssin chante la même chanson des peines et des joies de l'amour que le Français, que le même pathétique prédomine dans l'amour d'une geisha japonaise et dans celui de Manon Lescaut, que la nostalgie de l'homme qui cherche à trouver dans la femme l'autre moitié de son âme a consumé et consume toujours de la même flamme les hommes de tous les pays et de tous les temps.

Un assassin est aussi condamnable en Asie qu'en Europe ; l'avare russe Plouchkine est aussi pitoyable que le Français Grandet ; les Tartuffes de tous les pays se ressemblent ; les misanthropes sont partout également misérables, et chacun est continuellement ravi par la touchante silhouette de Don Quichotte, le chevalier de l'Esprit. Et, finalement, tous

les hommes ne parlent dans toutes les langues que du même sujet : d'eux-mêmes et de leur destinée. Les gens doués d'instincts bas se ressemblent partout ; seul le monde de l'esprit offre une diversité sans limite.

La belle littérature nous redonne avec une clarté invinciblement persuasive toute cette égalité illimitée et cette diversité continue — la littérature, ce miroir vivant de la vie qui reflète toutes les complications de notre vie spirituelle avec une tristesse calme ou avec colère, avec le bon sourire d'un Dickens ou le terrible visage d'un Dostoïevski : le monde entier de nos désirs, les mares stagnantes de la banalité et de la folie, notre héroïsme et notre lâcheté en face de la destinée, le courage de l'amour et la force de la haine, la bassesse de notre hypocrisie et l'infamie de nos mensonges, notre répugnant abêtissement et notre lutte sans fin contre la mort, nos émouvants espoirs et nos saintes traditions — tout cela dont le monde vit, tout ce qui fait battre les cœurs des hommes. Quand la littérature contemple l'homme avec les yeux d'un ami compatissant ou avec le regard sévère d'un juge, quand elle sent avec lui, rit avec lui, admire son courage et maudit sa faiblesse — elle s'élève au-dessus de la vie et illumine, d'accord avec la Science, le chemin qui mène les hommes vers leur but, vers le développement de tout ce qui est bon en eux.

Il est évident que la littérature ne saurait être complètement affranchie de ce que Tourgueniev appelait « la marque de l'époque ». Ceci est bien naturel puisque « le mal consiste justement en ceci que l'on doit payer son tribut au jour », et puisqu'il se peut que ce mal du jour empoisonne plus souvent qu'il ne le faudrait l'esprit divin de la beauté, et notre recherche « de ses inspirations et de ses incantations ». Ces inspirations et ces incantations sont empoisonnées par la vilaine poussière du jour, mais « le Beau, c'est le Rare », comme le disait justement Edmond de Goncourt, et tandis que nous ne voyons le plus souvent que les défauts de la beauté et une vulgarité insignifiante, cette vulgarité aussitôt plongée dans le passé révèle à nos descendants tous les signes et toutes les qualités d'une véritable, d'une impérissable beauté. Est-ce que la vie fruste des anciens Grecs ne nous semble pas aujourd'hui belle ? Est-ce que l'époque sanglante, fougueuse et créatrice de la Renaissance, ne nous emplit pas d'enthousiasme, malgré toute sa « vulgaire » cruauté ? Il est plus que probable que les grands jours de crise sociale que nous traversons actuellement éveilleront l'enthousiasme, le respect, et la force créatrice des générations qui nous succéderont.

Il ne faut pas oublier non plus que, quoique *les Parents Pauvres* de Balzac, les *Ames Mortes* de

Gogol et les *Pickwicks Papers* soient à proprement parler des livres qui décrivent les conditions de la vie quotidienne, il y a néanmoins en eux un grand et inoubliable enseignement que la meilleure des universités ne saurait donner, et qu'un individu moyen peut difficilement obtenir aussi fortement et aussi clairement après cinquante ans d'un travail intensif.

La chose commune n'est pas toujours banale, car c'est le sort commun de l'homme qu'il se consume dans la flamme infernale de sa prédestination ; et ce sacrifice de soi est toujours beau et nécessaire, et plein d'enseignement même pour ceux qui parcourent toute leur vie sans jamais s'illuminer à cette flamme brillante, qui anéantit l'homme et révèle les mystères de l'âme.

Les erreurs humaines ne sont pas si caractéristiques de l'art de la parole ou de l'image ; plus caractéristique est l'élan nostalgique qui pousse l'homme à s'élever au-dessus des conditions extérieures de son existence, à se libérer des chaînes du quotidien dégradant, et à se révéler à lui-même non pas comme l'esclave mais comme le Maître des circonstances, comme le libre Créateur de la vie ; et c'est dans ce sens que la littérature est toujours révolutionnaire.

Par la puissante envolée de l'esprit qui s'élève au-dessus des petites mesquineries journalières, la

littérature artistique est notre grande justification, et non notre condamnation ; elle sait qu'il n'y a point de coupable, quoiqu'il y ait tout dans l'homme, et que tout vienne de lui. Les contradictions cruelles de la vie, qui suscitent l'inimitié et la haine entre les nations, les classes, et les individus, ne sont pour la littérature qu'une erreur surannée, et elle croit que la noble volonté de l'homme peut et doit détruire toutes ces erreurs, et que par contre tout ce qui entrave le libre développement de l'esprit ne fait que livrer l'homme à la puissance des instincts bestiaux.

Quand on contemple attentivement le flot puissant de la force créatrice, tel qu'il se traduit en paroles et en images, l'on sent et l'on croit que le grand but de ce flot est de submerger, pour toujours, tous ces conflits entre les races, les nations et les classes, et qu'en libérant les hommes de ce dur fardeau des combats, il délivre toutes leurs forces pour la lutte contre les mystérieuses puissances de la nature. Et il apparaît alors que l'art de la parole et de l'image est et sera la religion de l'humanité, une religion qui unira en elle tout ce qui a été écrit dans les saints livres des vieux Hindous, dans le Zend-Avesta, dans les Evangiles et dans le Coran.

Tout ceci est, sous la forme d'un schéma brut et élémentaire, et, indépendamment des tendances

individuelles, le point de vue adopté par le groupe des collaborateurs de la « Littérature Universelle », groupe qui s'est constitué sous la direction du Commissariat de l'Instruction publique, dans le but de publier les œuvres des plus célèbres écrivains d'Angleterre, d'Amérique, de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, du Portugal, des pays scandinaves, de Hongrie, etc.

Comme on le verra par la liste ci-jointe, la société d'éditions « Littérature Universelle » a fait, dès le début de son activité, un choix des œuvres qui ont été publiées dans les différents pays depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, depuis le commencement de la grande Révolution française jusqu'à la grande révolution russe. Ainsi tous les trésors de la poésie et de la prose artistique qui ont été créés par l'ensemble des forces intellectuelles de l'Europe, au cours d'un siècle et demi, seront mis à la portée du citoyen russe.

Dans leur ensemble, ces livres formeront une vaste anthologie historique et littéraire qui donnera au lecteur la possibilité de connaître à fond la formation, l'action, et la décadence des écoles littéraires, le développement de la technique en vers et en prose, l'influence réciproque de la littérature des différents peuples, et d'une façon générale l'évolution littéraire dans sa continuité historique, de Voltaire à Anatole France, de Richardson à Wells,

de Gœthe à Hauptmann, etc. Cette suite de livres est destinée à l'instruction du peuple et conçue pour les lecteurs qui voudront étudier l'histoire de la production littéraire dans l'espace compris entre les deux révolutions. Ces livres contiendront en outre des introductions, les biographies de leurs auteurs, des esquisses de l'époque dans laquelle l'école, le groupe, ou l'œuvre ont surgi, un commentaire historique et littéraire, et des notes bibliographiques. On envisage la publication de plus de 1.500 livres semblables, d'environ 320 pages chacun.

Ultérieurement, « *La Littérature Universelle* » se propose de familiariser le peuple russe avec la littérature russe du Moyen Age et des autres pays slaves, et aussi avec l'art littéraire de l'Orient, avec la littérature des Indes, de la Perse, de la Chine, du Japon et des Arabes.

En même temps l'on publiera une série de brochures, destinées à être largement répandues parmi les masses. Ces brochures contiendront les œuvres les plus importantes de la littérature d'Europe et d'Amérique, et seront accompagées de biographies, de notes, et d'esquisses sociologiques.

Puisque le peuple russe s'achemine en pleine conscience vers l'union spirituelle avec les peuples d'Europe et d'Asie, il doit apprendre à connaître toutes les particularités de l'histoire, de la vie so-

ciale, et de la psychologie des peuples et des races, avec lesquels il s'efforce d'édifier en commun les nouvelles formes de la vie économique.

La littérature, cette histoire vivante et édifiante des actions héroïques et des erreurs, des succès et des échecs de nos ancêtres, qui possède le plus remarquable pouvoir d'influencer le monde des pensées, d'affiner la brutalité des instincts, d'éduquer la volonté, doit enfin arriver à jouer son rôle mondial — le rôle de la puissance qui unit les peuples de la manière la plus forte et la plus intime par la conscience de leurs peines et de leurs élans, par la conscience de leur commun désir d'une existence heureuse, qui serait belle et libre.

Le but des brochures consiste à familiariser le lecteur issu de la masse avec les mœurs des peuples d'Europe et d'Amérique, à lui montrer la communauté et la divergence de leurs idées, de leurs aspirations et de leurs mœurs, à mettre le lecteur russe à même de connaître le monde et les hommes qui sont décrits d'une façon si riche et si vivante par les œuvres littéraires, grâce à quoi l'on arrive aisément à la compréhension mutuelle des peuples aux langues diverses. Le domaine de la production littéraire est l'Internationale de l'esprit, et de nos jours où l'idée de la fraternité des peuples, de l'Internationale socialiste, s'incorpore par la force des choses dans la réalité, nous avons le devoir de faire

tous nos efforts pour hâter l'acceptation de cette idée saine de la fraternité universelle, et la faire pénétrer dans les profondeurs de l'esprit et de la volonté des masses.

Plus l'homme possède de savoir, plus il devient parfait ; plus l'homme se souciera de ses frères, plus vite aboutira le processus d'unification de tous les bons éléments créateurs en une force commune, plus vite sera gravi notre calvaire, et nous atteindrons à la joie commune de la compréhension mutuelle, de l'estime, de la fraternité — ce qui sera notre propre salut.

Afin d'en rendre la lecture attrayante aux gens peu cultivés, cette série de brochures contiendra des récits d'un intérêt extérieur, des histoires à intrigues multiples, des choses divertissantes et humoristiques, des récits d'aventures, etc. Les brochures seront publiées dans un ordre chronologique, de sorte que les lecteurs issus du peuple seront mis en mesure de suivre clairement la marche du développement intellectuel de l'Europe — depuis la grande Révolution jusqu'à nos jours tragiques. On prévoit la publication de 3 à 5.000 brochures, chacune de 32 à 64 pages.

Dans son ensemble, cette grande entreprise d'éditions sera unique en Europe.

L'honneur d'avoir réalisé cette entreprise revient aux forces créatrices de la révolution russe, de

cette révolution qui est qualifiée par ses ennemis d' « Insurrection des Barbares ». En s'attelant dès la première année de son activité, dans des conditions d'une difficulté sans précédent, à une œuvre de culture si importante et si grandiose, le peuple russe a le droit de proclamer qu'il s'érige un monument digne de lui.

Après la criminelle et maudite guerre qu'ont honteusement suscitée des hommes empoisonnés par leur culte passionné du dieu épais de l'Or, après l'ouragan sanglant de la méchanceté et de la haine, il n'y a rien de plus utile à faire que de mettre partout en évidence le tableau complet de la production intellectuelle.

Tandis que la sauvagerie et la brutalité célèbrent encore leurs fêtes, souvenons-nous tous de ce qui est véritablement humain, de ce que le passé nous a enseigné, de ce que le génie et le talent ont appris au monde.

Sur les livres.

Conférence faite le 28 mai 1918 à la Société « Koultoura i Svoboda ».

Je vous raconterai, citoyens, ce que les livres ont donné à mon esprit et à mon cœur.

J'ai appris à lire consciemment quand j'avais

14 ans. A cette époque, je ne me laissais pas seulement entraîner par le sujet du livre, par le développement plus ou moins intéressant des événements décrits ; je comprenais aussi la beauté des descriptions ; je réfléchissais sur le caractère des personnages ; et je sentais avec inquiétude la différence qu'il y avait entre ce que racontait le livre et ce que m'avait appris la vie.

A cette date, ma vie était pénible. Nos patrons étaient de petits bourgeois endurcis, des gens dont la jouissance essentielle était de manger abondamment, et dont la seule distraction était l'église, où ils allaient en habits de parade comme lorsque l'on va au théâtre ou à des réjouissances publiques. Je travaillais beaucoup, presque jusqu'à l'abrutissement ; les jours de fête comme les jours ordinaires étaient remplis par un travail mesquin, insensé et inutile. La maison où vivaient mes patrons appartenait à un entrepreneur de travaux de terrassement, un petit moujik trapu originaire de Kliazma. Il avait une barbe en pointe et des yeux gris ; il était toujours méchant, grossier, et d'une cruauté froide. Il avait à son service trente terrassiers, tous des paysans de Wladimir.

Ils vivaient dans un sous-sol obscur pavé de ciment, et éclairé par de petites fenêtres. Le soir, quand, épuisés par le travail ils avaient fini de manger, ils sortaient dans une cour sordide et s'y

promenaient : dans leur humide souterrain l'air était étouffant et enfumé par un énorme poêle. L'entrepreneur apparaissait à la fenêtre de sa chambre, et hurlait :

« Eh ! diables, vous êtes encore sortis dans la cour !

Vous voilà lâchés, tas de cochons ! J'ai chez moi des gens bien élevés ; vous croyez que ça leur fait plaisir de vous regardez ? Rentrez de suite dans votre trou ».

Ces « gens bien élevés », c'étaient des officiers, des joueurs et des ivrognes, qui battaient leurs ordonnances jusqu'au sang, qui battaient leurs maîtresses, des femmes vêtues de robes bariolées et qui fumaient des cigarettes. Ces femmes s'énivraient aussi et giflaient les ordonnances. Et les ordonnances buvaient également, jusqu'à tomber, ivres morts.

Le dimanche, l'entrepreneur venait sur le perron ; il s'asseyait sur les marches, tenant d'une main un registre long et étroit et de l'autre un bout de crayon, et devant lui défilaient à la queue leu leu les terrassiers, comme des mendiants. Ils parlaient à voix basse, faisaient des courbettes, et se grattaient la tête ; tandis que l'entrepreneur hurlait à pleine voix :

« Ça va, assez ! Voilà vingt sous ! Quoi ? Tu veux ma main sur la figure ? Ça suffit.

Fous le camp » !

Je savais que parmi les terrassiers il y avait des paysans du même village que l'entrepreneur qu'il y avait de ses parents ; mais il était avec tous également cruel et grossier. Et les terrassiers étaient aussi cruels et grossiers les uns pour les autres, et particulièrement pour les ordonnances. Presque chaque dimanche, il y avait des rixes sanglantes, et l'on entendait des jurons ignobles.

Il y avait encore beaucoup de choses cruelles, immondes et répugnantes, mais je n'en parlerai pas ; vous connaissez bien cette vie infernale, cette cruauté gouailleuse de l'homme pour son semblable, cette joie maladive de se torturer les uns les autres, ce sadisme des esclaves. Eh bien, c'est dans ce milieu maudit que je me mis à lire pour la première fois les livres sérieux et bien écrits des écrivains étrangers.

Evidemment, je n'arriverai pas à vous faire sentir combien fut grande ma stupéfaction de voir que chaque livre ouvrait devant moi un monde nouveau, un monde inconnu, et me parlait de gens, de sentiments, de pensées, et de mœurs que je n'avais jamais connus, que je n'avais jamais vus. Il me semblait que la vie qui m'entourait, que toutes ces choses tristes, sales et cruelles qui se passaient chaque jour devant moi, que tout cela était irréel et inutile, et que le réel et l'utile était

dans les livres, où tout est plus sage, plus beau, et plus humain.

Dans les livres on parlait aussi de la grossièreté de la bêtise des gens, et de leurs souffrances ; on représentait des gens méchants et lâches ; mais à côté d'eux il y avait d'autres gens dont je n'avais jamais entendu parler, des gens honnêtes, des hommes justes, toujours prêts à mourir, s'il le fallait, pour le triomphe de la vérité.

Je comprenais que les livres décrivent tout de même la vie vraie, qu'ils sont pour ainsi dire tirés de la réalité, et alors je pensais qu'effectivement il doit y avoir des êtres bons, qui ne ressemblent pas à mon entrepreneur cruel, à mes patrons, aux officiers ivres, et en général à tous les gens que je connaissais.

Cette découverte me procura un bonheur immense ; je me mis à regarder tout avec plus de joie, et à me comporter mieux et avec plus d'attention avec les gens,

Après avoir lu une histoire touchante sur la victoire du bien sur le mal, je tâchais de la raconter aux ordonnnances, aux terrassiers ; les ordonnances m'écoutaient avec impatience et ne me croyaient pas, mais le vieux terrassier Stepan Lechine écoutait toujours avec attention, et disait en se grattant sa tête chauve :

— Ça arrive !

— Ça arrive ? m'écriai-je avec joie.

— Eh oui, pourquoi pas? Tout est possible.

Avant tout, c'est la volonté du Seigneur. Si Lui, le Petit père, ne le veut pas, tu n'auras même pas un bouton sur la peau.

— Mais pourquoi dis-tu ça ?

— A la gloire de Dieu...

Je ne comprenais rien à la sagesse de Stepan, mais je continuai de lui faire part de ma découverte, jusqu'à ce qu'un jour il me dit :

« Mon petit, tu as beau avoir terriblement envie de pain blanc ; mais, tu sais, le pain noir est plus près de ton ventre ! »

Je ne compris rien cette fois encore, mais je sentis que le vieillard avait peu confiance dans ma belle histoire. Cependant, je croyais fermement ce qu'il avait dit un jour que le bien « arrive » aussi dans la vie réelle. Et les livres continuaient de m'ouvrir de nouveaux horizons. Deux revues illustrées surtout me donnèrent beaucoup : *L'illustration universelle*, et *le Magasin pittoresque*. Leurs images qui représentaient des villes, des hommes, et des événements de l'étranger, élargissaient de plus en plus ma vision du monde ; je le sentais grandir, immense, passionnant, plein de grands exploits. Les cathédrales et les palais, qui ne ressemblaient pas à nos églises et à nos maisons, les gens habillés autrement, la terre autrement embellie par l'homme,

les machines merveilleuses, les objets extraordinaires, tout cela faisait naître en mon âme un sentiment d'une allégresse incompréhensible, et éveillait en moi le droit de faire, de créer aussi quelque chose.

Tout cela était différent, dissemblable, mais je sentais confusément que tout était le produit d'une seule et même force, la force créatrice de l'homme. Et ainsi grandissait en moi un sentiment d'affection, de respect, pour les êtres humains.

Je fus absolument bouleversé, quand, ayant vu dans une revue le portrait du célébre savant Faraday, je lus sur lui un article où je ne compris rien, mais où j'appris que Faraday avait été un simple ouvrier. Cela me frappa fortement l'esprit ; cela me parut une fable.

Comment est-ce possible ? me demandais-je. Alors n'importe quel terrassier peut aussi devenir un savant ? Et moi aussi ?

Je ne pouvais le croire. Je me mis à rechercher s'il y avait encore d'autres hommes célèbres, qui avaient aussi été des ouvriers. Dans les revues, je ne trouvai personne ; mais un collégien que je connaissais me dit que beaucoup de savants avaient été des ouvriers au début de leur existence, et il me cita quelques noms, entre autres, celui de Stephenson, mais je ne crus pas ce collégien.

Plus je lus de livres, plus ces livres me rappro-

chèrent du monde, et plus la vie devint pour moi intéressante et claire. Je vis qu'il y avait des gens qui vivaient plus mal, plus péniblement que moi, et cela me consola un peu, sans me réconcilier avec la réalité qui me blessait. Je vis aussi qu'il y a des gens qui savaient vivre une vie intéressante, une vie de fête, comme personne ne savait autour de moi. Et presque dans chaque livre résonnait, comme une douce musique, quelque chose qui m'émouvait, qui m'entraînait vers l'inconnu, qui me touchait au cœur. Tous les êtres souffraient d'une façon ou d'une autre ; tous étaient mécontents de la vie ; ils cherchaient quelque chose de supérieur, et ils me devenaient plus proches ; je les comprenais mieux. Les livres enveloppaient le monde, la terre entière, d'une nostalgie d'une vie meilleure, et chacun d'eux était comme une âme gravée sur le papier par des signes et des mots qui vivaient, dès que mes yeux, dès que mon esprit entraient en contact avec eux.

Je pleurais souvent en lisant ; on racontait si bien la vie des gens ; ils me devenaient si chers et si proches ! Et moi, petit gamin, écrasé par un travail stupide, par des injures grossières, je me faisais à moi-même le serment solennel de venir en aide aux gens, de les servir honnêtement quand je serais grand.

Comme les oiseaux merveilleux des fables, les

livres me chantaient et me parlaient comme à un prisonnier dans sa cellule ; ils me chantaient combien la vie est variée et riche, combien l'homme est hardi et brave dans son effort vers la bonté et la beauté. Et plus je lisais, plus je sentais fortement la nécessité d'apprendre, de connaître, d'observer, et plus mon cœur s'animait d'un souffle sain et léger. Je devenais plus calme ; j'avais plus de confiance en moi ; je travaillais plus intelligemment, et j'attachais de moins en moins d'importance aux innombrables outrages de la vie.

Chaque livre était comme une petite marche qui me permettait de m'élever jusqu'à l'homme, jusqu'à la conception d'une vie meilleure et au desir ardent de cette vie. Chargé de ma nourriture, comme un vase empli jusqu'aux bords de choses vivifiantes, j'allais trouver les terrassiers, les ordonnances, et je leur racontais, je mimais sous leurs yeux différentes histoires.

Cela les amusait.

«Ah! canaille, disaient-ils. C'est un vrai comédien. Tu devrais aller sur les planches, à la foire ».

Evidemment je n'attendais pas cela, mais autre chose ; toutefois, je me contentais de ces jugements. Parfois, pas souvent bien entendu, je réussissais à retenir toute l'attention de mes paysans de Wladimir, et même à provoquer chez quelques-uns l'enthousiasme et jusqu'à des larmes. Ces effets me

persuadaient encore davantage de la puissance excitatrice des livres. Vassili Rybakov, un gaillard à l'humeur sombre, qui aimait donner aux gens des coups d'épaule si violents qu'ils rebondissaient comme des balles, cet ours silencieux m'entraîna un jour dans un coin de l'écurie, et me dit :

« Alexis, apprends-moi à lire des livres, je te donnerai dix sous ; sinon, je te battrai, je t'enverrai dans l'autre monde, ma parole !

Et il fit un grand signe de croix.

Je redoutais ses sombres violences, et je me mis tout tremblant à lui apprendre à lire ; mais tout alla bien de suite : Rybakov se donna tout entier à ce travail inaccoutumé ; il était très éveillé, et cinq semaines après, au retour du travail, il m'appela secrètement auprès de lui, tira de sa casquette un morceau de papier froissé, et marmonna d'une voix pleine d'émotion :

— Regarde, j'ai arraché çà à la palissade ; on y dit, attends, « maison à vendre », c'est çà, pas? A vendre ?

— Très bien.

Rybakov écarquilla ses yeux avec stupéfaction : son front se couvrit de sueur ; puis après un silence il me prit par les épaules, et en se balançant me dit à voix basse :

— Tu comprends, je regardais la palissade, et il m'a semblé que quelqu'un me chuchotait : « maison

à vendre » ; par Dieu oui, quelqu'un me chuchotait cela. Ecoute, Alexis, est-ce possible que j'ai appris, vrai ?

— Lis voir plus loin.

Il plongea le nez dans le papier, et épela :

— « A deux étages », pas ?, « bâtie en pierre »... Sa bouche s'ouvrit sur un large sourire, il secoua la tête, lança un gros juron, et plein de joie se mit à plier soigneusement le bout de papier.

— Je vais le conserver comme souvenir... c'est le premier. Par Dieu oui, tu comprends ? comme si quelqu'un me chuchotait... Hein, c'est merveilleux ? Je riais comme un fou en voyant sa joie épaisse, sa stupéfaction enfantine devant le mystère qui se dévoilait devant lui, le mystère de la compréhension au moyen de petits signes noirs de la pensée, de la parole, de l'âme des autres.

Et voilà : à moi aussi, comme à Rybakov, les livres me chuchotaient des choses sur une autre vie, plus humaine que celle que je connaissais.

Donnant des ailes à mon cerveau et à mon cœur, les livres m'aidaient à m'élever au-dessus de la boue putride où je me serais enlisé sans eux, englouti par la bêtise et par la vulgarité environnantes. Reculant de plus en plus les bornes du monde, les livres me disaient combien l'homme est grand et beau dans son effort vers une vie meilleure, combien il avait créé de choses sur la

terre, et combien cela lui avait coûté d'incroyables souffrances.

Et dans son âme croissait le respect de l'homme, de tout homme quel qu'il fût, et l'estime pour son travail et pour son âme inquiète. La vie m'apparaissait plus légère, plus joyeuse ; elle prenait un sens profond.

Et maintenant, après trente ans d'un travail que les hommes justes, je l'espère, ne trouveront pas inutile, je dis : tout ce que j'ai fait, je le dois aux livres, ces sources de la raison et du bien.

Je veux vous dire encore : Aimez et appréciez un bon livre ; il adoucira votre vie, il vous aidera comme un ami à vous débrouiller dans l'écheveau bigarré et confus des pensées, des sentiments, des événements. Il vous apprendra à estimer l'homme et vous-même ; il développera dans votre esprit et dans votre cœur un sentiment d'amour pour le monde, pour l'humanité. Peu importe qu'il aille contre vos convictions ; s'il est écrit honnêtement, et dicté par l'amour pour les hommes, par le désir de leur faire du bien, c'est un bon livre.

Toute connaissance est utile, et elle est utile, la connaissance des fautes de l'esprit, des erreurs du sentiment. Aimez le livre, source de science. Seule la science donne le salut ; seule elle peut faire de nous des êtres forts, honnêtes, raisonnables, capables d'aimer sincèrement l'homme, d'estimer

son travail, et de jouir des fruits de ce travail interrompu. Dans tout ce qu'a fait et ce que fait l'homme, dans chaque chose se trouve son âme. Mais c'est dans les livres qu'elle parle de la façon la plus éloquente et le plus claire.

(*Novaïa Jizn*, 29 mai 1918).

APPENDICE

MAXIME GORKI ET LE TSARISME

Un document de la police secrète

La Revue *Byloe* (Le Passé), éditée par V. Bourtsev en 1917 a publié la fiche de l'Okhrana sur Maxime Gorki.

Voici la traduction de ce curieux document, qui date de 1902.

Le 1er mars 1902, le communiqué suivant parut dans le *Pravitelstvenny Vestnik* nº 48 (*Journal officiel*) : A la séance de la section de la langue et de la littérature russes de l'Académie Impériale des Sciences qui eut lieu en comité secret le 21 février dernier, l'on a procédé à l'élection de deux académiciens dans l'ordre des Belles Lettres. Furent élus : Alexandre Vassilievitch Soukhovo-Kobyline, et Alexis Maximovitch Piechkov (Maxime Gorki).

Par ordre du ministre de l'Intérieur, ce communiqué fut détaché de l'*Officiel*, collé sur un papier vélin, et présenté à l'ex-empereur avec la fiche

suivante rédigée au Département de la Police (6 mars 1902):

Piechkov (pseudonyme littéraire « Gorki ») Alexis Maximovith, 33 ans, originaire de Nijni-Novgorod, homme de lettres, a été l'objet d'une information à Nijni-Novgorod, sous l'inculpation d'avoir soustrait à la justice Serge Somov poursuivi à Kazan comme membre d'un cercle révolutionnaire. A cette époque, il fut établi qu'il entretenait des rapports étroits avec des personnes suspectes et conspirait contre le régime; auparavant, il vivait dans une boulangerie de Kazan, appartenant à des individus suspects (Khirenkov). La perquisition n'a pas toutefois donné de résultats, et l'affaire Piechkov fut liquidée, mais il fut l'objet d'une surveillance discrète.

En 1892, au cours d'une perquisition faite à Rostov sur le Don au sujet de la diffusion de brochures criminelles, il a été trouvé deux lettres de Piechkov; dans l'une d'elles il s'exprimait ainsi : « du seau de la culture je verse de bonnes idées, et celles-ci donnent certains résultats », et il ajoutait que « pour l'instant il n'y a pas de travail, et qu'il y a en tout 6 à 8 travailleurs capables de faire quelque chose. »

Dans l'autre lettre, Piechkov demandait de procurer une place à deux individus, qu'il recommandait comme capables de toutes sortes de crimes, ajoutant que lui et ses camarades attendaient la

visite « de boutons brillants ». Chez un autre inculpé, l'on a trouvé encore des lettres de Piechkov, mais elles étaient insignifiantes et il n'a pas été inquiété dans cette affaire.

Dans cette même année 1895, Piechkov travaillait dans les ateliers du chemin de fer à Tiflis, et avait de nombreuses connaissances parmi la jeunesse.

En 1894, il vivait à Nijni-Novgorod, continuant d'avoir de relations avec des personnes suspectes ; il fut surveillé pendant un certain temps ; puis en 1896, il partit en Crimée, où il vécut dans la pension de Hélène Tokmakova qui était l'objet de la surveillance de la police et qui recevait des suspects.

En 1897, il fut cité devant le tribunal de Tiflis dans l'affaire de la propagande exercée parmi les ouvriers. D'après les dépositions des témoins, il exprimait des idées tranchantes et parlait très souvent de l'exploitation des travailleurs. Mais en l'absence d'autres faits à la charge de Piechkov, l'affaire fut classée.

Piechkov était collaborateur de la *Samarskaïa Gazeta* (Le Journal de Samara) et de la revue *Novoe Slovo* (La Nouvelle Parole) qui furent supprimés dans la suite à cause de leurs tendances suspectes ; dès 1895, il faisait partie d'un groupe de personnes connues dans les cercles littéraires par leur orientation hostile à l'Autocratie.

En mars 1901, Piechkov fut un des signataires de la fameuse protestation de l'« Union des écrivains » à propos de la démonstration du 4 mars devant la cathédrale de Kazan (1).

En avril 1901, Piechkov fut perquisitionné et arrêté à Nijni-Novgorod, à la suite de renseignements prouvant que lors de son séjour en mars à Pétersbourg il y avait acheté, en compagnie de l'écrivain Petrov (« Skitaletz »), un mimeographe pour imprimer des proclamations criminelles engageant les ouvriers de Sormovo à la révolte ; il fut cité devant le tribunal en vertu de l'article 1035 du Code d'instruction criminelle.

Cette affaire est encore en cours.

En juin 1901, Piechkov fut mis sous la surveillance spéciale de la police à Nijni-Novgorod. Mais sa présence dans cette ville ayant été considérée comme dangereuse à cause de la persistance de l'agitation, l'affaire Piechkov fut, à la demande des autorités locales examinée par une Conférence spéciale qui prit la décision, confirmée par le ministre de l'Intérieur le 14 août 1901, de soumettre Piechkov à la surveillance de la police jusqu'à la fin de l'information dans une localité du gouvernement de Nijni-Novgorod désignée par le gou-

(1) Démonstration importante d'étudiants à Pétrograd, qui fut brutalement dispersée par la police et par les cosaques. Il y eut environ 1500 arrestations.

verneur, à l'exception de Nijni-Nogvorod même.

En octobre 1901, pour raisons de santé, il fut autorisé à se fixer jusqu'au 15 avril 1902 dans le district de Ialtinsk, où il se trouve à l'heure actuelle.

La note marginale de Nicolas II

Sur la feuille de papier, où était collée cette coupure, l'ex-empereur a daigné rédiger la résolution suivante :

« Bolie tchiem originalno », Plus qu'original.

Le résultat de cette résolution fut que Gorki fut rayé de la liste des membres de l'Académie.

Nota. — La fiche de l'Okhrana date de 1902. Depuis, Gorki eut bien des fois maille à partir avec la police.

Rappelons seulement son arrestation à Riga le 13 janvier 1905. Accusé d'avoir rédigé des proclamations à l'armée, Gorki fut arrêté, mais on dut le libérer rapidement à la suite des protestations violentes venues de l'étranger.

Imprimerie BUSSIÈRE. — Saint-Amand (Cher).


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 03 25 12 014 8